

DE-CI... DE-LÀ

VIII

**Avenues anecdotiques, pittoresques
et historiques ;
vagabondages dans notre pays
et ailleurs**



Photo Christine Barras

Jean-Marie Barras, 2021

TABLE DES MATIÈRES

PHOTO CHRISTINE BARRAS	1
AUTRES FROMAGES QUE LES CÉLÈBRES GRUYÈRE OU EMMENTAL.....	6
EN TÊTE DES PERSILLÉS, LE ROQUEFORT	6
LE BLEU DE FRIBOURG	6
MÉPRISÉ, PUIS UN BEAU PARCOURS	7
JULIEN DUPRÉ, PEINTRE FRANÇAIS NATURALISTE (1851-1910).....	8
PROPRIÉTÉS DU COLLÈGE ST-MICHEL	9
L'ABBÉ LÉON CHATAGNY, PROCHE DES DÉSHÉRITÉS ET DU MONDE DU TRAVAIL	10
A PAYERNE	11
TÉMOIGNAGE.....	11
SUSPENSE DANS LES LOTOS FRIBOURGEOIS	12
1914-1918 : LA SUISSE HOSPITALIÈRE.....	13
LA JEC	13
L'ORIGINALITÉ DE GASTON THÉVOZ.....	14
LE CHÔMAGE DES ANNÉES 1930	15
A L'ORIGINE D'AVRY-CENTRE	16
EN PRÉAMBULE	16
L'IMPLANTATION D'AVRY-CENTRE	16
QUATRE PRÊTRES MEURENT DANS UN AVALANCHE EN 1986.....	17
EXPRESSIONS EN PATOIS AUTOUR DU FEU	19
DES ÉTOURNEAUX.....	19
LA « BANQUE DE PREZ »	20
ALEXIS ROSSET, FONDATEUR DE LA CAISSE D'ÉPARGNE	20
UN CHÂTEAU DEVENU BANQUE.....	20
DEUX ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS : UN INCENDIE ET UNE CENTENAIRE !.....	21
TROIS FRÈRES : FRANÇOIS, ROBERT, IRÉNÉE... ..	21
ROBERT ET EMMA METTRAUX.....	22
1939-1945 : AMOURS TRANSFRONTALIÈRES... ..	23
G.G. : PERMISSION DE FRATERNISER	23
COURNILLENS, PASSÉ ET ACTUALITÉ	25
PARTICULARITÉS	25
A L'ORIGINE.....	25
VERS FRIBOURG	26
ANCIENS ET NOUVEL ERMITAGES	26
VITRAUX DE JEAN BERTHOLLE.....	27
PLÉONASMES ET... DÉBUTER.....	28
MARIUS BARRAS, UN PARCOURS DE VIE MODÈLE.....	29
SA PERSONNALITÉ	29
À L'ARSENAL DE FRIBOURG	29
À L'ARMÉE	29
À AVRY-SUR-MATRAN.....	29
DANS LES FANFARES	30

LES PRÉSIDENTES	30
À ONNENS, LE CURÉ VONDERWEID ÉTAIT « LE CURÉ DU CHÂTEAU »	31
BREF CURRICULUM DE L'ABBÉ VONDERWEID	32
PRÉVÔT DE LA CATHÉDRALE.....	32
LE CAPITAINE AUMÔNIER	33
LES TALENTS DE CHARLES JAUQUIER ET DE JEAN PICCAND.....	33
FLASH ORTHOGRAPHIQUE	34
DISPARITION DU PONT DE THUSY EN 1948	35
C'ÉTAIT AU TEMPS DES MARAIS FRÉMISSANTS D'OISEAUX... ..	35
LE TILLEUL D'AVRY	36
MASE (VALAIS).....	37
LA VIGNE AUTREFOIS.....	38
LE RÉGENT DE ROMANENS DEvenu ÉVÊQUE	39
MISSIONS DES CAPUCINS	39
CURÉ, PUIS ÉVÊQUE.....	39
DÉMISSION.....	40
LA CUISINE FRIBOURGEOISE DANS LES ANNÉES 1930	40
ON IGNORE ACTUELLEMENT LE SENS DE « UNE CASSÉE » !.....	42
PYGMALION.....	42
JOSEPH GOGNIAT (1881-1954) : UN LIVRE D'OR AVEC TRENTE MILLE SIGNATURES !	43
27 ANS DE CONCERTS	44
MAINTES CÉLÉBRITÉS	44
NOTRE-DAME DES CLÉS	45
WHITE POCKET ? EXTRAORDINAIRE MAIS DIFFICILE À ATTEINDRE.....	46
PROCESSION DES RAMEAUX ET « BÉNIT »... ..	47
NOVA-FRIBURGO	48
FRANÇOIS RAEMY	49
BROYE ET « GUERRE DE DIX ANS » EN FRANCHE-COMTÉ.....	50
ESQUISSE PÉDAGOGIQUE SUR LES « INSPECTEURS »	51
FORMATION DES INSPECTEURS.....	52
PERFECTIONNEMENT, À PART LES « CONFÉRENCES »	52
ATTACHANT PUY DE DÔME !.....	53
CÉLESTIN FREINET	54
UNE ÉCOLE VERS 1870	54
LES LUTINS DE NOS CHALETS.....	55
« PEKOJI DI CHOUVIN ».....	56
« LE COQ AUX SŒURS »	56
CARNAVAL ET CARÊME : DE LA BONNE CHÈRE AU JEÛNE... ..	57
CARNIVAL ET CARÊME.....	58
LE RETOUR DE MARC-ANTOINE GUILLET !	58

ENFANTS-PROBLÈMES À L'ÉCOLE	59
BLANCPAIN, D'ASTIER DE LA VIGERIE	61
« MON PAYS » : BOVET, BONDALLAZ, BAERISWYL, CINGRIA.....	61
CINGRIA.....	62
BAERISWIL.....	62
BOVET	63
AVIATION FRIBOURGEOISE DE JADIS.....	63
« L'ANGE À L'ÉTOILE ».....	64
LE PRÉFET-POÈTE PAUL BONDALLAZ (1886-1955).....	64
ÉTUDES ET CARRIÈRE ADMINISTRATIVE	65
ARTICLES.....	65
THÉÂTRE, FESTIVAL.....	65
CÉSAR GEOFFRAY(1901-1972) : EVOCATION EMOUVANTE... ..	66
RÉMINISCENCES PERSONNELLES	66
UNE « SEMAINE GEOFFRAY » EN 1955	66
BRÈVE HISTOIRE DU VÉLO	68
« FRIBOURGEOISISMES » DES ANNÉES 1950	68
UN DIVISIONNAIRE « ORIGINAL » QUI A MARQUÉ SON ÉPOQUE	69
QUAND LE PEUPLE ÉTAIT SOUMIS, « TAILLABLE ET CORVÉABLE »	69
LES « BOURLA-PAPEYS », LES BRÛLEURS DE PAPIERS RELATIFS AUX REDEVANCES.....	70
ENTRACTE OUTRANCIER À LA VALSAINTE.....	70
PRIVATIONS SUR PRIVATIONS.....	71
MÊME DES ENFANTS !	72
RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE : C'EST LA FIN	72
LE PLAT FAVORI DES SORCIÈRES ET DES ECCLÉSIASTIQUES	72
JOËL OBERSON, DIRECTEUR DU CENTRE LOGISTIQUE DE L'ARMÉE À GROLLEY	73
LE CENTRE LOGISTIQUE DE L'ARMÉE À GROLLEY (CLA-G)	74
BREF CURRICULUM DU NOUVEAU DIRECTEUR.....	74
VIOLONS D'INGRES.....	74
À LA BCU.....	75
PARTICULARITÉS DE FIAUGÈRES, DISTRICT DE LA VEVEYSE.....	75
JULES NIDEGGER (1893-2002), PÉDAGOGUE DÉCÉDÉ À L'ÂGE DE 109 ANS !.....	77
THÉODORE STRAVINSKI, PEINTRE	77
ÉLISÉE RECLUS, UN GRAND ESPRIT ENCYCLOPÉDIQUE DU XIX^E SIÈCLE	78
LÉON PAGE	79
CANTORAMA À BELLEGARDE : ÉCRIN DE L'ART CHORAL.....	79
JEAN RISSE, INSPECTEUR ET ÉCRIVAIN TROP OUVERT A ÉTÉ « DÉGOMMÉ »	81
LE MUR, PAR JEAN RISSE	81
« À SEPT ANS, IL FRANCHIT LE MUR	81
ÉCOLE ACTIVE ET CONTACTS AVEC LE MILIEU	83
LES EXCURSIONS-LEÇONS PAR LES ÉCOLIERS DE CUGY	83
GEORGES CUISENAIRE.....	83

RÖSTIGRABEN.....	84
FAIRE SES PÂQUES	84
SUR LE TRIMART	85
PALOU.....	85
TU DOIS ÉCRIRE SUR LE TRIMARD.....	86
PASSAGES DE « SUR LE TRIMARD »	86
MARGUERITE BAYS ET SON PORTRAIT	86
LE PORTRAIT AUTHENTIQUE	87
XAVIER DE PORET (1894-1975), PEINTRE ANIMALIER DU XX^E SIÈCLE.....	88
RECETTES CONTRE LE CRÉTINISME	89
NEIGE LE 2 AVRIL 2022	90
BIBES D'HISTOIRE SUR QUATRE PERSONNALITÉS AU NOM DE GIRARD	90
JEAN-FRANÇOIS GIRARD (1759-1832)	90
MARIE JOSEPH DOMINIQUE GIRARD (1767, 1853).....	91
JEAN-LOUIS GIRARD (1775-1846)	91
FERNAND REYNAUD : «NE VIENS PAS ME VOIR».....	92
NICOLAS LHOSTE : UN PRÉDÉCESSEUR À IMITER !	92
QUAND L'ÉCOLE NORMALE AVAIT SON ÉQUIPE DE FOOT	94
DES BIYOUX, DES BIYOUX, DES BIYOUX.....	95
ANTONIN BONDALLAZ	96
FRIBOURGEOISERIES	97
«FRIBOURGEOISERIES. DES MOTS EN SCÈNE»	97
ANTOINE STERROZ (1861-1937, TALENTUEUX MAÎTRE D'ÉCOLE DE JADIS	98
DIGRESSION SUR ANTOINE ET LES STERROZ DE LA TOUR-DE-TRÈME	98
UN ENSEIGNEMENT VIVANT	98
ANTOINE, TALENTUEUX DESSINATEUR	98
... ET CALLIGRAPHE	99
MORALITÉ.....	99
DES CONNIVENCES AVEC LES DICTATURES... ..	99
UN ACCIDENT GRAVE MODIFIE UN DESTIN	100
ÉPISODES	100
LE TRAGIQUE ACCIDENT.....	102
OÙ JE PASSAIS MES VACANCES « LABORIEUSES » !	102

Autres fromages que les célèbres Gruyère ou Emmental

Depuis le XII^e siècle, la région de la Gruyère est connue pour sa fabrication de fromage. Mais la première mention du mot gruyère pour désigner un fromage apparaît au XVII^e siècle. Quant à l'Emmental, il est tout aussi ancien. Des traces de sa fabrication dans la vallée de l'Emme sont attestées dès le XIII^e siècle. Deux fromages qui figurent à juste titre en tête du riche assortiment helvétique.

Mais, arrêtons-nous à des fromages moins courants, les fromages bleus, dits persillés. Il en existe plus de 50 sortes en Europe, dont certains en Suisse, par exemple à Grangeneuve « Le Bleu de Fribourg ».

En tête des persillés, le Roquefort

Le village de Roquefort-sur-Solzon est adossé aux flancs du Combalou. Les caves naturelles, creusées dans la roche et aménagées par les hommes forment de véritables cathédrales souterraines. Le fromage de Roquefort ne peut être fabriqué que sur le site de Roquefort. Depuis des siècles, les hommes et les femmes perpétuent la tradition pour donner naissance à ce fromage au lait de brebis dont le caractère est si particulier. Qualifié de roi des fromages par Diderot et d'Alembert, le Roquefort est la plus ancienne appellation d'origine fromagère, obtenue en 1925.

<https://www.roquefort.fr> ; <http://capfrandos.free.fr/aveyron>

Un berger de jadis, préférant courir les femmes plutôt que de s'occuper de ses brebis, aurait, en partant à la poursuite d'une belle, oublié dans une grotte son casse-croûte composé de pain et de fromage frais de brebis. N'ayant pu retrouver celle qu'il cherchait, il rentra à sa grotte et le fromage avait été transformé en roquefort... Il avait étéensemencé par un champignon microscopique caractéristique : le « *Penicillium roqueforti* », issu de la moisissure d'un pain de seigle.

Jadis, on utilisait le roquefort pour ses propriétés antibactériennes contenues dans le « *Penicillium roqueforti* ». On l'appliquait sur des plaies infectées. Il fait partie de la famille du *Penicillium notatum*, le premier antibiotique découvert par Alexander Fleming en 1928, la pénicilline.

Il existe deux techniques pour incorporer les moisissures. Soit directement dans le lait avant de le cailler, ou en piquant la pâte pour que l'oxygène s'infiltrer dans le fromage, fasse une réaction, et permette à la moisissure de se développer. On obtient alors ces petites rigoles, où la moisissure bleutée peut se développer en tunnel.

Le Bleu de Fribourg

Comme tous les Bleus, ce fromage fribourgeois à pâte persillée renferme des moisissures bleues ; elles lui confèrent un goût racé prisé des amateurs. C'est un des rares Bleus à base de lait de vache encore produit en Suisse.

Mon voisin René Mettraux, fromager diplômé, laborant en biologie et adjoint au responsable du laboratoire agroalimentaire fribourgeois (LAAF) m'a donné diverses précisions à son sujet. Extrait : Dans l'élaboration du Bleu de Grangeneuve, on a recours

à la moisissure « *Penicillium roqueforti* », comme pour le Roquefort. Elle est inoffensive et productrice d'arômes. Dans les caves de maturation, il est primordial de n'avoir que cette moisissure. Le Bleu de Fribourg fabriqué à Grangeneuve obtient régulièrement des prix d'excellence au concours Swiss Cheese Awards (prix du fromage suisse). Ainsi pouvait-on lire dans la presse en 2016 : *La 10^e édition des Swiss Cheese Awards a eu lieu aux Charbonnières, dans la vallée de Joux. Près de 800 fromages suisses, répartis en 29 catégories, étaient en compétition. Le « Bleu de Fribourg », des ateliers laitiers de Grangeneuve, a décroché la première place dans la catégorie « Fromages à moisissures bleues ».*

<https://www.fr.ch/grangeneuve/les-specialites-fromageres-de-grangeneuve>



*Roquefort-sur-Soulzon, commune française,
située dans le département de l'Aveyron ; Grangeneuve*

Méprisé, puis un beau parcours !

On affirme parfois que les villages étaient soumis à l'autorité du curé, du régent et du syndic. Mais, l'un ou l'autre pouvait être méprisé. C'est ce qui est arrivé au jeune régent Chablais à Onnens à la fin du XIX^e siècle. Cf. la lettre reproduite ci-après.

Victor Chablais, né en 1874, a terminé ses trois années d'École normale à Hauterive en 1891. Il était domicilié à Autigny. Sa nomination à Onnens date du 5 octobre 1892. Il a 18 ans. En 1895, les ennuis qu'il subit l'incitent à donner sa démission. Il est nommé à Léchelles, puis en 1907 à Fribourg.

Dans l'annonce mortuaire de son père Laurent Chablais, d'Autigny, parue en novembre 1931, on constate que Victor est domicilié en France. L'âge de la retraite atteint précocement, il est parti en France avec son épouse et ses 14 enfants en 1921. Il est devenu paysan en divers endroits, à la tête de domaines importants. Son décès à l'âge de 87 ans est survenu à Thervay, dans le Jura français où son enterrement a eu lieu le 19 avril 1961.

Le seul enfant revenu en Suisse est Max. Celui-ci a fréquenté l'École normale d'Hauterive durant une année seulement et il a obtenu son brevet en 1930. (Un de ses camarades de classe était l'écrivain Maurice Zermatten.) Le « Catalogue » de l'année scolaire 1929-1930 précise que le domicile de Max est Montrambert (Doubs, France). Décédé le 31 janvier 1997 à l'âge de 96 ans, Max Chablais a été le « régent de Font » durant 36 ans.

137

13 juillet 1895

À la Cit., Direction de l'Instruction publique
Fribourg;

Démission

Monsieur le Directeur,

Tous avez sans doute eu connaissance des difficultés qui ont surgi à plusieurs reprises entre les instituteurs et institutrices d'Ormens et les autorités locales; Plus qu'aucun autre j'ai eu à subir les réactions continuelles de deux membres de la Commission locale. J'ai été nommé instituteur à Ormens malgré cela il y a trois ans, ils ne me l'ont pas pardonné. M^r le syndic Barbey a eu un différend avec mon père, j'étais à sa porte, il se vengeait sur moi. J'ai malheureusement dû inscrire deux absences illégitimes pour le fils de M^r le Président de parvise, j'en ai supporté les conséquences. Aussi, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire en particulier en octobre l'année passée, je suis las, Monsieur le Directeur, d'être constamment en but à leurs intrigues. Sur votre conseil je suis resté à Ormens une année de plus, elle expire au 1^{er} novembre, j'en suis heureux. Je vous prie donc, Monsieur le Directeur, de bien vouloir accepter ma démission. Pardonnez-moi, si j'ose me recommander encore à votre bienveillance, si un nouveau poste se présente.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de ma très haute et très respectueuse considération.

Chalais Victor instituteur

Ormens, le 13 juillet 1895.

Julien Dupré, peintre français naturaliste (1851-1910)

La critique estime que Julien Dupré refuse l'impressionnisme, la grande innovation artistique de son époque. Il n'estompe ni les formes ni les tons. Sa peinture est une franche approbation du naturalisme. Ses tableaux ont une puissance expressive peu commune. Ils constituent une observation minutieuse et juste de la paysannerie,

élément essentiel de la société du XIX^e siècle. Dupré le Parisien peint dans la nature, tout d'abord des scènes de moisson, en Picardie particulièrement puis, à partir de 1880, des animaux observés dans la campagne. Le traitement de la lumière et de la couleur évoquent Jean-François Millet. Les mouvements des personnages sont remarquablement étudiés.

<https://www.rivagedeboheme.fr/pages/arts/peinture-19e-siecle/julien-dupre.html>



Propriétés du Collège St-Michel

Lorsque le Collège a été fondé s'est posée la question de son financement comprenant aussi l'entretien des Père jésuites. En 1582, le Pape Grégoire XIII a rédigé un écrit - une bulle - qui règle le problème en octroyant au Collège St-Michel tous les biens du couvent de Notre-Dame d'Humilimont de Marsens. Le Collège devient ainsi propriétaire de champs, de forêts, de pâturages et de vignes.

Lorsque le régime radical dissout l'ordre des jésuites à Fribourg en 1847, il saisit les propriétés du Collège. Tous les biens immobiliers situés dans les campagnes fribourgeoises et vaudoises sont accaparés par l'État qui en dispose à sa guise. Il en conserve certains et en accorde d'autres au Collège St-Michel.

Aujourd'hui, les biens suivants sont des propriétés du Collège :

- À Charmey, le complexe de Tissiniva qui englobe deux alpages attenants, soit Tissiniva pour les vaches laitières et le Plan de Tissiniva pour les génisses et les vaches tarées
- À Sorens, le domaine de « En Pépin »
- À Vaulruz, les domaines de « Sur Tercier » et « Les Molettes »
- À Arconciel, les domaines de « Monteynan » et de « Petit-Pesez »



L'abbé Léon Chatagny, proche des déshérités et du monde du travail

Les lignes qui suivent sont un résumé et une adaptation d'un texte signé Marinette Grandjean, paru dans « Fribourg Illustré » le 4 octobre 1991.

Léon Chatagny, originaire et natif de Corserey, naît en 1940 au sein de la famille de Pierre et d'Esther, née Clément. Une famille qui comptera dix autres enfants ! Agriculteur, Pierre Chatagny aura à cœur de faire étudier les siens. C'est ainsi que Léon, après l'école primaire, poursuivra ses études en internat à Estavayer-le-Lac, puis au Collège St-Michel. Sa vocation, il la doit sûrement à son oncle, prêtre au caractère jovial, ainsi qu'à son frère aîné, Hubert, aumônier des prisons de Bochuz et titulaire de la paroisse de Ste-Croix (futur délégué épiscopal pour le canton de Vaud). Tous deux, par leur exemple, lui montrent le chemin de la prêtrise.

Sa maturité en poche, c'est tout d'abord la détresse physique et morale qu'il va tenter de soulager en travaillant au Cotolengo de Turin, asile-hospice où les patients sont tous profondément et irréversiblement atteints dans leur santé. Après 5 années d'étude de théologie au Grand Séminaire, il est ordonné prêtre en juin 1967. Un séjour en Algérie, dans un centre d'alphabétisation, puis c'est la nomination à la tête de sa première paroisse, celle de La Chaux-de-Fonds, où il exercera son ministère 14 ans durant. Il sera nommé ensuite à Nyon. L'envie lui vient de partager le quotidien des travailleurs immigrés sur les chantiers. Durant une année, il sera prêtre-ouvrier. La paroisse St-André, dans la banlieue de Lausanne, accueille Léon Chatagny en 1982. Non sans regrets, il devra la quitter, étant appelé à la tête de la paroisse catholique de Payerne.

A Payerne

À Payerne, il a su insuffler à sa paroisse un élan de vitalité et de dynamisme, deux qualités indispensables pour exercer un ministère astreignant commencé le jour de l'inauguration du nouveau centre paroissial. Les contacts avec les autorités civiles et le



Conseil de paroisse se montrent d'emblée concluants. L'esprit libéré des tensions qui existaient jadis à Payerne entre catholiques et protestants, Léon Chatagny peut se consacrer à une tâche très chargée : offices et cérémonies, catéchèse, enterrements, mariages, visites des familles, réunions, etc. Il peut compter sur l'aide de catéchistes, de personnes qui visitent les personnes âgées ou rendent d'autres services. Sa sœur Hélène assure l'accueil à la cure et tient également le ménage tout en lui assurant une vie familiale. Malade ou accidenté, Léon Chatagny ne s'accorde pas de répit. La jambe plâtrée suite à un accident de travail lors d'une décoration de l'église

qui s'est avérée périlleuse, il célèbre la messe avec des béquilles. Grand sportif, il trouve son équilibre en communiant avec la nature lorsqu'il court, s'adonne au ski de fond ou à la bicyclette.

Proche des deux pasteurs protestants, il vit l'œcuménisme de façon concrète. Ce chemin vers l'unité des chrétiens, les trois responsables du ministère à Payerne l'empruntent ensemble pour offrir à leurs paroissiens respectifs la soupe de Carême ou le service social des paroisses, ou le stand qu'ils tiennent au Comptoir, ou encore des célébrations communes à l'Abbatiale.

Témoignage

Ce témoignage a été publié le 25 juin 2020 dans « Église catholique Fribourg », site <https://www.cath-fr.ch>

« J'ai déménagé aux Coquelicots à Vuisternens-devant-Romont en fin février, à la veille du confinement du 13 mars 2020. J'ai toujours vécu en équipe pastorale et aussi avec mes deux sœurs, dont Hélène pendant 50 ans, à La Chaux-de-Fonds, à Lausanne, puis à Payerne où nous a rejoint Marianne, notre sœur handicapée mentale profonde. Après 14 ans, nous avons déménagé ensemble à Genève, puis à Romont. Actuellement, mes deux sœurs résident également à Vuisternens, mais au Foyer Ste Marguerite. Hélène a juste eu le temps d'installer TV et téléphone, avant le confinement du 13 mars. Plusieurs semaines, sans contacts, alors que nous vivons à 50 mètres les uns des autres ! Et j'apprends aussi à vivre seul, c'est la première fois de ma vie. Marianne, dans la solitude de sa chambre, ne peut pas comprendre ce qui se passe... et le téléphone reste le trait d'union avec Hélène. Ces jours, ça se détend, quelques contacts masqués à l'extérieur, ça fait chaud au cœur ! »

L'abbé Léon Chatagny est décédé le 11 juillet 2021, à l'âge de 80 ans. Son papa était le propre cousin de ma maman. Nous étions donc issus de germains...



Le 27 juillet 2014, à Romont, l'abbé Léon Chatagny a béni le panneau indiquant aux pèlerins qu'il leur restait exactement 2000 km à parcourir jusqu'à Compostelle.

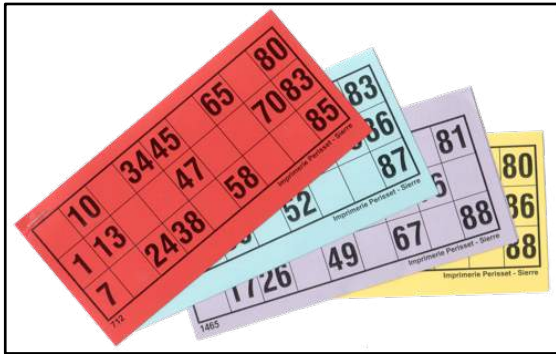
Suspense dans les lotos fribourgeois

« Treize ! », annonce le crieur depuis l'estrade, puis aussitôt « Thérèèèèèse ! », petit jeu de mot rituel dont on ne se lasse pas. Puis « Dix !... Deux fois cinq ! », ou encore « Un ! ... Tout seul ! ». Et dans les soirées bilingues : « Quarante-huit... Achtundvierzig ! », ce qui a l'avantage de m'initier avant l'heure au comptage dans la langue de Goethe. De temps en temps, le crieur égrène ses numéros d'une façon chantante, comme pour rompre la monotonie de sa litanie. Et il y a bien sûr les « Coup d'sac ! » régulièrement réclamés par les impatientes et les joueurs bredouilles.

(...) Certains ont devant eux une bonne douzaine de cartes, et je me demande bien comment ils font, surtout les dames âgées, pour avoir le temps de toutes les parcourir à chaque criée. J'en soupçonne de connaître leurs numéros par cœur. Moi, comme gamine, je dois être au taquet pour scruter l'ensemble de mes chiffres. J'essaye des tactiques diverses : mes yeux balayent ligne après ligne, puis colonne après colonne.

Plus qu'une case vide avant le carton : mon cœur bat la chamade. Les paniers garnis, très peu pour moi, de même que les bouteilles de vin. Je lorgne plutôt sur les lots en espèces.

Deux cents francs... je m'imagine déjà en leur possession, palpant les billets. « Trente-neuf... trente-neuf... trente-neuf... », grommelle ma voisine entre chaque annonce de



numéro, comme si la force de ses incantations pouvait influencer le tirage. « Cartooooon » !, hurle une participante. S'ensuit une clameur générale dans la salle, mélange de félicitations et de râles de déception. Il faut voir le visage exultant de la gagnante, ses yeux brillants, remplis de fierté comme si elle venait de remporter une victoire en réalisant un exploit. Les tours s'enchaînent et ma capacité de

concentration baisse au fur et à mesure. Il se fait tard. Je me réjouis du trajet de retour. (...) Vous souhaitez d'autres récits bien enlevés ? Consultez le site de Martine Salomon, auteure de cette description du loto !

<https://inedit.notrehistoire.ch/author/martine/?uil=fr>

1914-1918 : la Suisse hospitalière



En octobre 1916, le nombre de prisonniers de guerre français hospitalisés en Suisse est de 11 899, alors que près de 2000 ressortissants belges s'y ajoutent. Lors de la Première Guerre mondiale, la Suisse a accueilli de 1916 à 1919 plus de 65 000 prisonniers de guerre pour des raisons humanitaires. Leur origine : France, Allemagne, Autriche, Belgique... Il s'agissait de prisonniers gravement malades ou blessés ou relativement âgés. Un certain nombre d'entre eux sont morts en Suisse.

Au début du conflit, des millions de soldats avaient été faits prisonniers. Leurs conditions de vie étaient effroyables, et outre leurs blessures, ils développaient des maladies : tuberculose, diphtérie, typhus... Les carences alimentaires, le manque d'hygiène et les représailles des gardiens ont aggravé ce mauvais état de santé. Il fallait intervenir !

La JEC

Programme des Jécistes de Bulle en 1939. Jécistes : membres de la JEC, la Jeunesse étudiante chrétienne. Née en 1929, la JEC est d'abord constituée par des étudiants issus de l'Association catholique de la jeunesse française. Celle-ci s'inspire de la Jeunesse

ouvrière chrétienne, la JOC, créée par l'abbé Joseph Cardijn en 1925. Cardijn est un prêtre belge né en 1882 et décédé en 1967. Il est devenu cardinal en 1965. Son idéal : donner une formation religieuse, morale, sociale, professionnelle et culturelle à de jeunes ouvriers et employés. (<https://maitron.fr/spip.php?article150749>)



L'originalité de Gaston Thévoz



Gaston Thévoz, (1902-1948), était un artiste peintre et un « ciseleur de vitraux » non seulement talentueux, mais qui savait se montrer imaginatif. Ainsi, à Attalens, le charpentier Joseph a offert un cheval de bois à Jésus
<http://www.gastonthevoz.ch/page1.php>

Le chômage des années 1930

Années 30, années de misère pour beaucoup. La « Grande dépression » des années 1930 se traduit d'abord par une baisse des exportations. Le chômage monte régulièrement à partir de 1931. La limite des 100 000 chômeurs est dépassée à plusieurs reprises. En janvier 1936, c'est le maximum : 124 008 chômeurs inscrits, ce qui donne un taux de 6,3%. La situation se rétablira avec la guerre, à cause de la mobilisation notamment.



Un appétit monstre.

Spécialités du Buffet		
du 11 au 17 mai 1935		
Samedi	La côte de veau Bolognaise	3.—
Dimanche	La poule au gros sel	3.—
Lundi	Les œufs frits à l'Américaine	2.50
Mardi	Escalope de veau « Gordon Bleu »	3.—
Mercredi	Fricassée de porc aux morilles	3.—
Jeudi	Piccata aux rognons Sauce Bercy	3.—
Vendredi	Quenelles de brochet Diplomate	3.—

1^{er} étage, Buvette
Salles pour sociétés
Fribourg Chs Mayer-Gox

Mais les prix n'étaient pas à comparer avec ceux d'aujourd'hui. Voyez ce que coûtaient les repas au Buffet de la Gare de Fribourg...

A l'origine d'Avry-Centre

En préambule

A l'origine, un journal... Migros-Neuchâtel avait inséré une annonce journalistique au sujet de sa recherche d'un vaste terrain, en vue de l'implantation d'un centre commercial. Charly Biemann - le fondateur d'Importverre en 1964, devenu Sofraver - était secrétaire communal à Avry de 1966 à 1970. Un secrétaire aux vues prospectives, très actif, dont l'idéal vise la sortie de sa commune d'un certain marasme. Grâce à lui, l'implantation d'immeubles locatifs à Rosé, en 1965, a marqué les prémices d'une évolution démographique galopante. De 348 habitants en 1966, Avry en compte 700 en 1970.

Charly Biemann devient syndic en 1970 et Marius Barras, officier supérieur et futur intendant de l'arsenal cantonal, lui succède au secrétariat, poste qu'il conservera jusqu'à son accession au Conseil communal en 1974. En 1971, ses responsabilités dans la commune le contraignent à démissionner de la présidence de la Société cantonale des musiques. « Marius et Charly » - comme on les appelait familièrement - sont à eux deux d'une efficacité exemplaire dans le développement d'Avry : tractations en rapport avec le projet puis la réalisation du Centre commercial, zone industrielle de Rosé, voirie, écoles, information communale, etc... Le dynamisme de l'économie locale, la proximité de Fribourg, l'autoroute ouverte à la circulation entre 1971 et 1981 changent peu à peu le visage d'Avry.

L'implantation d'Avry-Centre

Dans une interview parue dans le journal de Migros « Construire » le 20 novembre 1973, le syndic Charly Biemann affirme : « Avry-Centre sera un moteur économique essentiel pour la commune. Réalisation intéressante sur le plan fiscal comme pour l'offre de places de travail. A Avry-sur-Matran et dans les cinq communes voisines, 200 personnes au moins, chaque jour, s'en vont gagner leur vie à Fribourg. Avec Avry-Centre, elles travailleront en partie sur place. C'est la garantie pour nous de ne pas devenir un village-dortoir aux portes de Fribourg. »

L'histoire du Centre commercial a commencé en 1972, bien avant la cérémonie du premier coup de pioche donné le 24 juillet 1972 par Mme Jean-Jacques Thorens, épouse du président du Conseil d'administration de Migros Neuchâtel. On assure que c'est Mme Adèle Duttweiler, épouse de Gottlieb, le fondateur de Migros, qui a dit lorsqu'elle se trouvait à Avry sur la grande prairie propriété de Michel Page, en admirant la vue superbe sur les Préalpes : « Le Centre se fera là ! »

Sitôt le premier coup de pioche donné, les bulldozers sont entrés en action pour enlever et déplacer plus de 220 000 m³ de terre et 40 000 m³ de molasse. Pendant l'hiver 1972-1973, les travaux de terrassement allaient bon train sur un chantier qui couvrait environ 120 000 m². Techniciens, ingénieurs, serruriers, charpentiers et maçons de l'entreprise Element SA de Tavel s'occupaient de la réalisation des éléments préfabriqués. Plus de 450 m³ de béton ont été utilisés chaque semaine. Dès fin février, les éléments furent amenés sur le chantier où le montage a commencé le 5 mars. Le 18 mai, le sapin fleuri selon la tradition est venu couronner l'édifice.

Quelques jours auparavant, le 15 mai 1973, les futurs locataires d'Avry-Centre s'étaient réunis à Fribourg pour faire connaissance et se documenter sur les caractéristiques du plus grand Centre commercial du canton de Fribourg. Cette journée s'est terminée par la visite du chantier où tous les corps de métier étaient à pied d'œuvre. Dehors, les rouleaux compresseurs préparaient le parc de stationnement destiné à accueillir plus de 1400 voitures.

Maîtres d'état et locataires ont poursuivi leurs efforts afin que le Centre commercial soit prêt pour le jour J, le 6 décembre 1973.



Quatre prêtres meurent dans un avalanche en 1986



**A 8 km de Saint-Martin-Vésubie, Le Boréon s'ouvre
sur le Parc national du Mercantour.
Le Boréon se trouve à 70 km de Nice.**

Le 9 avril 1986, quatre prêtres, dont trois Fribourgeois, ont perdu la vie dans une avalanche lors d'une randonnée en France dans le massif du Boréon (Alpes-Maritimes). Un drame qui a provoqué une profonde émotion dans tout le canton de Fribourg ! Les victimes étaient les abbés Paul Fasel, 53 ans, vicaire épiscopal et responsable du Centre

de formation de Burgbühl en Singine, Heribert Gruber, 55 ans, curé-doyen à Wünnewil/Flamatt, Michel Grandjean, 45 ans, curé-doyen à Renens, et Emmanuel Longchamp, 57 ans, curé de Boudry. A l'armée, tous les quatre étaient capitaines-aumôniers.

Avec un cinquième confrère, l'abbé Paul-Robert Wildermuth, les prêtres prenaient une semaine de vacances en France, dans les Alpes-Maritimes. Comme chaque année après Pâques, ils se retrouvaient pour des excursions à skis. Bien qu'expérimentés et entraînés, ils s'étaient fait accompagner par Guy Genoud, un guide valaisan. Ils se trouvaient au nord de la station de Saint-Martin-Vésubie, dans le massif du Boréon, lorsqu'ils furent surpris par une avalanche. Ils avaient quitté le refuge de la Cougourde, près de la frontière franco-italienne, pour effectuer une traversée de la vallée. Le guide a pu échapper à la coulée de neige, tout comme le cinquième prêtre, l'abbé Paul-Robert Wildermuth. En raison de conditions météorologiques très défavorables, les sauveteurs n'ont pu retrouver les corps qu'après plusieurs heures.

L'abbé Michel Grandjean - apprécié pour sa bonté, sa discrétion et son sourire - était le deuxième d'une famille de huit enfants. Son papa, Marcel Grandjean, fut pendant de longues années « le régent de Granges » (Veveyse) avant de terminer sa carrière à Villars-sur-Glâne. Michel Gremaud écrit dans « La Gruyère » du 12 avril 1986 : « Alors qu'il était séminariste, il y a plus de vingt ans, j'avais bien connu Michel Grandjean, second ténor d'un quatuor composé en outre de Michel Corpataux, de Francis Chappuis et du soussigné. Nous avons participé à un cours donné par l'abbé Pierre Kaelin à la Fondation Gulbenkian, à Lisbonne, et donné quelques concerts. Nous ne nous étions guère rencontrés depuis lors, mais l'amitié demeurait intacte. Reste le souvenir d'un regard à la transparence peu commune. Adieu ! » Son confrère Gaston Thiémond écrit dans « La Gruyère » du 17 avril 1986 : « Tu comprendras qu'avec ton papa, ta maman, tes frères et sœurs, toute ta famille, tous tes amis, nous ne pouvons nous empêcher de pleurer. Tu comprendras aussi la peine de beaucoup de paroissiens de Notre-Dame du Valentin où tu as débuté dans ton ministère de 1966 à 1973, et plus encore le désarroi de ceux de Renens parmi lesquels tu as passé 13 ans et qui sont si brutalement plongés dans la consternation. »

L'abbé Emmanuel Longchamp a débuté dans le ministère en qualité de vicaire à Vevey, l'année de son ordination, en 1954. Il était surtout connu et apprécié dans notre région lorsqu'il était curé d'Oron de 1963 à 1974, puis de Payerne de 1974 à 1983. Curé-doyen, il était un prêtre d'une grande simplicité et d'un inlassable dévouement. Son frère Maurice faisait partie de ma classe d'École normale. La famille Longchamp, à Malapalud (actuellement commune d'Assens), comptait 17 enfants ! Une sœur d'Emmanuel et Maurice est la maman de l'entraîneur de football Lucien Favre, 24 fois sélectionné dans l'équipe nationale et entraîneur célèbre en Allemagne et en France.

Quant aux deux prêtres singinois, le journal « Freiburger Nachrichten » leur rend un chaleureux hommage sur deux pages le 6 mai 1986. Choisissez le No de ce journal : <https://www.e-newspaperarchives.ch/?a=cl&cl=CL1&sp=FZG&l=de#panel=browse>

Expressions en patois autour du feu

Méfiez-vous des personnes *ke pouârton le fu è l'ivouè*, qui portent le feu et l'eau, c'est-à-dire qui sont fausses au point de faire semblant de prendre votre parti en votre présence, quitte à aller ensuite vous décrier ailleurs. Méfiez-vous aussi des *fetse-fu*, des boute-feu, qui sèment partout la discorde. Et ne soyez jamais de ces gens qui mettent tout sens dessus dessous dans la maison pour retrouver ce qu'ils ont égaré faute d'ordre : *beton to à fu è a chan*, ils mettent tout à feu et à sang, dit le patois, en exagérant un peu ! Si vous arrivez un jour dans une maison abandonnée, ou du moins momentanément déserte, vous direz que *li avi nè fu nè yu*, il n'y avait ni feu ni lieu. On comptait autrefois les



habitants des villages par feux ou foyers, *li a tan de fu*, il y a tant de feux, ou de ménages. On avait droit à une bûche - lot de bois - par ménage ; il en était de même des parchets communaux (appelés les commons) : *na boutse è on kemon pê fu*. Si vous avez l'estomac et la gorge en feu, par suite d'une mauvaise digestion, vous avez *le bourla-kou* et même *l'echtoma in fu*. Si vous sortez la nuit dans les endroits marécageux, vous verrez peut-être *di fu folè*, des feux-follets. C'est du gaz qui s'enflamme au contact de l'air, rien de plus.

D'après un « *Chu le ban dévan la méjon* » de l'abbé F.X. Brodard, dans « La Liberté » du 11 février 1956

Des étourneaux...



J'ai cru que les étourneaux étaient des oiseaux migrateurs... Ils sont nombreux autour de notre maison en cette mi-décembre 2021 et se plaisent à liquider les mélanges de graines. Ils en laissent bien peu aux autres oiseaux !

La « Banque de Prez »

Alexis Rosset, fondateur de la Caisse d'épargne

L'existence d'Alexis Rosset (1863-1932) témoigne d'activités et d'initiatives peu communes : instituteur, secrétaire communal, secrétaire paroissial, député, fondateur de la « Banque de Prez », du bureau postal du village, d'une épicerie, d'un commerce de chaussures, initiateur de l'éclairage électrique, instigateur d'un chauffage central à l'école et de la création d'un « tram routier » de Rosé à Sédeilles, l'un des principaux créateurs du mouvement cécilien dont le but est de restaurer le chant d'église en collaboration avec l'abbé Etienne Raboud, curé-doyen de Courtion, réorganisation de la fanfare, etc.

En cette fin du XIX^e siècle, le projet de fonder une institution d'épargne préoccupe Alexis Rosset et il a organisé avec ses élèves un *club d'épargne scolaire*... pour se faire la main. Il s'entoure d'une commission provisoire composée du député Louis Chatagny de Corserey, de François Rothey, syndic de Prez, de Jules Chollet, président de paroisse et d'Eugène Guisolan, ancien syndic de Noréaz. Cette commission n'a pas jugé opportun de choisir le système Raiffeisen. Alexis Rosset rédige alors un projet de statuts de la future Caisse d'épargne. Le curé-doyen Louis Genoud relève que la paroisse - qui comprend encore Corserey à cette date - serait dotée d'une œuvre vraiment utile et nécessaire. En décembre et janvier 1896-1897, les assemblées communales de Prez, Noréaz et Corserey acceptent la création - à parts égales - d'une Caisse d'épargne et de prêts. Elle est vouée à un bel avenir grâce à Alexis Rosset qui la développe jusqu'à sa mort en 1932. L'une de ses grandes satisfactions aura été l'inauguration du bâtiment appelé dans la région *la banque de Prez*, en 1920. En 1932, la direction de la Caisse d'épargne a été confiée à Paul Rosset, fils du fondateur et son collaborateur depuis une vingtaine d'années. Il a dirigé la banque durant 40 ans.

Un château devenu banque

En 1969, le château de Prez a été classé monument historique. Cette même année, la commune de Prez propriétaire du château depuis 1891 l'a vendu à la Caisse d'épargne de Prez, Corserey et Noréaz. Des travaux de rénovation et de transformation de longue haleine furent entrepris. Le 17 juillet 1990, la « Caisse d'épargne de Prez » (CEP) était installée dans les magnifiques locaux du château.



A gauche, l'ancienne banque créée en 1920; à droite le château, banque depuis 1990

Mes notes sur le château dans Swisscastles :

<http://www.swisscastles.ch/Fribourg/prezversnoreaz.html>

La Banque cantonale de Fribourg (BCF) est devenue propriétaire de la « Banque de Prez » en 2008 ! Elle a repris ses actifs et passifs. Les délégués des trois communes de Prez, Noréaz et Corserey ont pris cette décision à l'unanimité lors de l'assemblée du 25 avril 2008, avec effet au 1^{er} juillet. Situation lors de cette vente : la Caisse d'épargne de Prez possède un total de bilan de 101 millions. Les avances à la clientèle s'élèvent à 93,2 mio et les dépôts à 64,2 mio. Tant pour Jean-Marc Guisolan, président du Conseil d'administration de la Caisse d'épargne, que pour Albert Michel, président de la direction générale de la BCF, cette décision présente des avantages. D'abord, l'opportunité pour les communes concernées de percevoir à l'avenir des impôts de la part de la BCF. Ensuite, l'implantation d'une succursale de la banque cantonale - la 26^e du canton - à Prez-vers-Noréaz, avec maintien des collaborateurs actuels. La vente s'est faite pour 11,7 mio de francs, répartis entre les trois communes. Une opération bien avantageuse !

Deux événements importants : un incendie et une centenaire !

Jeudi 26 juillet 1945, vers 19 h, alors que tout le monde était encore aux champs, le feu se déclarait dans la grande scierie située à l'entrée de Neyruz en venant depuis Onnens. L'entreprise, comprenant aussi une batteuse, était la propriété de François Mettraux. En un clin d'œil tout fut embrasé, y compris la grange qui contenait de nombreux chars de moisson récoltés les jours précédents. Toutes les pompes des environs sont arrivées sur les lieux, ainsi que la pompe automobile de Fribourg. L'eau manquait à cause de la sécheresse. Les pompiers ont dû s'employer à protéger la forêt toute proche, pour éviter que le feu s'y communique. L'incendie a duré jusque vers 22 heures et des gardes sont restés sur les lieux durant toute la nuit. On ignore la cause du sinistre. Il aurait éclaté dans la scierie, non loin des machines à raboter et à couper le bois. Les dégâts sont très importants.

Trois frères : François, Robert, Irénée...

François Mettraux, né en 1911 et décédé en 1995, propriétaire, était associé à son frère Robert jusqu'au 7 juin 1955. La scierie a été reconstruite après l'incendie. Robert, tout en étant à la tête d'un petit domaine à Onnens, poursuivait son activité à la scierie. Arrivé

à l'âge de la retraite à la fin des années 1970, François a vendu son entreprise à Bernard Rossier, fils de l'entrepreneur Camille Rossier. Robert était décédé en 1974. Et, jusqu'à la fermeture définitive de la scierie en 1985, celle-ci a connu de nouveaux « patrons » : le Jurassien Pierre-Alain Tendon, puis Bernard Berset d'Autigny.

Irénée Mettraux, frère de François et de Robert, n'a pas voulu que Les Allys (prononcer Les Zeillis) restent sans scie... Irénée a souhaité l'achat d'une scie en 1985. Elle a été confiée à son fils Gérard. Cette scie fonctionne encore, non loin de l'emplacement de la scierie disparue. Elle rend des services à son propriétaire et à ceux qui souhaitent disposer de quelques planches. A l'heure actuelle, c'est Fabrice Mettraux, fils de Gérard, qui s'en occupe.

Robert et Emma Mettraux

Robert Mettraux – paysan et scieur – fut président de paroisse à Onnens de 1946 et à 1950 et syndic d'Onnens de 1946 à 1959. Il est décédé le 14 octobre 1974 dans sa 72^e année. Quant à son épouse Emma, née Jorand, de Billens, née en 1899, elle est devenue la



centenaire d'Onnens. Une centenaire particulièrement plaisante : vive, aimable, santé de fer, fidèle depuis 66 années à sa maison d'Onnens, au lieu-dit Les Moilles. Les voisins la voient régulièrement jardiner. La conseillère d'État Ruth Lüthi, lors d'une grande fête villageoise, lui a remis le fauteuil traditionnel le 25 avril 1998. Le Conseil communal s'est d'ailleurs demandé si un motoculteur ne lui siérait pas mieux qu'un fauteuil...

Photo : Robert à la scierie

Emma Mettraux est née à Billens le 21 avril 1899. Après sa scolarité obligatoire, elle a suivi une formation de maîtresse d'ouvrage qu'elle exerce pendant six ans à Hennens. Mariée à Robert Mettraux en 1929, le couple a exploité l'auberge de l'Union fédérale à Onnens durant trois ans, puis un petit

domaine cultivé pendant 22 ans. Rappelons que Robert travaillait parallèlement à la scierie de Neyruz. Le couple a accueilli quatre enfants, deux garçons et deux filles. Mme Mettraux a aussi travaillé en qualité de lingère à la fabrique de chocolat Villars et à la Clinique Ste-Anne à Fribourg. Elle est décédée le 10 juillet 2000, dans sa 102^e année.

Principales sources : « La Liberté » et « La Gruyère » lors du centenaire de Mme Mettraux. Témoignages oraux recueillis à Neyruz.



C'est en calèche à deux chevaux, comme les dames au temps de son enfance, qu'Emma Mettraux a rejoint la fête préparée pour elle par la population d'Onnens.  Vincent Murith

1939-1945 : amours transfrontalières...

Les soldats étrangers réfugiés en Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale n'étaient pas que des coureurs de cotillons... Les 104 000 militaires internés ont fourni des millions de jours de travail à notre économie, en particulier dans l'agriculture et la construction des routes. Je me souviens de soldats grecs et yougoslaves travaillant chez des paysans dans mon village d'Onnens. Entre autres d'un officier grec qui, le dimanche, revêtait son uniforme... et le regard de quelques demoiselles s'allumait !

Il y a trois-quarts de siècle, ce « Coup de crayon » de Gérard Glasson (G. G.) dans « La Gruyère » du 28 juillet 1945 évoque avec le sourire des relations « amicales » entre Suissesses et soldats venus de loin...

G.G. : Permission de fraterniser

C'est l'excellente nouvelle qu'ont reçue les soldats-touristes américains en franchissant la frontière de la libre Helvétie. Il paraît, en effet, que leur journal « Stars and Stripes », précisait dans un article alléchant : « Il n'y a aucune prescription concernant la fraternisation avec les jeunes filles suisses ». Que voilà - écrivait un confrère - une délicate invitation à la valse ! Reste à savoir si elle sera du goût de nos vierges helvétiques. Eh oui ! Ne trouvez-vous pas qu'on plaisante beaucoup leur vertu ? Évidemment, c'est la preuve qu'elle existe. Mais, enfin, n'en fait-on pas souvent trop bon marché ?

À entendre certains propos, on dirait que nos dulcinées - même si elles sont d'un âge plus que canonique - se livrent vingt-quatre heures par jour à la chasse aux godelureaux. Certes, depuis la guerre, il n'est pas compliqué de trouver un bon ami. Il s'en présente plutôt treize à la douzaine. Internés, évadés, réfugiés, étrangers. (...) Mais toutes nos femmes ne se sont pas découvert une vocation de Diane chasserresse !

Le Syndic du « Quart d'heure vaudois » parlait d'une famille où, comme enfants, il y a un garçonnet, une fillette et... un petit Yougoslave.

Lorsque les Polonais ont quitté nos pénates, on a évoqué certaines scènes touchantes sur les quais de gare. Même chanson pour les Italiens. Rappelez-vous cette gravure humoristique où l'on voyait deux « Vreneli » helvétiques regardant mélancoliquement s'éloigner leurs amours transalpines en berçant d'énormes poupards qui avaient déjà des têtes de Paganini en miniature. Quant aux Spahis, ils ont laissé leur légende. Dans une localité fribourgeoise, on se propose même de construire une mosquée pour y éduquer certains citoyens en herbe dans la religion de leurs ancêtres paternels.

A peine s'est-on doucement moqué des larmes que nos belles ont paraît-il versées sur le départ de cette humanité hétéroclite, voilà qu'on les soupçonne de spéculer sur le séjour des Américains. N'est-ce pas un peu fort ? Du reste, ces messieurs viennent chez nous en touristes et non en rapins. Nos donzelles seraient donc fâcheusement inspirées de les mal recevoir. Il est normal qu'elles fraternisent avec nos hôtes.

Mais, au fait, s'agit-il vraiment de fraternisation ?

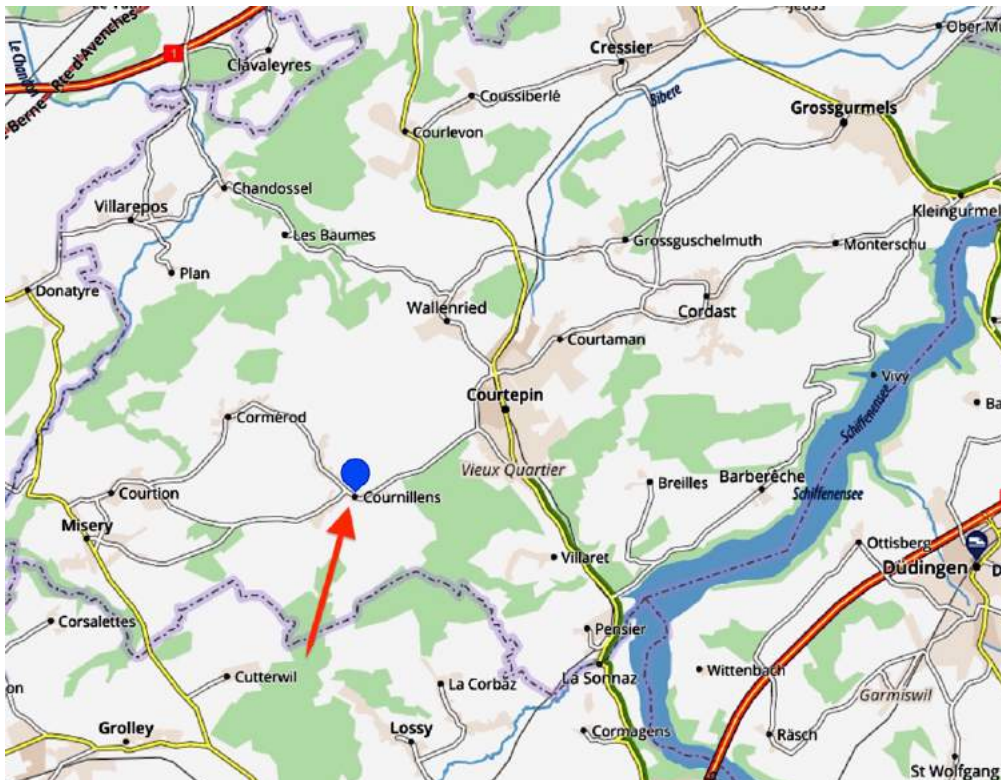
Photo : officiers français et polonais internés (Archives municipales de Sempach)



Cournillens, passé et actualité

Particularités

Cournillens est l'un des villages du district du Lac parlant français et de religion catholique. Principales particularités : sa chapelle, lieu de pèlerinage avec une décoration hors du commun, le Relais du Château Monney, magnifique maison de caractère du XIX^e siècle avec 5 vastes chambres d'hôtes, une suite ainsi qu'un appartement de 2 pièces et un restaurant de 6 tables, la ferme avicole « La Prairie », avec ses 12 000 poules pondeuses. Était connu et apprécié naguère, le restaurant « La Charrue », tenu pendant 60 ans par Suzanne Monney avec son mari Édouard, jusqu'en 2013, date de la fermeture définitive. Lorsque je dirigeais la Société fribourgeoise de perfectionnement pédagogique, il m'est arrivé d'inviter des professeurs étrangers renommés à un repas à La Charrue, restaurant campagnard typique, par exemple Jean Hébrard (http://mondes-americains.ehess.fr/.../hebrard_cv_1_09...)



A l'origine

Le nom de Cournillens vient probablement de Cornelius, officier romain. Les vestiges romains découverts dans la région - pensons notamment à l'admirable mosaïque de Cormérod mise au jour en 1830 - font pencher vers cette origine romaine du nom. D'autant plus qu'à la Combettaz, dans le voisinage immédiat de la chapelle de Cournillens, se serait élevé un manoir romain. L'abbé Gaspar Hauser, chapelain de Cournillens de 1870 à 1884, évoque dans sa « Notice historique sur Cournillens » écrite en 1880 les épaisses murailles de ce manoir. Celles-ci ont été utilisées à l'édification de « modernes constructions ». Des caveaux mystérieux, comme de profonds souterrains, existaient encore jadis. Mais ils ont été comblés par tous les matériaux que jetaient les gens de l'endroit pour chasser les gnomes...

Vers Fribourg

Durant le Moyen Âge, Cournillens n'a pas connu d'événements marquants. Les anciens seigneurs de Cournillens possédaient une partie du village. La ville de Fribourg a étendu peu à peu son influence à toute la région.

La paroisse de Courtion, dont fait partie Cournillens, est devenue l'une des 23 paroisses formant les « Anciennes terres », premières propriétés de Fribourg au XV^e siècle. En 1798, date de la création de l'éphémère République helvétique suite à l'emprise française, Cournillens a appartenu, de 1798 à 1803, au district d'Avenches. Puis, sous les régimes qui ont suivi, de 1803 à 1848, à celui de Fribourg et, dès 1848, au district du Lac.

Anciens et nouvel ermitages

A flanc de coteau, chapelle et chapellenie occupent un site ravissant. Mgr Louis Waeber, dans « Églises et chapelles du canton de Fribourg » et l'abbé Hauser, dans la brochure mentionnée, précisent que l'ancienne chapelle dédiée à Saint Léger fut acquise en l'an 1000 par l'abbé de Saint-Maurice.

Durant plusieurs siècles, on signale la présence d'un ermite dans le voisinage. En 1466, la chapelle est reconstruite, avec des subsides de la ville de Fribourg. Au XVII^e siècle, Jean de Prez, ermite, dirige l'agrandissement et la restauration. Des contreforts placés de manière inégale, le chœur et la nef de niveaux différents, témoignent de transformations successives. On suppose qu'un ou plusieurs ermites ont vécu en commun dans des cellules attenantes à la chapelle. Avant les réparations de 1871, on voyait, sous la tribune et au-dessus, les embrasures de quatre fenêtres de cellules. La chapelle a été rafraîchie et rénovée, surtout à partir de 1950. Grâce à la diligence de l'abbé René Dubey, dernier chapelain qui a quitté Cournillens en 1990, d'anciens tableaux, notamment de Saint Léger, ont pu être sauvés.

La toute proche chapellenie a fort belle allure. Bâtie en 1722, les frais relatifs à sa construction ont été payés par... l'aubergiste, Pierre Geltenwyl, qui venait lui-même de rebâtir l'auberge de la Charrue.

En 1991, la chapelle restaurée est devenue l'ermitage Saint Jean de la Croix. Deux carmélites s'installent au presbytère avec l'approbation de Mgr Pierre Mamie. Elles poursuivent la vie de prière inaugurée par les ermites des siècles passés. Une moniale belge et une Valaisanne y prient et s'y dévouent, après avoir déjà passé 30 années, de 1991 à nos jours, au nouvel ermitage de Cournillens.

<https://www.upsaintetrinite.ch/patrimoine/courtion/la-chapelle-de-cournillens> (Voir au bas de la page : visite guidée)

Cf. aussi article de « La Liberté » du 16 mai 1973, signé Gérard Périsset, avec ma collaboration (B).



Chapelle et presbytère

Vitraux de Jean Bertholle

Les vitraux polychromes exceptionnels de la chapelle de Saint-Léger de Cournillens ont été réalisés en 1982 par Jean Bertholle (1909-1996), artiste célèbre, de Paris. Bertholle est un peintre non figuratif comme Bazaine, Le Moal, Manessier, etc. Il est très attentif à l'ensoleillement et compose ses vitraux en tenant compte de leur orientation. Pour lui, ses verrières sont un appel au silence, à la méditation. Aux fidèles donc de méditer et d'interpréter...

Le surnaturalisme est le terme qui convient le mieux à son Art. Pour la chapelle de Cournillens, il a réalisé 8 vitraux sur les sacrements. Le plus grand, sur l'Eucharistie, se trouve au fond du chœur et les 6 autres dans la nef. On peut admirer aussi un vitrail « *La Roue du Temps* » sur la tribune. Nommé professeur à l'école des Beaux-Arts par Malraux, Bertholle a fondé sa propre académie de peinture.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Bertholle



"La roue du temps", Jean Bertholle

Pléonasmes et... débiter



Comme existe la tendance à ficher les vieilles règles aux oubliettes, en voici quand même deux ; elles n'existaient probablement pas au temps de ce « vieux maître » !

Un pléonasme est une expression qui répète ce qui vient d'être énoncé. Un « vœu » étant un « souhait », on évitera le pléonasme « souhaiter des vœux », souvent lu au temps des Fêtes de fin d'année dans des messages sur internet. On offre, on présente, on adresse des vœux.

Exemples de pléonasmes (l'un des mots doit être supprimé) : marcher à pied, prévoir à l'avance, collaborer ensemble, monter en haut, un mauvais cauchemar, se cotiser à plusieurs, allumer la lumière, il faut obligatoirement, une belle opportunité, un grand géant, un petit nain... etc. etc.

Une autre erreur courante y compris dans les médias. Emploi de débiter. Débiter étant un verbe intransitif, il ne peut être suivi d'un complément direct. Il a débuté sa carrière : erreur ; sa carrière a débuté : exact. Ou alors, il a commencé sa carrière.

Marius Barras, un parcours de vie modèle



Le 29 décembre 2021, j'ai appris par sa remarquable compagne Antoinette le décès de Marius Barras, âgé de 88 ans. Un ami de vieille date. J'ai siégé avec lui au Conseil communal d'Avry pendant 8 ans et nous avons conservé les meilleures relations. Je l'appelle ci-après par son prénom car, sans être apparentés, nous étions de proches amis.

Sa personnalité

Ses qualités : l'art de se dépasser, de faire apprécier ses compétences ponctuées par le souci du perfectionnement, le sens de l'humain, un charisme dénué d'autoritarisme, la curiosité intellectuelle, sans oublier un sens de l'humour et des réparties. Des défauts ? Un, comme beaucoup de monde, propre aussi aux chefs : la cyclothymie. Chacun peut vivre des hauts et des bas ! Comme l'a écrit

Pierre Corneille au XVII^e siècle : « Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse ; toujours quelques soucis en ces événements. »

À l'arsenal de Fribourg

Énumérons brièvement quelques-unes des péripéties de cette vie hors du commun. Né à Corpataux, à une époque où même les plus doués n'avaient pas la possibilité d'effectuer des études, Marius a pu obtenir un diplôme d'employé de bureau. Engagé à l'arsenal, ses compétences ont contribué à ce qu'il gravisse tous les échelons : comptable, caissier principal, adjoint au chef d'exploitation et enfin, en 1986, intendant de l'arsenal de Fribourg.

À l'armée

À l'armée, comme à l'arsenal, il a « grimpé » ! Résumons : major en 1974, lieutenant-colonel en 1980, colonel en 1983, commandant de la place de mobilisation de Fribourg dont il a démissionné en 1984. Au cours de l'un de nos derniers téléphones, je lui ai rappelé un article paru dans « La Gruyère » au sujet de la prise de drapeau du 26 mars 1976. Une des journées marquantes de mon service, dont je me souviens bien, a précisé Marius : « Le Régiment d'infanterie de montagne 7, que commande le colonel Raphaël Barras, de Fribourg, est entré en service. Le bataillon 7, qui est l'unité de commandement du régiment, a pris son drapeau à Bulle. Son chef, le major Marius Barras, a accueilli la troupe en lui adressant des paroles viriles. » Mon frère Raphaël m'a signalé à diverses reprises combien il avait toujours apprécié les qualités de chef de Marius.

À Avry-sur-Matran

Et dans sa commune d'Avry ? Il fut secrétaire communal de 1970 à 1974. Avec Charly Biemann, syndic, il a incontestablement été l'un des promoteurs du développement d'Avry. Conseiller communal de 1974 à 1982, ses collègues étaient unanimes à apprécier son don d'anticipation et ses qualités de « visionnaire », entre autres lors de la construction de l'école en 1978. Il a participé de près au rapprochement d'Avry avec la

commune de Vesdun située au centre de la France. Il faut relever aussi l'excellent esprit qui a régné dans les écoles lorsque Marius était président de la Commission scolaire.

Dans les fanfares

Dans le domaine musical, tout spécialement dans celui des fanfares, Marius a occupé les premières places. D'instrumentiste dans sa fanfare villageoise de Corpataux, il est devenu à la fin des années 1960 président du Giron des musiques de la Sarine. Nommé président cantonal des Musiques fribourgeoises par acclamations des 200 délégués réunis à Vuadens le dimanche 31 mars 1968, il démissionnera lors des assises annuelles le dernier dimanche de février 1971. Après 3 ans de présidence, ses activités professionnelles et ses responsabilités dans la commune d'Avry l'ont contraint à prendre cette décision. Le Giron de la Sarine et la Société cantonale lui ont accordé la présidence d'honneur.

Les présidences

Sans toutes les énumérer, bornons-nous à deux. La direction générale de la Fête fédérale des Musiques en 2001 fut pour Marius un souci majeur. Pendant deux week-ends, cette Fête a accueilli 430 sociétés. Quelque 20 000 musiciens ont animé les rues de Fribourg. Le nombre de visiteurs a été estimé entre 110 et 120 000 personnes. Le syndic de Fribourg a estimé que « tout avait été réglé comme du papier à musique ». Enfin, terminons sur une note militaire relative au Chalet du Soldat appelé aussi Chalet du régiment, là-haut sur la montagne, au pied des Gastlosen. Son histoire est riche en événements rapportés dans la brochure éditée à l'occasion de son 50^e anniversaire, à laquelle Marius a collaboré : *Chalet du soldat de Fribourg*, 1995. Cet anniversaire a été parfaitement mis sur pied par le colonel Marius Barras, président du Comité d'organisation, lit-on dans la presse.

À Antoinette, au fils et à la fille de Marius, à ses petits-enfants, à tous ses proches et à ses amis va ma vive sympathie.



Le Chalet du soldat



A Vesdun, le 11 août 1981, au cours de l'une des réceptions dans cette localité amie du centre de la France, des personnalités d'Avry reçoivent la médaille de la confrérie locale de Saint-Guerlet : de gauche à droite, Roland Berset, conseiller communal puis syndic d'Avry dès 1982, Jean-Marie Dumontet maire de Vesdun et « maître du domaine », Jacqueline Bécuau, « maîtresse du domaine » et maman de Franck, artiste peintre et architecte renommé, Jean-Marie Barras, syndic d'Avry, en face de lui Marius Barras, conseiller communal, Roger Kaeser, président du chœur mixte « Le Muguet », d'Avry

À Onnens, le curé Vonderweid était « Le curé du château »

Note : Les deux graphies existent dans les textes : Vonderweid et Von der Weid.

Quand il passait ses vacances au château d'en haut à Onnens, il fumait une cigarette en allant dire sa messe et en rentrant au château... C'était un homme gai, intelligent, chaleureux, proche des gens. Il était un excellent musicien, souvent membre du jury avec l'abbé Bovet dans les réunions de chorales et - entre autres - aumônier de La Landwehr pendant 40 ans. De 1955 à 1973, il a assumé la présidence de la Commission du Conservatoire de musique. Il a fâché mon papa qui était organiste à l'église d'Onnens. Le « curé du château » est allé s'exercer à l'orgue avec des souliers militaires et il a amoché les pédales de l'orgue...

Homme de caractère et de talent, dynamique et doté de multiples charismes, Paul Vonderweid a marqué de son empreinte toute une époque de la vie fribourgeoise. Le rédacteur en chef François Gross a dit de lui qu'il avait de la race, de la gueule et du

caractère... Du caractère notamment par son attachement indéfectible à l'Église traditionnelle et à sa méfiance du renouveau postconciliaire.

Ses loisirs : il a pratiqué la marche, la montagne, l'alpinisme comme membre du Club alpin suisse, section « Moléson », dont il est devenu vétéran honoraire pour ses cinquante ans d'activité. Sans oublier la moto qu'il a pratiquée lorsqu'il était jeune prêtre.

Bref curriculum de l'abbé Vonderweid

Né le 7 juillet 1898 à Fribourg d'une des plus anciennes familles patriciennes de la ville, il était le fils de Marcel Von der Weid (1866-1948), ingénieur forestier, conseiller d'État. Sa maman était la sœur de Pierre Aeby, syndic de Fribourg, professeur à l'Université, conseiller national. Paul Von der Weid été ordonné prêtre le 10 juillet 1921. Un mois plus tard, le 18 août 1921, il était nommé vicaire à la paroisse Notre-Dame, à Lausanne. En vertu d'un privilège auquel elle a maintenant renoncé, la Bourgeoisie de Fribourg - réunissant 787 électeurs - l'a élu le 8 février 1925 à la charge de curé de ville, c'est-à-dire à la tête de la paroisse de Saint-Nicolas de Fribourg. Il est devenu par le fait même chanoine résident du Chapitre de la cathédrale.

Prévôt de la cathédrale



Le 8 mai 1967, Mgr Vonderweid, prévôt, a procédé à la consécration de la nouvelle église de Cheiry. L'accompagnent l'abbé Paul Andrey, curé de St-Pierre à Fribourg, le père Didier Bondallaz, prêtres ressortissants de Cheiry et Coumin.

Mgr Vonderweid au piano.



Le 29 novembre 1962, il a été désigné en qualité de prévôt de ce Chapitre. Son élection par le Grand Conseil a été sanctionnée à Rome par le pape Jean XXIII. Le nouveau prélat a reçu le 16 décembre 1962 la bénédiction prévôtale des mains de Mgr Charrière. Lui ont été remis les insignes de sa dignité : l'anneau, la croix pectorale, la mitre et la crosse. L'abbé Adolphe Aebischer, directeur de l'Institut Stavia, à Estavayer-le-Lac, a été élu curé de St-Nicolas par les bourgeois de Fribourg, lorsque le curé Vonderweid a été nommé prévôt.

Diverses personnalités ont assisté à la bénédiction prévôtale. En raison des relations entretenues avec Marcel Von der Weid, père du nouveau prévôt, Paul Chaudet, président de la Confédération, était présent avec son épouse. En tant que chef du

Département des Domaines et des Vignes, feu le conseiller d'État Von der Weid avait eu naguère de fréquentes affaires à traiter au domaine des Faverges. Depuis plus de cent cinquante ans, la famille Rogivue, à laquelle appartient Madame Chaudet, en assure la gérance. Les commandants de corps Gonard et Frick, ainsi que les anciens commandants des Régiments 4 et 7, du temps où Mgr Von der Weid assurait l'aumônerie de ces unités, étaient également associés à la cérémonie. A l'âge de 82 ans, Mgr Von der Weid a démissionné de ses fonctions de prévôt. Il est décédé le 4 janvier 1982, à l'âge de 84 ans.

Le capitaine aumônier

Précisions sur l'aumônier militaire. Dès 1926, il était capitaine aumônier au régiment infanterie 7 et dans les états-majors aux échelons de la division et du corps d'armée. Sa simplicité et sa bonne humeur étaient très appréciées de ses collègues officiers et des soldats.

La dernière fois que j'ai rencontré Paul Vonderweid, c'était à l'école de Ménières où il était venu trouver son vieil ami le régent Francis Marchon, major à l'armée. Mgr Vonderweid avait revêtu sa soutane de prévôt, mais il avait les pieds sur la table et il rigolait avec Francis, qui était aussi mon ami.

Sources : article nécrologique de « La Liberté » du mardi 5 janvier 1982 ; souvenirs personnels ; « Fribourg Illustré » mars 1975

Les talents de Charles Jauquier et de Jean Piccand

« La Liberté » du 20 juin 1959 consacre un long article au concert à la cathédrale de Fribourg donné par Jean Piccand, organiste titulaire et Charles Jauquier, ténor. L'article est signé Gabriel Zwick, (1915-2002), docteur en musicologie, auteur, professeur au collège St-Michel, pianiste et organiste. Zwick précise que les deux musiciens sont avantagement connus, même au-delà de nos frontières. Charles Jauquier, la même semaine, se produisait à Strasbourg et à Salzbourg.

Passages de l'article de Gabriel Zwick. Deux de nos musiciens ont donné un concert à la cathédrale. Leur programme était dédié à trois compositeurs célèbres dont on fête les anniversaires en cette année 1959 : G. F. Händel, mort en 1759, Joseph Haydn, en 1809, et Félix Mendelssohn, né il y a cent cinquante ans.

Pour en venir aux interprètes, disons après beaucoup d'autres tout le bien que nous pensons de Charles Jauquier. Nous n'insisterons pas sur ses qualités techniques remarquables : pose de la voix, timbre, diction, aisance magnifique, mais plutôt sur le goût, le style vraiment classique et parfait de ses interprétations.

L'organiste titulaire, Jean Piccand s'était chargé de l'ingrate tâche de jouer, réduit au clavier, l'accompagnement orchestral des airs du ténor. Il a administré la preuve de sa maîtrise, notamment dans le prélude et la fugue de Händel. Relevons son art de saisir et de mettre en valeur les grandes lignes, sans qu'aucun détail ne nous échappe. Il fallait, pour interpréter la 1^{ère} sonate de Mendelssohn, une belle virtuosité qui ne fut pas un seul instant en défaut.



Jean Piccand professeur d'orgue à l'École normale ;
l'abbé Pierre Kaelin et Charles Jauquier

Flash orthographique

Attention au genre !

Un stigmaté ; un viscère ; une oriflamme ; une échappatoire ; un en-tête ; un bastringue ; une glaire ; un quine (loto).

Sujets à l'oubli :

« Avant que » réfère à un événement qui n'est pas encore survenu. Il est donc hypothétique, incertain, donc on utilise le subjonctif. Agissons avant qu'il ne soit trop tard !

La conjonction « après que » réfère à un événement passé, donc ayant existé. Après que est donc suivi de l'indicatif. Il fait toujours une sieste après qu'il a mangé. Mon grand-père faisait toujours une sieste après qu'il avait mangé.

On ne s'excuse pas ; je m'excuse relève du langage familier et est donc à proscrire. On remplacera cette expression par excusez-moi, veuillez m'excuser, toutes mes excuses...

En haut, en bas : pas de trait d'union.

Une non-promotion, être non promu ; une non-élection, un candidat non élu. Quand *non* précède un nom, il est suivi d'un trait d'union ; quand il précède un adjectif, il n'y a pas de trait d'union.

Disparition du Pont de Thusy en 1948

Sur la Sarine, le pont de Thusy reliait depuis des siècles les villages de Pont-la-Ville et d'Avry-devant-Pont. On l'a vu pour la dernière fois le 8 mai 1948, juste avant qu'il ne disparaisse dans le futur Lac de Gruyère. Sur la photo, le pont est peu à peu inondé.

Le Pont de Thusy est aussi appelé Pont du Diable, en souvenir d'une légende : Lire cette légende (Google) « Le Pont de Thusy – Fribourg Région »



C'était au temps des marais frémissants d'oiseaux...

Des villages fribourgeois eurent berger et bergerie jusque vers 1900. Ici ou là, une terre porte encore le nom de l'ancienne construction qui abritait le troupeau. C'était l'époque où le temps comptait moins, où l'on ne craignait pas les haies, les terrains vagues, les marais tout frémissants d'oiseaux, les grandes lignées de chênes trapus. La terre avait une figure sauvage et vierge. La terre se léguait plus qu'elle ne se vendait. On lui demandait de pouvoir vivre, et l'on vivait par elle et pour elle. Le temps n'a pas changé la terre, il a changé les hommes. Eux, et surtout dans les plaines, ont passé de l'élevage aux cultures étendues. Et maintenant la campagne est un grand jardin, les champs sont nets, plantureux, délivrés des bosquets, dégorgés d'eau, assainis. Aux limites des terres la petite borne carrée du géomètre a remplacé la grosse pierre des champs.

Cheigna contâvè. Père contait : la bergerie était là-bas, tu vois, peu plus haut que la scierie. Chaque paysan avait des brebis. On engageait un berger pour le printemps. Il menait son troupeau jusqu'à la neige. Après quoi, les paysans reprenaient leurs bêtes et les hivernaient. Le berger, s'il n'était pas du village, retournait chez les siens ou se trouvait une occupation pour la morte saison. Dès le printemps, il y avait à brouter et le troupeau, avec le berger, allait un peu où il voulait. Il choisissait ces terrains maigres et humides d'où les paysans tiraient un foin léger. Quand la saison avançait, le troupeau

allait dans les bois. De grands espaces s'offraient aux bêtes. C'était la mode des coupes rases. On abattait le bois en coupes rectilignes, comme un andain du champ de blé. En hiver on arrachait les troncs. Quelques années se passaient avant qu'on se mette à replanter.

Après la moisson, sur les chaumes, se tenaient le berger et son troupeau Les chiens allaient et venaient sans cesse, mordillant les jarrets des bêtes. Quand ils venaient s'asseoir près du berger, ils avaient une langue rose qu'ils laissaient pendre du museau, un peu de travers. Leurs belles dents brillaient et ils soufflaient comme soufflets de forge.
D'après Gérard Menoud, « La Liberté » du 19 décembre 1953



Le tilleul d'Avry

Le Père Aloïs Schmid, un éminent botaniste directeur de l'Institut de botanique de l'Université de Fribourg, est parvenu à reproduire par bouture un descendant de sève du vénérable « Tilleul de Morat », aujourd'hui disparu. Le jeune tilleul a prospéré sur la place de l'Hôtel de Ville de Fribourg, à quelques mètres de l'emplacement où le célèbre ancien Tilleul fut percuté en 1983 par le véhicule d'un conducteur ivre.

Le 2 juin 1985, le jour de la fête patronale à Avry, un autre descendant direct du tilleul de Morat était planté à proximité de la chapelle. Le Père Aloïs Schmid, qui est membre de la Communauté des Pères Rédemptoristes de Matran, tenait ainsi à témoigner son

amitié à la commune d'Avry. À l'époque où le Conseil communal, organisait un *Concours des maisons fleuries d'Avry*, c'est le Père Schmid qui présidait le jury.



Photo : le Père Aloïs Schmid, à son aide, Roland Berset, syndic, derrière lui, Charly Page, conseiller communal, puis Jean-Daniel Grand, conseiller communal

Mase (Valais)



Au-dessus de Mase, avec comme fond quelques sommets du val d'Hérens. J'y suis allée en peau de phoque ce matin, nous écrit notre nièce Danièle Périsset le 14 janvier 2022. (<https://ch.linkedin.com/in/daniele-perisset-a921387>)

Accroché au flanc de la rive droite de la Borgne, dans le val d'Hérens, à 1345 m d'altitude, Mase est un bourg authentique aux fermes ancestrales.

La vigne autrefois

La culture de la vigne était florissante jusqu'à l'apparition du phylloxéra, une sorte de puceron ravageur de la vigne, à la fin du XIX^e siècle (autour de 1870). Les vignobles, à l'est du lac de Neuchâtel, étaient bien plus denses et allaient jusqu'à Courgevaux, Meyriez, Villars-les-Moines, Chiètres, Cressier, Barberêche, Liebistorf.

Dans la Broye, à part Cheyres, Font et Châbles, on trouvait de la vigne à Franex, Montet, Villeneuve, Murist, Nuvilly, Bussy, Saint-Aubin, Surpierre, Fétigny ; sur la rive droite de la rivière, il y en avait à Mannens, Léchelles, Montagny, Domdidier.

Elle existait aussi dans le district de la Sarine - Maigrauge, Grandfey, Villars, Corpataux - et en Gruyère à Gumefens, Avry-devant-Pont et Broc jusqu'en 1870. Les vins étaient, paraît-il, d'un goût médiocre et ne se conservaient pas. (Article de Marius Peyre, *Revue de géographie alpine*, 1922, volume 10)



La vigne à Font

Le régent de Romanens devenu évêque

Il s'agit de Louis Joye, né à Montagny-la-Ville le 13 avril 1880. Cadet d'une famille de quinze enfants, l'un de ses grands frères, instituteur à Neyruz, est choisi comme parrain. A son tour, Louis est attiré par l'enseignement. Il obtient son brevet à l'École normale d'Hauterive en 1898. En quatrième année, sa classe compte huit étudiants, parmi lesquels François Sermoud, Paul Perriard, Edouard Sautaux...¹

Nommé à Romanens (près de Sâles, Gruyère), il se dévoue en qualité de régent jusqu'en 1906, tout en murissant un projet : devenir capucin. Il quitte Romanens et poursuit ses études au scolasticat de Saint-Maurice. Prêtre en 1912 - il devient le Père Ernest Joye -, il est bientôt appelé à la direction du scolasticat dont il avait été l'élève. Il dirige cette institution de 1914 à 1920.

Missions des capucins

La guerre finie, de nouvelles perspectives s'ouvrent pour l'Église dans les pays d'outre-mer. La province suisse des Capucins accepte des territoires de mission au Tanganyika, en Tanzanie et, aux Iles Seychelles, le vicariat apostolique de Port-Victoria. Le Père Ernest s'annonce pour cette mission et s'embarque en 1920. Les Seychelles forment un archipel de 115 îles au cœur de l'océan Indien. Toutes ces îles sont regroupées en un État dont la capitale est la ville de Victoria sur l'île principale de Mahé.



Mgr Ernest Joye, une partie de sa paroisse aux Seychelles, carte des Seychelles

Curé, puis évêque

Missionnaire, il est curé d'Anse Boileau, une longue baie de pêcheurs dans le sud-ouest de Mahé, de 1920 à 1932. Il bénéficie de toute la confiance de son évêque M^{gr} Justin Gummy, d'Avry-sur-Matran. Il devient évêque coadjuteur en 1933 et il succède à M^{gr} Gummy en 1934.

M^{gr} Joye rencontre de graves difficultés dans cet archipel de l'océan Indien : problèmes scolaires à régler avec le gouvernement anglais, attaques contre l'Église d'un mouvement d'émancipation seychellois, propagande anticatholique par les Adventistes, suppression des subsides par le gouvernement... Grâce aux revenus de la culture de la vanille et des essences cultivées dans l'île, grâce à une usine de patchouli - plante très utilisée notamment dans la parfumerie -, les revenus ont tout de même permis la construction d'écoles et d'églises. L'évêque peut réserver un peu de son temps au ministère. Il visite

des prisonniers et il s'en va auprès de ses fidèles les plus éloignés, ceux des Grandes et des Petites Amirantes et des îles d'Aldabra.

Démission

En 1936, il se voit contraint à démissionner pour raisons de santé, après deux ans seulement d'épiscopat. Il regrette de ne pas avoir réalisé deux projets qui lui tenaient à cœur : ouvrir un séminaire et une école normale. Rentré en Suisse en 1938, il réside au couvent des capucins de Bulle, puis de Lucerne, et enfin de Fribourg. Dans sa retraite de la rue de Morat, Mgr Joye ne demeure pas inactif. Malgré ses souffrances, il s'adonne au ministère. Il remplace l'évêque du diocèse dans l'administration de la Confirmation, se met à la disposition des curés avec une simplicité émouvante, avec une cordialité toute franciscaine. Il est mort à Fribourg le 3 octobre 1962.

Source principale : « La Liberté » du 6 octobre 1962

¹ *François Sermoud : nervo.ch Textes, Épisodes de la vie fribourgeoise III, p. 44 et stes Paul Perriard : nervo.ch, Textes, Épisodes de la vie fribourgeoise V, p. 102 et stes Edouard Sautaux (1879-1955), durant 35 ans régent de Montagny-les-Monts, juge de paix, fondateur de la Raiffeisen locale. Voir sur internet « La Liberté » 18 août 1955.*

La cuisine fribourgeoise dans les années 1930

D'après un article de « La Liberté » du mercredi 10 avril 1935, signé F.D.

Quand vous traverserez le canton de Fribourg, n'y cherchez pas de grands restaurants. En ville, comme à la campagne, vous mangerez au café : longues tables recouvertes d'une de ces nappes de vieille toile qui a vu trois générations. Devant vous, une pendule de la Forêt Noire où le coucou paraît à heures fixes et quelques gravures en couleurs représentant des scènes de l'histoire suisse, ou bien une vitrine d'honneur où luisent des couronnes vernies et des drapeaux soyeux. Et, si vous le désirez, le plus beau gramophone du monde vous jouera la valse brune...

La véritable gourmandise ne consiste pas à courir l'Europe à la quête de plats recherchés, mais à goûter partout à des mets simples, régionaux, préparés avec soin, confectionnés avec les produits du terroir. Ainsi, dans le canton de Fribourg, pour vous ouvrir l'appétit, prenez une soupe aux choux suivie de salé de campagne. Pour continuer votre repas, vous attend la plus délicate des gourmandises, des truites de ruisseau. Vous pouvez les savourer au bleu, à la meunière, ou à la colonelle, c'est-à-dire additionnées de crème fraîche et de morilles odorantes.

Vous pouvez aussi, en guise d'entrée, consommer une bonne omelette au jambon ou au fromage. Vous choisirez ensuite votre plat de résistance : jambon de campagne, saucisson de Payerne, ou bien poulets de grain de la Broye.

Et si vous tombez sur la saison de la chasse, demandez un civet de lièvre à la fribourgeoise, baignant dans une onctueuse sauce à la crème, ou une selle de chevreuil accompagnée de cette même sauce. Un bon vin rouge bien chambré et vous voilà gâtés !

Les écrevisses, qui abondent dans nos ruisseaux, doivent se manger, comme chacun sait, dans les mois de l'année qui n'ont pas de r. Quant aux grenouilles, les gourmets de la région en font des repas succulents. Au bord des lacs, régaliez-vous de friture de perchettes, de palée, ou de brochet.

Le plat national fribourgeois est la fondue Elle constitue à elle seule un véritable repas. C'est une crème composée de vacherin fondu lentement avec un peu d'eau dans un récipient de terre cuite appelé le « touffelet ». Un réchaud continuera de chauffer légèrement cette odorante crème où vous pourrez plonger une fourchette garnie de pain, ou bien verser dans votre assiette un peu de fondue que vous mêlerez à des pommes de terre fricassées ou à des pommes vapeur. Ce mélange n'est pas classique, mais il est plus digestif ! Arrosez le tout d'un bon vin blanc : Fendant, Yvorne... Notre canton produit le Vully, qui est sec et rafraîchissant, très agréable à boire en été sous une treille.



Photo : Loisirs.ch, Basse-ville de Fribourg

Si vous voulez faire plus ample connaissance avec les gourmandises de la montagne, demandez le plus merveilleux des entremets : petites fraises ou framboises accompagnées de cette belle crème de chalet que produisent les herbes parfumées de nos préalpes. Le goût de ces petits fruits s'allie à merveille à l'onctueuse consistance de la crème qu'on sert avec une cuiller de bois sculpté, où se dessine la grue des vallées gruériennes.

N'oubliez pas avant le dessert un morceau de vacherin ou de gruyère. Goûtez ensuite à ces grandes tartes de village appelées gâteaux, soit aux pommes, soit aux prunes ou aux pruneaux. Les ménagères les rapportent du four sur de grandes plaques noircies.

Le canton produit encore d'excellentes eaux-de-vie qui couronneront votre dîner de leur parfum délectable : kirsch, calvados qu'on appelle ici simplement « de la pomme », pruneau, mirabelle, et cette gentiane qui a goût de terre montagne.

On ignore actuellement le sens de « une cassée » !



On faisait une cassée au Café, coutume disparue. Le cabaretier offrait à ses clients des châtaignes rissolées et des noix, avec des oranges ou des mandarines et des noisettes et amandes. La boisson était payée par le client. Les amoureux y allaient ensemble. (Court extrait d'un article de l'abbé F.X. Brodard, « La Liberté » du 7 janvier 1961)

Il y a cassée et cassée. La première avait lieu à l'auberge. Elle réunissait des gens pour faire la fête, en cassant des châtaignes (ou des noix) et en buvant du rouge. Dans mon village d'Onnens, il y avait « la cassée des chantres » réservée à la société de chant (chœur d'hommes). J'ai demandé naguère à l'ancienne tenancière de l'auberge de Rosé, âgée de plus de 80 ans, en quoi consistait une cassée. Sa réponse : c'était une fête, parfois avec musique et danse, où l'on consommait des châtaignes, parfois avec des cacahuètes appelées pistaches dans nos régions, à grand renfort de vin rouge. Le 25 novembre 1950 paraissait une annonce concernant une cassée au Café de Rosé.

La deuxième se passe en famille. On y casse des noix dont les cerneaux seront confiés à l'huilerie.

Au sujet des soirées de « cassées de pavots » - pendant la guerre 1939-1945 - j'ai un souvenir précis. J'étais âgé de 10 à 12 ans et je passais souvent mes journées et soirées chez l'oncle Michel (Michel Chatagny, à Onnens). On était une dizaine autour de la table de la cuisine, occupés à couper la tête des pavots afin de recueillir les graines. Pierre Vuarnoz, oncle de ma tante Marie, chef de gare retraité, émouvait la tablée en interprétant des chansons relatives aux pauvres enfants de l'Alsace, annexée à l'Allemagne après la guerre de 1870.

Pygmalion

Pygmalion, sculpteur chypriote de l'Antiquité grecque, façonne une statue d'ivoire représentant une femme, Galatée. Il en tombe amoureux. La déesse Aphrodite donne



alors vie à la statue, que Pygmalion épouse. Qu'est-ce qu'un Pygmalion aujourd'hui ? C'est une personne qui conseille et « façonne » une autre personne pour la conduire au succès. C'est un enseignant qui considère positivement un élève...

Pygmalion à l'école : J'ai écrit cet article il y a 50 ans, dans « La Liberté » du 19 février 1972 :

« On procède trop souvent comme s'il s'agissait de choisir ceux que l'on instruira. Folle méthode. S'il faut choisir, je choisis les esprits les plus rebelles : les autres n'ont pas besoin de moi. » Ces réflexions d'Alain sont citées dans la préface de « Pygmalion à l'école », un livre qui témoigne scientifiquement d'une expérience conduite aux Etats-Unis et qui apporte les preuves irréfutables de la réalité psycho-

pédagogique suivante :

Les jugements et les partis pris du maître agissent de façon déterminante sur le comportement de l'enfant. On s'en doute : si un maître d'école a sur un élève un pronostic défavorable, s'il le dit à l'intéressé, à sa famille, aux collègues, comment le pauvre enfant peut-il être en état de grâce pour progresser ?

On connaît l'histoire de Jacques, le frère du Petit Chose d'Alphonse Daudet et de la cruche cassée : « Fais donc attention, imbécile, tu vas la casser, cette cruche ! » Et le pauvre Jacques se trouble... et laisse tomber la cruche. C'est encore Alain qui écrivait : « Je tiens comme principe des principes qu'il faut chercher le bien, présupposer le bien. Celui qui espère beaucoup de l'homme est le mieux servi. Il est vrai que l'opinion injuste ou soupçonneuse rend l'homme injuste et soupçonneux.

Comme il est évident qu'il y a une manière d'interroger les enfants qui tue la réponse. S'il est clair que le maître n'attend rien de bon, l'enfant se laisse tomber au niveau le plus bas. Au contraire, attendre une bonne réponse et l'espérer de tout son cœur, c'est la vraie manière d'aider. »

L'ouvrage qui corrobore scientifiquement et de façon exhaustive ces constatations : Robert A. Rosenthal et Lenore Jacobson, « Pygmalion à l'école », Casterman, 1971/JMB

Joseph Gogniat (1881-1954) : un livre d'or avec trente mille signatures !

Le musicien Joseph Gogniat est né à La Chaux-de-Fonds. Dès l'âge de 10 ans, il lui arrive de suppléer l'organiste de Porrentruy, ville où il habite avec sa famille. Il a fréquenté le

collège St-Michel de Fribourg en même temps que le futur abbé Bovet. Pour parfaire sa maîtrise de l'orgue, il se rend à Paris où il fréquente l'École de musique Niedermeyer. Organiste titulaire soit en France, soit à Genève, il est de retour en Suisse au début de la guerre 1914-1918. Professeur de musique à Saint-Michel, il est l'organiste renommé de St-Nicolas de 1927 à 1953 et directeur du Conservatoire dès 1942.

27 ans de concerts

Le professeur Joseph Gogniat avait déposé, à la tribune de l'orgue de St-Nicolas, un registre que signaient les visiteurs qui voulaient bien monter jusqu'à lui. L'un de ses huit enfants, Jean-Marie, a fait relier les 867 pages de ce livre d'or : quelque trente mille signatures, des annotations de gens inconnus ou parfois célèbres, font de cet ouvrage monumental un document passionnant.

Maintes célébrités

De l'écrivain Georges Bernanos à l'ex-roi d'Espagne Alphonse XIII, nombre de célébrités ont apposé leur nom dans le fameux registre. « Ce qu'il y a d'admirable dans cette audition, c'est que l'artiste vaut l'instrument » écrit Arthur Bernède, le librettiste de « Sapho » de Massenet.

« Enfin j'ai entendu les orgues de Fribourg. Un rêve de ma jeunesse s'est accompli », écrit le docteur Albert Schweizer le 12 janvier 1936. Le 19 février 1941, sont présents des militaires intellectuels polonais du camp d'internement de Grangeneuve. Dès le 26 septembre 1945, de nombreux soldats américains marquent leur passage. Clémentine et Mary Churchill, épouse et fille de Winston Churchill, signent le livre d'or le 4 septembre 1946.



Photo Pro Fribourg No 143 trimestriel 2004 II. Avec la légende suivante : Joseph Gogniat, l'irréductible adversaire de l'abbé Bovet ! (Divergences de part et d'autre sur leur renommée, désaccords sur le plain-chant...)

Le 18 janvier 1949, le ministre français Robert Schuman – président du Conseil des ministres et l'un des pères fondateurs de la construction européenne - appose sa signature. Il est accompagné de Carl Burckhardt ministre de Suisse à Paris, de M^{gr} François Charrière et de Jacques Dumaine. Ce dernier, chef du protocole, fut plus tard ambassadeur de France à Lisbonne. Sous le titre « Quai d'Orsay », il devait publier son journal en 1955. On y trouve une trace piquante du voyage à Fribourg. Il écrit : « Je décidai d'accompagner M. Schuman à Fribourg. La ville est avenante bien que d'aspect clérical. Les soutanes et les frocs y fourmillent et l'on pourrait se croire au Canada tant les nonnes, ratichons et moineillons pullulent. Le canton catholique met de l'ostentation à se montrer tel pour bien trancher avec les cantons calvinistes qui l'entourent. Belles peintures et sculptures au musée, admirables retables dans l'église des cordeliers, puis un court récital d'orgue à la cathédrale. (...) »

Au hasard des pages, on trouve la trace de la princesse Maria Pia de Savoie, de Mme Henry de Jouvenel. Cécile Sorel est « émue pour cette heure d'au-delà ». Et, le 21 novembre 1948, une écriture encore enfantine : « Michel Corboz » devenu chef de chœur et grand prix du disque. Bien d'autres chemins encore pourraient être explorés. Les pages d'autographes rassemblées par M. Gogniat portent donc bien leur nom : livre d'or.

Voir les présentations détaillées dans la « Feuille d'Avis de Neuchâtel » du 15 mars 1974 (Michel Gremaud) et dans « La Liberté » du 9 juillet 1979 (François Seydoux)

Notre-Dame des Clés



Notre-Dame des Clés, sur le chemin du Moléson : un havre de paix et de tranquillité à 1290 mètres d'altitude. C'est une chapelle d'alpage, un lieu de recueillement au cœur de

la forêt. L'oratoire n'est accessible qu'à pied ou en raquettes. Nul besoin de clé : la chapelle n'a pas de porte !

L'idée d'ériger un sanctuaire est née d'une discussion entre trois membres de la section grüérienne du Club alpin suisse. La chapelle est inaugurée en 1956 ; les matériaux viennent des environs : toit en tavillons, autel en pierres, sièges en bois...

A l'extérieur, le banc adossé au chœur est idéal pour un pique-nique en profitant de la vue sur les Préalpes.

White Pocket ? Extraordinaire mais difficile à atteindre...



Marie-José Rabille-Seydoux et son mari Claude - globe trotters ! - avant de gagner le Mexique, ont tenu à réaliser une dernière visite à un site de l'Arizona qu'ils avaient spécialement aimé, White Pocket. Une des nombreuses photos réalisées par Claude qui a tenté de montrer la beauté de cette nature. Pour comprendre la nature du site, il faut s'imaginer l'époque - il y a des millions d'années - où la mer recouvrait le continent. Les sédiments s'accumulaient,

couches dures après couches tendres, de toutes les couleurs. Puis, avec les mouvements des plaques tectoniques, les couches se sont entremêlées. Ces incroyables tableaux surréalistes sont dans une région, les Vermilion Cliffs, qui regorge de sites plus fantastiques les uns que les autres.



Vermilion Cliffs se situe au Nord de l'Arizona, à la frontière avec l'Utah. Mais attention, pour découvrir ce petit coin de paradis, il faut le mériter : vous devrez parcourir sans encombres pendant plusieurs heures des pistes d'une difficulté non négligeable. Mais le jeu et le spectacle en valent vraiment la chandelle...

Procession des Rameaux et « bénit »...

La religion proposée jadis aux enfants ne comprenait que bien peu d'activités distrayantes. La confection des rameaux portés lors de la procession, avec les recherches dans la nature des végétaux qui les constituent, m'a laissé de vivants souvenirs. La procession de la fête des Rameaux - qui précède le dimanche de Pâques - se préparait bien à l'avance...

Ci après sont brièvement rappelés des extraits d'une présentation personnelle et d'articles parus dans « L'Express » de Neuchâtel le 9 avril 1982, « L'Impartial » du 31 mars 1923, « La Liberté » du 19 mars 1910, et dans un article du linguiste Paul Aebischer en 1927.

Souvenirs personnels. Les régions du monde ont des coutumes différentes quant aux végétaux de la procession des Rameaux : branchettes d'olivier, buis, saule pleureur, if, sapin... Dans mon village d'Onnens, c'était à qui aurait les plus longues « manechives », mot patois désignant les viornes-obiers. Elles peuvent atteindre 4 mètres et formaient les hampes surmontées d'un large « bouquet » de sapin blanc, de buis et de houx. On ne trouvait un arbuste de houx que chez Missy à Cottens... Alors que, aujourd'hui, les alentours de notre maison en comptent plusieurs ! Le curé bénissait les rameaux et le buis. Les paysans plantaient une branchette de buis dans les champs pour les protéger ; ils en plaçaient aussi dans les étables. Le buis bénit ornait les crucifix et les bénitiers dans les maisons. Il servait aussi à « bénir » les défunts, ainsi qu'à protéger de divers dangers.

« L'Express ». On certifie que, pour protéger les récoltes des orages, il est recommandé de mettre des brins de buis dans les champs le jour des Rameaux. Ce même jour, celui ou celle qui sera le premier ou la première à apporter le buis bénit dans la maison aura de la chance toute l'année. Le vent qui aura soufflé pendant la lecture de l'Évangile des Rameaux sera le vent dominant de l'été...

« L'Impartial ». Le buis nouveau remplacera l'ancienne branche jaunie, fanée, séchée, brûlée dans l'âtre. Dans les campagnes berrichonnes, les paysans, tête nue, genou à terre, se signent et plantent au milieu de leurs champs un rameau bénit. À l'entrée de leur maison, de leur étable, de leur grenier, ils en accrochent de menues branches. Un peu partout, on en suspend aux croix des carrefours et des cimetières. Dans les Alpes autrichiennes, comme en France, la branche bénite contribue à préserver les troupeaux de la maladie et à garantir les récoltes. En Périgord, à la touffe de buis que l'on porte en procession, on mêle des pommes, des oranges, des gâteaux, et c'est, pour les enfants, une grande fête de la gourmandise.

« La Liberté ». Suivant les pays, la journée des Rameaux a des symboles différents. À Rome, en Italie, en Provence, c'est une bénédiction de véritables palmes. En Allemagne et en Autriche, les palmes et les rameaux d'olivier sont remplacés par des branches de bouleau et de houx. Chez nous, c'est le buis, le sapin et le houx. Le buis béni, dans les maisons chrétiennes, est fixé au crucifix. Lors des décès, c'est une branche de buis trempée dans l'eau bénite qui donne le dernier adieu aux défunts.

Paul Aebischer « Comment on se protège de la foudre et de la grêle dans les campagnes fribourgeoises »

<https://www.e-periodica.ch/cntmng?type=pdf&pid=afb-001:1929:17::337>

L'éminent linguiste Paul Aebischer rapporte en 1927 les résultats d'une enquête effectuée auprès des étudiants de l'École normale d'Hauterive où enseignait son père. Court extrait de ce long article où il est question de « béni » : Contre l'orage et le feu du ciel, une des pratiques les plus courantes est de jeter du « béni » dans le feu. Ce béni peut avoir différentes provenances : ou des rameaux bénits par le prêtre le dimanche des Rameaux ou à Pâques ou, plus fréquemment, de petites branches ou des parcelles de tronc des « mais » - jeunes hêtres - qui ornent l'église ou les reposoirs lors de la Fête-Dieu.



Rameaux divers selon les paroisses ; du buis sur le bénitier (photo jmb récente)

Nova-Friburgo

Sur la place Nova-Friburgo, au bord du lac à Estavayer, l'artiste fribourgeois Louis Angéloz a réalisé un monument original qui évoque un voyage aux quatre vents... Cette œuvre appelée « Rose des Vents » a été érigée le 20 juin 1981, année de la célébration du 500^e anniversaire de l'entrée du canton de Fribourg dans la Confédération. Ce jour-là, 300 Brésiliens en provenance de Nova Friburgo ont débarqué dans le port d'Estavayer-le-Lac pour une fête chaleureuse des retrouvailles. Parmi eux, quelques-uns des descendants des 2000 Fribourgeois embarqués sur des voiliers le 4 juillet 1819 à Estavayer pour fonder le Nouveau Fribourg au Brésil.

(D'après Alexandre Brodard, « La Gruyère » du 3 août 2006. Son article présente un portrait varié des particularités staviacoises.)

Le sculpteur Louis Angéloz est mort à l'âge de 80 ans le 4 mars 2002. Son frère Emile, décédé le 18 janvier 2022 à l'âge de 98 ans, était lui aussi sculpteur. Les deux frères Angéloz, artistes avant-gardistes, ont doté le patrimoine sculptural fribourgeois d'œuvres marquantes.

Photo de la « Rose des Vents » par Marc Brodard, La Roche, publiée avec son autorisation :



François Raemy

Je connais François Raemy depuis... presque toujours. Une personnalité dont l'arc s'enrichit de multiples cordes. Sa vie : l'enseignement, la musique, les responsabilités... Je l'ai connu instituteur, directeur de fanfare, chef de chœur, professeur d'école secondaire (maître d'activités créatrices manuelles), inspecteur des écoles, chef de service de l'enseignement primaire à la Direction de l'instruction publique du canton de Fribourg, officier supérieur de l'État-major général de notre armée, commandant du Contingent des grenadiers du canton de Fribourg, président de la Société cantonale des Musiques fribourgeoises... Et, à la clé : un caractère !

À côté ou plutôt par-dessus tous ces titres : un talent. Un don extraordinaire pour les travaux manuels prouvé et démontré tout au cours de sa vie. Un don couronné au temps de sa retraite par la démonstration d'authentiques dispositions pour la sculpture. Allez

donc parcourir son site : <https://francois-raemy.ch>. J'admire dans mon salon un « Ange à l'étoile », une des œuvres récentes de François Raemy. Remarquable !



Broye et « Guerre de Dix ans » en Franche-Comté

Le roi de France souhaite agrandir son royaume en annexant la Franche-Comté. Les Franchs-Comtois se défendent et remportent une victoire en 1636. Mais la France reprend violemment le combat. La Franche-Comté vit une période d'horreur. Les soldats morts servent de nourriture aux autres soldats. Ceux-ci coupent les parties les plus charnues des corps morts pour les faire bouillir ou rôtir. Les populations comtoises n'ont d'autre choix que de fuir. De nombreux réfugiés comtois arrivent en Suisse et choisissent des régions catholiques.

Les premiers villages d'accueil en terre fribourgeoise se situent dans la région de Châbles. A Cheyres, on a hébergé 500 à 600 réfugiés alors que le village n'a qu'une centaine d'habitants. Pour l'année 1641, le registre des baptêmes de cette paroisse compte trois baptêmes de Cheyrois contre trente-deux étrangers.

En 1644, par suite d'un traité particulier conclu avec Mazarin, le successeur de Richelieu, la France s'engage à faire cesser les hostilités en Franche-Comté. Moyennant 40 000 écus, la Franche-Comté rentre dans sa neutralité.

http://www.frasne.net/histoire/histoire_guerre_dix_ans.htm



Les horreurs de la guerre de Dix Ans, peinture de Sebastiaen VRANCX
Sebastiaen (néerlandais) Vrancx est né à Anvers vers 1559. Il s'est spécialisé dans les représentations de pillages, d'embuscades et de batailles.

Esquisse pédagogique sur les « inspecteurs »

La question suivante m'a été posée à plusieurs reprises : quelle est la fonction actuelle des inspecteurs scolaires ? Comme je n'ai aucun contact avec cette profession, je n'ai pas pu donner de réponse. Par contre, il m'est possible de présenter brièvement l'inspecteur « idéal » de jadis... Je sais qu'il faudrait dire inspecteur des écoles, et non pas scolaire. Mais je reste fidèle au terme couramment usité...

C'était une erreur de croire autrefois qu'il suffisait d'être un bon instituteur pour devenir un bon inspecteur. Il fallait bien sûr connaître l'enseignement primaire et l'avoir pratiqué, mais cette exigence ne pouvait suffire. Le domaine privilégié de l'inspecteur était d'ordre pédagogique et relationnel : être un conseiller compétent, fiable... et chaleureux. Une compétence avec à la clé un large éventail de connaissances méthodologiques et psychologiques de base, portant de la première à la dernière année d'école primaire, dans toutes les branches et sur les qualités relationnelles requises. Compétence doublée de l'aptitude à relever des procédés intéressants et utiles découverts lors de visites de classe... procédés à conseiller à d'autres maîtres. Et j'aurais garde d'oublier la compétence dans l'administration (pléthorique !), à assurer jadis par l'inspecteur qui n'avait pas de secrétaire... Compétence enfin dans l'organisation de « conférences » au riche contenu réunissant annuellement ou semestriellement tout ou

partie des enseignants d'un arrondissement, ou au cours de « conférences » régionales plus restreintes. Celles-ci étaient animées par des maîtres choisis par l'inspecteur. Ils donnaient des leçons en présence de leurs collègues, leçons suivies de discussions et de critiques évaluatives. J'ai encore assisté lorsque j'enseignais à l'école primaire à une telle réunion régionale, peu avant 1960.

Et les examens annuels par l'inspecteur - examens appelés "la visite" ! - revêtaient surtout un rôle d'encouragement. Ils étaient suivis dans les villages du dîner officiel réunissant commission scolaire, corps enseignant et inspecteur.



Formation des inspecteurs

Jadis – et sans succès ! – il a été proposé à l'Instruction publique de former les futurs inspecteurs scolaires. Des propositions précises étaient énoncées : suivre des cours adaptés à la future fonction, accompagner un inspecteur chevronné dans ses visites de classes ou lors de réunions d'enseignants ou de parents, se documenter sérieusement sur les méthodologies en rapport avec tous les cours de l'école primaire. Et, pourquoi pas, subir un examen avant d'être choisi définitivement. Mais - hélas ! - les inspecteurs ont dû se former « sur le tas » ! Et le choix pouvait être porté sur un candidat dont le dévouement dans le « bon parti » était connu...

Perfectionnement, à part les « conférences »

Avant les années 1950, les enseignants se documentaient, par groupes, sur « les questions mises à l'étude » par la Société fribourgeoise d'éducation (SFE, 1871-1967). L'assemblée annuelle était prétexte à la présentation de la « Question mise à l'étude ». Le « Bulletin pédagogique » - organe officiel de la Société fribourgeoise d'éducation , dernière

parution en 1967 - était aussi un moyen de formation continue, comme « les semaines pédagogiques » qui ont précédé « les cours d'été » créés en 1965. En 1969, les enseignants fribourgeois réintègrent la Société pédagogique romande (SPR) et « L'Éducateur » - journal de la SPR - est officialisé.

Attachant Puy de Dôme !

Les Auvergnats de jadis avaient bien des côtés communs avec nos campagnards fribourgeois. Mais, à ma connaissance, les filles qui allaient « pâturer » ne fabriquaient pas de chapelets ! Photo d'un pâturage où broute un troupeau de vaches gardées par trois femmes occupées à confectionner des chapelets et à tricoter. Photo Jean Lebon, vers 1910. Les photos se situent sur la commune de Vertolaye, une localité de quelque 600 habitants au cœur du Parc protégé du Livradois Forez, avec de charmantes possibilités de vacances !

<https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/data/sabotierger.pdf>



Le fabricant de chapelets avec des os

Célestin Freinet

Toute méthode est regrettable qui prétend faire boire un cheval qui n'a pas soif. Toute méthode est bonne qui ouvre l'appétit de savoir et aiguise le besoin puissant de travail. Freinet et ses élèves en 1930.



Trouvé sur Google : *Portrait, Célestin Freinet, un pédagogue en avance sur son temps*

Une école vers 1870



Tous les matins mon père m'éveillait à huit heures. Mes frères et mes sœurs dormaient encore. Je me levais, je m'habillais sans bruit, je déjeunais et j'allais à l'école. En hiver, je portais ma bûche sous le bras car les élèves étaient chargés de chauffer la salle. Chaque élève balayait la classe à son tour.

Notre maître était sabotier et, pendant la classe, il travaillait à ses sabots. Le plus souvent il nous parlait de nos parents, du froid, de la pluie ou du beau temps. Sa fille nous donnait les leçons d'instruction religieuse, de lecture, d'écriture et d'arithmétique. Elle ne nous parlait ni d'histoire, ni de géographie, ni d'allemand, ni de latin. Elle était couturière et, pendant les leçons, elle faisait des habits. Nous étions douze élèves qui payions cinquante centimes par mois. Avec nos six francs, notre maître et sa fille ne pouvaient donc pas se nourrir pendant trente jours. Voilà pourquoi, en classe, le père faisait des sabots et sa fille de la couture.

Mon père, Jean Barras, né en 1891 à Corpataux, se souvenait de son maître qui sortait faire des fagots pendant l'école...

Les lutins de nos chalets

Jadis, on trouvait un peu partout en Suisse de petits lutins qui se mettaient spontanément au service des paysans dans les alpages. Mais gare à celui qui leur manquait de respect, raconte une légende gruérienne.

Aussi discrets que facétieux, des lutins gardaient les troupeaux, prenaient soin des basse-cours et des jardins potagers, aidaient au ménage et à la préparation des repas ainsi qu'à la fabrication du fromage. Pendant les foins, si un orage menaçait, ils rentraient précipitamment les récoltes pour les mettre à l'abri. On voyait alors comme par magie des gerbes de blé, de froment ou de foin s'envoler dans de grands tourbillons et pénétrer par toutes les ouvertures dans les granges. En quelques instants, c'étaient d'énormes quantités qui étaient ainsi précieusement remisées. Les lutins accomplissaient alors en moins de cinq minutes ce que les paysans auraient mis une journée complète à faire.



17 000 bergères et bergers travaillent aujourd'hui encore durant l'été dans les alpages. La paysannerie de montagne est à l'origine de nombreux contes et légendes suisses. Denis Kormann

C'est un cadeau de « L'Illustré », série d'été *Légendes suisses 5/6 Fribourg*. Né en 1966, le dessinateur Denis Kormann vit et travaille à Vullierens près de Lausanne. Le texte est tiré de : <https://www.illustre.ch/magazine/colere-bounet-rodzo-legende-fribourgeoise>

Le chant « Le lutin du Chalet des Rêbes », est l'une des belles compositions de l'abbé Bovet, dédiée à son neveu Bernard Bovet, interprétée par Le Chœur des armaillis de la Gruyère <https://youtu.be/QBIIdLTfakUw>

« Pekoji di Chouvin »

Pékoji est le nom patois de la primevère. Chouvin est un pâturage entre Albeuve et les Sciernes. Et « Pekoji di Chouvin » est le titre d'une multitude de billets écrits jadis dans « La Gruyère » par Maria Beaud-Pugin, née en 1898 et décédée en 1983. Institutrice vouée à d'autres activités après son mariage, elle devient notamment tenancière avec son mari de l'auberge de l'Ange à Albeuve durant vingt ans. Elle prend durant sa retraite - en patois - une plume gentiment satirique et humoristique. Sandy Maillard, doctorante à l'Université de Neuchâtel, lui consacre une étude fouillée dans les derniers « Cahiers du Musée gruérien » parus en 2021. Elle note : « Presque quarante ans après sa mort, ses écrits, d'une qualité littéraire manifeste, témoignent surtout de l'esprit vif, enjoué et sensible d'une patoisante qui mérite qu'on lui rende ses lettres de noblesse. » Patrice Borcard écrit dans « La Gruyère » du 12 décembre 1998 : « Maria Beaud-Pugin fut longtemps la correspondante patoisante de ce journal qui eut l'honneur d'accueillir un bon millier de ses papiers. Et "Pekoji di Chouvin" a laissé des traces : une langue remarquable qui puisait son inspiration dans le vieux fonds, un amour authentique pour cette terre, un souci de la tradition qui n'était pas, chez elle, synonyme de sensiblerie. »

En guise d'introduction à un billet paru dans « La Gruyère », un bref passage de l'appréciation formulée par Sandy Maillard : « Maria Beaud-Pugin trouve un plaisir certain à relater les petites anecdotes villageoises, à l'affût desquelles elle se tient. » Et voici l'une de ces anecdotes, traduite en français. *Photo DNA Karine Dautel*



« Le coq aux sœurs »

Dans quelques communes, ce sont encore des religieuses qui enseignent. Ainsi, les autorités sont tranquilles, car les demoiselles ont souvent le virus du mariage et il faut alors les remplacer. (Jadis, dès leur mariage, les institutrices devaient démissionner, jusqu'en 1968.)

Les religieuses font leur ménage, leur jardin et gardent souvent quelques poules. Une fois, dans un grand village, la sœur cuisinière a mis une poule à couvrir. Toutes les règles ont été bien appliquées : c'était la bonne lune, la poule couveuse était bien large, les œufs bien gros. Tous les jours, elle portait à manger et à boire à sa poule, qui restait couchée sur les œufs comme si elle avait fait ça toute sa vie.

Au bout de vingt et un jours, les trois sœurs étaient impatientes de voir sortir les poussins, mais rien, pas un petit « pic ». Le lendemain, toujours rien.

Très en souci, la pauvre cuisinière va chez sa voisine, lui conte son malheur. La voisine lui demande si toutes les conditions ont été respectées.

- Mais oui, répond la sœur, toute triste.
- Où avez-vous pris les œufs ?
- Mais, ce sont les nôtres !
- Vous avez pourtant un coq ?
- Toute confuse, la sœur lui répond :
- Oh non ! Pourquoi ? Il faut un coq ?

Carnaval et carême : de la bonne chère au jeûne...



En 2022, le Carême débute le 2 mars, jour du mercredi des Cendres qui a lieu 46 jours avant Pâques. Le Carême s'achève à Pâques, en 2022 le dimanche 17 avril. Quant à Carnaval - Kamintran - il commence à l'Épiphanie et se termine le Mardi Gras, soit le 1^{er} mars, veille du mercredi des

Cendres. Le Mardi Gras est en général le jour le plus fêté de Carnaval. Il est le prétexte à diverses festivités, à des cortèges, des mascarades et de plantureux repas... avant de se serrer la ceinture le mercredi des Cendres.

Le Carnaval des Bolzes, à Fribourg, a lieu le samedi 26 février 2022. A Payerne, ce sont les Brandons, le plus fou des carnivals romands, qui dure en 2022 du 8 au 11 avril. *Photo : Fribourg-tourisme ; collectif de photographes.*

Carnaval et Carême

Extraits librement traduits du message en patois d'Anne-Marie Yerly, dans « La Gruyère » du 12 février 2022.

Quand nous étions jeunes, ce n'était pas rien de fêter, de se déguiser et de faire des farces à Carnaval. Le lundi de Carnaval à Treyvaux, nous avons l'assemblée des Tsêrdiniolè. Quels bons souvenirs ! Les fameuses veillées de « café-noir » duraient longtemps et se passaient fort gaiement. Nous profitions de danser encore quelques heures avant le mercredi des Cendres.

Il faut préciser que, en Carême, il n'était plus question de s'amuser. Dans le tout vieux temps, je n'ai pas connu ça mais ma mère nous racontait que l'on ne mangeait pas de viande toute la durée du Carême. Il fallait se priver de bien des choses : ne pas manger de bonbons, pas trop chanter, pas de fêtes et, ceux qui se mariaient pendant le temps de Carême... c'était parce qu'ils avaient « fêté Pâques avant les Rameaux » ! Aujourd'hui la discipline du jeûne est assez restreinte. Le pratiquant ne doit jeûner que le mercredi des Cendres et le Vendredi-Saint. Jadis, même les époux ne devaient pas « faire leur devoir » ! Une vieille femme notait sur un carnet la date où les gens se mariaient. Quand le premier petit venait au monde, elle comptait depuis quand il avait été « commandé » ! Tout cela alimentait les commérages dans le village.

Aujourd'hui, nous pouvons bien nous dire que « le bon-vieux-temps » n'était pas si bon !

Le retour de Marc-Antoine Guillet !

Marc-Antoine Guillet sera de retour à Avry le 6 mars 2022 ! Il a commencé son tour du monde à vélo au mois de juillet 2015. Une aventure vraiment extraordinaire, dont certaines péripéties ont été présentées sur mes pages facebook.

Résumé sur le site de la commune. Il date de 2020 :
https://www.avry.ch/_docn/2875874/Marc-Antoine_Guillet.pdf

Marc-Antoine m'a écrit le 15 février 2022 : « J'ai oublié de vous envoyer ces photos le mois passé. Je me suis demandé si vous sauriez reconnaître cette localité qui est tristement connue depuis 1995 à cause de la tragédie qui s'y est déroulée. Si vous avez un doute, les deux mosquées et l'église orthodoxe devraient vous mettre sur la piste ! »

Il s'agit de Srebrenica, en Bosnie-Herzégovine. Ville lamentablement marquée par le massacre de plus de 8 000 hommes et adolescents bosniaques au mois de juillet 1995. Ce massacre a eu lieu durant la guerre de Bosnie-Herzégovine. Ces tueries ont été

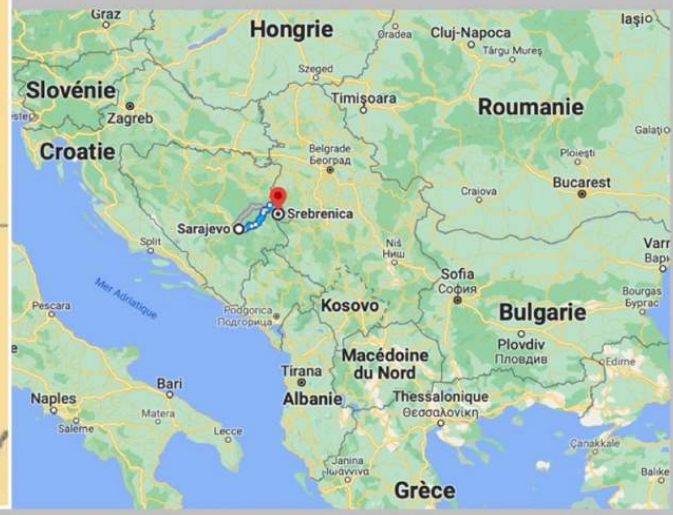
perpétrées par des unités de l'armée de la république serbe de Bosnie sous le commandement du général Ratko Mladic.



A gauche, Srebrenica sur internet, à droite, photo par Marc-Antoine



La Bosnie-Herzégovine est administrée par deux entités autonomes : la fédération de Bosnie-Herzégovine et la République serbe de Bosnie. La capitale est Sarajevo.



Enfants-problèmes à l'école

Dans « La Liberté » du 19 février dernier, Maud Tornare a présenté un article traitant des « enseignants confrontés à des attitudes très inquiétantes même chez les tout petits. » En 2024, après d'importantes dotations annuelles, environ 53 éducateurs spécialisés soutiendront le corps enseignant victime de comportements très dommageables au climat de la classe. En lisant cet article, je me suis dit que l'école est confrontée

aujourd'hui à des situations nouvelles, imputables à l'évolution de la société et à un environnement inconnu jadis.



Je me suis rappelé ce que me disait voici bien des années - c'était en 1993 - l'un des derniers grands pédagogues romands, Samuel Roller, alors âgé de 81 ans, lors d'un entretien à Genève. Roller fut codirecteur des Études pédagogiques - École normale de Genève - avant de devenir codirecteur avec Piaget de l'Institut des sciences de l'éducation. En 1970, il a été désigné en qualité de premier directeur de l'Institut romand de recherche et de documentation pédagogique à Neuchâtel.

Quelques-uns des propos que m'a tenus Roller. Le temps, me semble-t-il n'a pas donné de rides à ses convictions. La personnalité rayonnante de l'enseignant, son charisme, son empathie ne sont-ils pas en effet de précieux adjuvants pour conduire une classe et faire face à des cas difficiles ? Calme et fermeté sont aussi les qualités sur lesquelles Samuel Roller a fondé sa pratique pédagogique.

- Que les enfants apprennent, apprennent bien, non pas par contrainte, mais parce que c'est intéressant et qu'on s'y met avec bonheur.
- Ce qui devrait inlassablement être recherché, c'est la valorisation de tout enfant pour qu'il ait l'impression qu'on le considère comme un être qui mérite d'être considéré.
- Pour qu'un être humain se construise, il lui faut du bonheur, de la réussite.
- Il faut que les activités scolaires soient payantes, qu'elles procurent des satisfactions.
- Une institutrice de Genève m'a montré des cahiers où étaient rassemblées des recherches effectuées par des enfants de 5^e et 6^e années sur des thèmes choisis par eux-mêmes. Il y avait les Vikings, les serpents, l'univers... Les enfants avaient réalisé ces recherches - qui avaient tenu lieu de devoirs à domicile pendant un mois - au moyen des documents qui leur avaient été proposés. Ces travaux ont été faits avec ferveur, soin et méticulosité.

Mais, est-il possible de passionner des enfants avec l'accord du participe passé employé avec le verbe avoir ? (C'est un exemple parmi d'autres qui apparaissent peu stimulants.) La méthodologie, c'est l'art de trouver des situations qui valorisent ces apprentissages...

« De même que le bon maître ne s'intéresse pas seulement aux élèves intelligents (ceux qui ont le moins besoin de lui), le bon éducateur est celui qui s'applique à conquérir les malcommodes par une inlassable amabilité à leur égard. » (Léon Barbey, directeur de l'École normale puis professeur à l'Université de Fribourg)

Si vous souhaitez connaître Samuel Roller :
<https://www.plansfixes.ch/films/samuel-roller/>

Blancpain, d'Astier de la Vigerie

Nonan, commune de Corminboeuf, abrite le château et la Maison-Neuve illustrés par la famille Blancpain (brasserie du Cardinal). Claude Blancpain (1911-1998) a épousé Bertrande d'Astier de la Vigerie, héroïne de la Résistance, décédée en 1967 dans un accident de voiture à Moudon. Elle était la fille du général François d'Astier de la Vigerie, adjoint du général de Gaulle dès 1942. Emmanuel d'Astier de la Vigerie, oncle de Bertrande, se fit un nom dans la Résistance. Il est le fondateur du journal « Libération ». Il a fait venir en Suisse la fille de Staline, Svetlana, à Nonan notamment. Il est l'auteur de « La complainte du partisan ».

<https://www.youtube.com/watch?v=mFUOJZ6B1gI>



La Maison Neuve et Bertrande d'Astier de la Vigerie

« MON PAYS » : Bovet, Bondallaz, Baeriswyl, Cingria...

Le festival « Mon Pays » de l'abbé Bovet a été l'un des plus grands spectacles vécus à Fribourg. Il a été créé à l'occasion du Tir fédéral de 1934. Le texte était dû à la plume du préfet-poète de Romont Paul Bondallaz, la mise en scène était signée Jo Baeriswyl, les décors et les maquettes de costumes étaient confiés au talent d'Alexandre Cingria et la vaste partition de musique... à l'abbé Joseph Bovet. Jo Baeriswyl, dont c'était le début d'une riche et longue carrière, rappelle des souvenirs du festival « Mon Pays » dans « La Liberté » du 11 février 1961, pour marquer le dixième anniversaire du décès de l'abbé Bovet.



L'abbé Bovet
Jo Baeriswyl
Paul Bondallaz

Deux œuvres de Cingria datant
Du Festival « Mon Pays ».

Elles ornaient mon bureau de
l'École Normale...

Extrait du texte de Jo Baeriswyl :

Cingria

Si l'abbé Bovet mit dans sa partition l'expression totale de son amour du pays et de cet esprit d'apostolat du chant populaire, Cingria a fait éclater dans ses maquettes toute la richesse de sa palette, toute l'ardeur de son tempérament, toute sa joie d'avoir à créer une grande chose. Il méritait ce surnom que ses amis genevois lui donnèrent quelques années plus tard « Alexandre, le Magnifique ». A Romont, Cingria avait en la personne de Madame Oberson une collaboratrice aux doigts de fée pour la confection des accessoires, et pour les costumes deux artistes fribourgeois, Jacqueline Esseiva et Willy Jordan, réalisateurs parfaits qui ont su donner vie aux belles maquettes du peintre.

Baeriswil

Au début de septembre 1933, ce furent le recrutement des figurants et des danseurs et l'organisation de cours de préparation scénique et rythmique. Cours pour enfants, pour adolescents, pour adultes, donnés dans la salle de l'ancienne Grenette, cours pour les normaliens, à Hauterive. Talents, application, bonne volonté furent appréciés au cours des leçons et chacun put ainsi être finalement incorporé selon ses aptitudes. Ainsi se

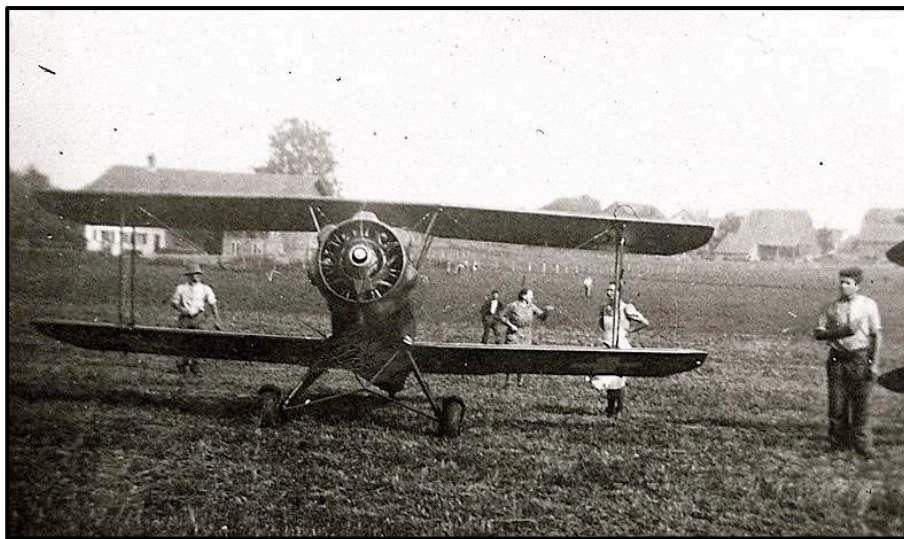
constituèrent les groupes de danse de caractère, les groupes de danses populaires, ceux des scènes musicales, des rondes enfantines et des simples figurants.

Bovet

Et l'abbé Bovet, cheveux au vent, soutane flottante, passait de son grand pas, d'une répétition à l'autre, ici tenant la baguette de directeur, là se mettant au piano pour accompagner une ronde, courant à une séance de comité ou à un rendez-vous avec un fournisseur, prodiguant à tous ses conseils et ses encouragements, communiquant à tous sa confiance dans le succès, sa joie au travail, son entrain. Car la réussite de ce festival grandiose lui tenait au cœur autant comme musicien que comme Fribourgeois. Il surmontait tous les obstacles, supportait toutes les fatigues, paraît à toutes les défaillances, faisait front à toutes les déceptions. On ne met pas en branle une organisation aussi vaste, aussi diverse dans une petite ville inhabituée à de telles entreprises, sans bousculer des habitudes, des traditions, sans soulever des oppositions...

Aviation fribourgeoise de jadis

Dans mon enfance et ma prime jeunesse (années 30 et 40), je me souviens de la rareté des avions. Se présentent à ma mémoire les Messerschmitt et les « petits jaunes » biplans. Un garçon de mon village, imprégné de catéchisme, voyant un avion s'est écrié « le bon Dieu » ! Miracle en ces années lointaines : **un avion a atterri à Lovens (Photo)**



Le Club fribourgeois d'aviation a été fondé en 1930. Dans l'immédiat avant-guerre, les activités portaient surtout sur le vol à voile. Elles se déroulaient à Bellechasse et à Seedorf. Les vols, rares pendant la guerre, ont repris dans les années 1946-47. Seedorf a accueilli durant ces mêmes années, à part les vols à voile, l'un ou l'autre meeting d'aviation, avec baptêmes de l'air.

Pourquoi Ecuwillens a-t-il été préféré à Seedorf lorsque le projet de construction d'un aérodrome s'est précisé ? Martin Cotting, de Senèdes - premier en Suisse (paraplégique) à avoir obtenu un brevet de pilote de planeur le 23 juillet 2006 - a traité des débuts de l'aviation en pays de Fribourg dans son mémoire de licence. Il pense que la présence

assez proche de l'aérodrome militaire de Payerne, comme la qualité marécageuse du terrain de Seedorf ont plutôt fait choisir Ecuwillens.

« L'Ange à l'étoile »



*« L'ange à l'étoile » de François Raemy,
photographié par Christine,
se mire dans notre armoire fribourgeoise...*

Le préfet-poète Paul Bondallaz (1886-1955)

Le Doyen des Préfets fribourgeois en 1948, Paul Bondallaz, est un magistrat bien sympathique. Il a des lettres ; il est poète régional considéré ; il est dramaturge souvent et sincèrement applaudi. De son château haut perché de Romont, il dirige habilement son cher district de la Glâne et il écrit, pour son plaisir et pour le nôtre, chaque fois qu'il en peut trouver le loisir. Il sait se distraire intelligemment et il distrait non moins intelligemment ses administrés.

Paul Bondallaz augmente son bagage littéraire depuis plus de quarante années. C'est là, je crois, fait unique dans les annales de la magistrature du pays. Aussi sied-il de féliciter très sincèrement le héros de cette peu banale et double carrière.

Études et carrière administrative

Originaire de Nuvilly (Broye), né le 29 janvier 1886, Paul Bondallaz a fait ses études au Collège St-Michel de Fribourg puis à Einsiedeln. Revenu à Fribourg, il s'inscrivit à la Faculté de droit de notre « Alma Mater » et fréquenta aussi les cours de lettres de l'inoubliable professeur Pierre Maurice Masson. Il mena parallèlement études juridiques et études littéraires. Pareil cumul est à encourager : avis en est gratuitement donné à certains de nos juristes qui « de lettres n'ont que les trois qui forment le mot sot ». Côté carrière administrative, M. Bondallaz eut les foulées rapides. En 1914, il s'installait au service du contentieux de la Banque de l'État ; deux ans après, il passait secrétaire à la Direction cantonale de l'Intérieur, fonction qu'il assuma à satisfaction assurément puisque, dès 1920, il était promu Préfet de la Glâne.

Articles

Passons aux écrits. Il est l'auteur d'un nombre impressionnant d'articles parus dans « Monat Rosen », les « Échos de St-Maurice », « La Liberté », le « Courrier de la Glâne », le « Journal de Genève. À la veille de la première guerre mondiale, il lançait « La Revue des familles », en collaboration avec M. Henri Butty, d'Estavayer-le-Lac.

Théâtre, festival...

Puis, à peine arrivé à Romont, il composait en 1921 une pièce de circonstance, « Au Fil du temps », pour l'inauguration de la salle théâtrale. Les loisirs de sa charge lui permirent d'écrire pour la scène un certain nombre de pièces que nous ne ferons que citer. Ce sont « Le Sonneur de cor » (1923), « Le Tir à la rose » (1927), « Le Comte Michel » (1931), « La Neuvième croisade » (1933) « Mon Pays » (1934), « La Grande Journée » (1935), « Terre-Rouge » (1939), « Le chant de la Maison » (1942) œuvres dramatiques ou poétiques, jouées sur la scène romontoise d'abord, puis au dehors. Le chanoine Bovet en écrivit la musique, sauf pour « Le Chant de la Maison » que Georges Aeby dota d'une fort belle partition. Il faut réserver une mention toute spéciale à « Mon Pays », Festival du Tir fédéral de 1934, qui fit accourir des dizaines de milliers de Suisses à Fribourg et qui fit aussi la fortune - au sens moral du mot ! - de l'abbé Bovet. Une fois de plus, la collaboration Bondallaz-Bovet se manifestait brillante et heureuse. À tel point que, quelques années plus tard, les « Scènes fribourgeoises » des mêmes auteurs s'imposèrent à l'attention et aux ovations des spectateurs de l'Exposition nationale de Zurich.

Au jardin littéraire de Paul Bondallaz ont fleuri tant de roses et la plupart d'entre elles gardent encore parfums pénétrants et attirantes couleurs. Des partitions ont conservé toute leur fraîcheur. Un exemple : Seulette suis sans mon berger, tirée du « Comte Michel »...

Sources : D'après « Fribourg Illustré » de novembre 1948, résumé et adaptation de la présentation de Pierre Verdon, et « La Liberté » du 6 juillet 1955, article de Louis Page.



Seulette suis sans mon berger
 Dont les chèvres vont vendanger
 La frêle menthe et le cytise.
 Seulette suis sans mon berger.

Seulette suis sans mon berger.
 Nuit et jour, ne fais que songer ;
 D'un mot de lui j'ai la hantise,
 Seulette suis sans mon berger.

Seulette suis sans mon berger.
 Vais mourir dans noir naufrager
 À moins que vite il ne le dise.
 Seulette suis sans mon berger.

César Geoffray(1901-1972) : évocation émouvante...

Réminiscences personnelles

Si on me demandais d'évoquer des épisodes de ma vie passée qui m'ont le plus marqué, je répondrais sans hésiter : « une semaine Geoffray ». C'était dans les années 1950, avec de jeunes collègues amateurs ou directeurs de chant, nous participions durant les vacances à une semaine de chant choral. Le « grand patron » était César Geoffray, maître national de chant des scouts de France, fondateur du mouvement « À Cœur Joie », professeur d'harmonie au Conservatoire de Lyon, instructeur spécialisé au ministère de l'Éducation nationale. Son charisme et l'empathie qu'il manifestait étaient exceptionnels. « César » était secondé par des musiciens très compétents. Et l'atmosphère, imprégnée autant de sérieux dans le travail musical que de gaieté communicative, était inoubliable. Michel Corboz me rappelait le souvenir chaleureux qu'il gardait des « semaines Geoffray ». Il est devenu lui-même jadis l'un des animateurs « À Cœur Joie » à Vaison la Romaine.

<http://www.vaison-la-romaine.com/spip.php?article19>

Une « Semaine Geoffray » en 1955

J'ai retrouvé dans « La Liberté » du 6 août 1955 un article consacré à la huitième session Geoffray donnée dans le cadre idéal de l'École normale, à la rue de Morat à Fribourg.



Extrait et adaptation:

« Le dernier dimanche de juillet 1955, les quarante élèves du cours d'été de César Geoffray avaient invité les amateurs de chant choral à une séance qui remporta un franc succès. Le public qui remplissait la grande salle de l'École normale fut étonné des résultats acquis en huit jours par ces jeunes gens venus de toute la Suisse romande, de France, du Val d'Aoste. Ils étaient parvenus, en effet, à constituer un chœur remarquable par la sûreté des voix, son unité, la façon particulière de vivre les productions. Deux danses populaires prestement enlevées ont donné une idée des multiples possibilités que développent les stages Geoffray.

« La séance a commencé par un pot-pourri de canons de la Renaissance puis, encadrées par des danses et des morceaux de flûte douce, des œuvres d'auteurs contemporains : « Le coquillage », d'un Staviacois, Aimé Gendre, « La prière du papillon » de Michel Corboz, ancien élève de l'École normale, « Le premier matin », de Jean Binet, un Genevois, et « Pastor Bonus », motet de César Geoffray. La soirée s'est terminée par des chansons populaires : « La belle Aurore », « La fille à marier », de Geoffray et « Viens-t'en » de H. Lou qui ont fait apprécier de magnifiques soprani.

« Un accueil chaleureux réservé aux diverses productions a prouvé l'admiration que les auditeurs portent au maître César Geoffray. Les participants ont pu se rendre compte de l'importance des stages pour les éducateurs qui ont la chance de les fréquenter. N'y acquièrent-ils pas, en quelques jours, dans une atmosphère de joie, de multiples moyens d'enrichir leur approche de la musique ?

Brève histoire du vélo



La draisienne - lointain ancêtre du vélo - est inventée par un Allemand, le baron Karl Drais von Sauerbronn. En juillet 1817, celui-ci parcourt 14,4 kilomètres en seulement une heure grâce à sa Laufmaschine (machine à courir). La draisienne n'a pas encore de pédales.

En 1861, Pierre et Ernest Michaux, serruriers et réparateurs de draisiennes à Paris, mettent au point le premier pédalier rotatif. Dotés de cet accessoire sur leur roue avant agrandie, les vélocipèdes deviennent des michaoudines.

En 1871, c'est la naissance du célèbre Grand-Bi. Le Grand Bi (photo) est un type de bicyclette qui possède une roue avant d'un très grand diamètre et une roue arrière beaucoup plus petite. L'intérêt de la grande roue avant est d'augmenter la distance parcourue pour un tour de pédale. Le grand bi connaît une grande popularité parmi les sportifs.

Il est remplacé à partir de 1890 par la bicyclette de sécurité, ancêtre de la bicyclette moderne. Photo : Internet, page Bicyclino, L'Orso di Masha

« Fribourgeoisismes » des années 1950

Ces expressions sont-elles encore usitées actuellement ? Certaines en tous cas...

- | | |
|---|---------------------------------------|
| • <i>Il tire du côté du père.</i> | Il tient de son père. |
| • <i>Il m'a fait vilainement.</i> | Il a été grossier à mon égard. |
| • <i>Je me suis fait bien mal de lui.</i> | J'ai eu bien pitié de lui. |
| • <i>Comme qu'il en soit.</i> | De toute façon. |
| • <i>Comme que comme.</i> | Coûte que coûte. |
| • <i>Sentir le brûlon.</i> | Sentir le brûlé. |
| • <i>Un enver au cotson.</i> | Un furoncle à la nuque. |
| • <i>Débouchonner une bouteille.</i> | Déboucher une bouteille. |
| • <i>Cela te revient bien.</i> | C'est bien fait. |
| • <i>Il a l'âge de fréquenter.</i> | Il est en âge d'avoir une bonne amie. |
| • <i>Cela te revient bien.</i> | Tu ne l'as pas volé. |
| • <i>J'ai attrapé froid.</i> | J'ai pris froid. |
| • <i>Il a fait bien longtemps.</i> | Il a bien tardé. |
| • <i>Il veut pleuvoir.</i> | Il va pleuvoir. |
| • <i>Tout ce que j'ai besoin.</i> | Tout ce dont j'ai besoin. |

- | | |
|--|------------------------------------|
| • <i>Il sert ce livre.</i> | Il emploie ce livre. |
| • <i>Quel chenil dans cette chambre !</i> | Quel désordre dans cette chambre ! |
| • <i>Tracez ce mot !</i> | Biffez ce mot ! |
| • <i>Un gâteau aux fraises.</i> | Une tarte aux fraises. |
| • <i>Dérangez-vous pas !</i> | Ne vous dérangez pas ! |
| • <i>Ils sont venus malades.</i> | Ils sont tombés malades. |
| • <i>Quel est votre numéro (de souliers) ?</i> | Quelle est votre pointure ? |

Adaptation d'un article de « La Liberté » du 16 janvier 1954

Un divisionnaire « original » qui a marqué son époque

Le colonel divisionnaire Ernest Grosselin avait une allure qui attirait l'attention... A côté de lui sur la photo prise lors d'une conférence « Armée et Foyer » à l'Aula de l'Université, en 1943, le capitaine-aumônier Paul Vonderweid (1898-1982). Tous deux faisaient partie de ces rares personnalités dont le rayonnement s'exerce sur tous. Paul Vonderweid, curé de Saint-Nicolas puis Prévôt - crossé et mitré à l'époque ! - a été présenté sur facebook le 5 janvier dernier. Le colonel divisionnaire Ernest Grosselin est décédé à Versoix le 2 février 1955, âgé de 86 ans. Il y avait chez ce maître de mathématiques genevois, chez cet artilleur-né dont les exploits balistiques étaient notoires, l'union intime du poète et du



technicien. Lieutenant-colonel en 1909, colonel en 1916, il a commandé les forts de Dailly et de Savatan. De 1922 jusqu'à sa retraite en 1930, divisionnaire, il était à la tête de la première division. Il a siégé au Conseil d'État genevois en 1931-33. Dans la nécrologie parue dans le « Journal de Genève » du 5 février 1955, on lit notamment : « Bien qu'il fût profondément militaire, il n'y avait cependant en lui aucune déformation professionnelle. Il avait su demeurer homme, humain. Nous n'avions pas que du respect pour lui, non, disons le mot, nous l'aimions. »

Quand le peuple était soumis, « taillable et corvéable »

Avant 1798, le peuple, sans droits, n'a qu'à se soumettre. Sont privilégiés les seigneurs, puis leurs successeurs les gouvernements patriciens et leurs baillis, et le clergé. Ils détiennent les papiers – les titres – qui énumèrent leurs droits, leurs privilèges. Ces détenteurs du pouvoir font payer cher leur protection, d'abord sous forme de corvées : curer les fossés, empierrer les chemins, rentrer du bois, rentrer du fourrage... A mesure que l'argent circule mieux, s'ajoutent la taille, impôt dû au maître, le cens qui est le loyer de la terre. Les banalités sont des taxes liées au droit de *ban* que détient le propriétaire. Les paysans doivent payer un droit pour utiliser le moulin, le pressoir, le four à pain ; on les dit « à ban ». La dîme - dixième partie des récoltes - est un impôt dû à l'Eglise.

L'expression une « Nuit du 4 août » trouve son origine dans l'histoire de la Révolution française. Quelques semaines après la prise de la Bastille, l'Assemblée Nationale Constituante, au cours d'une séance qui dura presque toute la nuit du 4 août 1789, a décrété l'abolition des privilèges. Un des députés, Le Guen de Kergalé, s'est immortalisé cette nuit-là par un fougueux discours : « ... Qu'on nous apporte ces titres qui humilient l'espèce humaine en exigeant que les hommes soient attelés à une charrette, comme des animaux du labourage ; qu'on nous apporte ces titres qui obligent les hommes à passer les nuits à battre les étangs pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil de leurs voluptueux seigneurs... »

La féodalité était anéantie, on abolissait le servage, les privilèges de la Noblesse et du Clergé. On établissait l'égalité devant l'impôt, l'admission de tous les citoyens aux emplois publics, la gratuité de la justice. La République helvétique instaurée par les Français en 1798 a contribué à l'abolition progressive des privilèges en Suisse.

Les « bourla-papeys », les brûleursde papiers relatifs aux redevances



Le canton de Fribourg a connu des révoltes de paysans contre les privilégiés, non plus les seigneurs, mais les familles aristocratiques et leurs délégués, les baillis. En 1802, des « bourla-papeys » venus d'Yvonand ont envahi la cure de Font le 7 mai et se sont fait remettre les titres concernant les impôts, dîmes et services dus au seigneur, puis au bailli en faveur du canton. Tous les papiers furent brûlés à Yverdon. Ramuz a écrit un livre remarquable sur ces « bourla-papeys ».

L'abolition des privilèges s'est souvent faite par étapes. Le pouillé est la liste des redevances dont jouit une cure, une abbaye, un fief, une seigneurie. Le rachat des redevances s'est fait, dans notre canton, tout au long du 19^e siècle. Aux seigneuries avaient succédé les bailliages, qui ont maintenu de nombreuses redevances.

Lors de l'invasion française de 1798 - fin des bailliages - des pouillés furent détruits par le feu dans le canton de Vaud, afin que disparaisse toute trace de ces anciens impôts. Ces incendiaires sont les « bourla-papeys » dont il a été question ci-dessus.

Entracte outrancier à la Valsainte...

On est au temps de la Révolution française. Le père Augustin de Lestrangle, de l'abbaye de la Trappe, dans l'actuel département français de l'Orne, comprend vite la menace. Il obtient en 1791 la permission de ses supérieurs d'émigrer avec 24 moines en Suisse, dans le canton de Fribourg. Le gouvernement du canton propose l'ancienne chartreuse de la Valsainte, que les moines ont dû quitter en 1778, victimes d'une Bulle du pape Pie VI. (Le retour de « nos » chartreux n'aura lieu qu'en 1861.)

Le 1^{er} juin 1791, la petite colonie française prend possession des bâtiments de la Valsainte. Dans l'ancienne chartreuse, les ressources sont des plus réduites. Loin d'être découragés, les religieux se mettent à l'œuvre avec ardeur. Non contents de continuer à mener la vie ascétique qu'ils avaient en France, les fondateurs de la nouvelle Valsainte entreprennent, sous la direction de dom Augustin, de réformer rigoureusement la Trappe.



Privations sur privations...

La communauté s'enflamme, pleine de zèle. L'usage strict du dortoir est rétabli. Les premières années, les couvertures des paillasses seront faites de mousse séchée même durant les rudes hivers des Préalpes fribourgeoises.. Le temps de sommeil est mesuré et la nourriture pesée. On ne mangera ni viande, ni œufs, ni poisson, ni graisse. On ne se nourrira donc que de pain et de légumes cuits à l'eau. On jeûne du 14 septembre à Pâques en faisant l'unique repas au milieu de l'après-midi. Un moine propose même de supprimer totalement la nourriture un jour sur deux ! Comme on se levait à 1 h. $\frac{1}{2}$ du matin, on restait donc à jeun, la moitié de l'année, pendant quatorze heures consécutives. On ne dort que 5 h. $\frac{1}{2}$ par nuit. Aussi dom Augustin multiplie-t-il les conseils pour que les moines ne s'assoupissent pas à l'office. A 1100 m d'altitude, dans les montagnes de la Gruyère, on ne se chauffe pas. Ou plutôt on a le droit d'entrer chaque jour pendant quelques minutes dans l'unique pièce chauffée du monastère...

Dom Augustin, cheville ouvrière de cette réforme, inspirateur de ces Règlements austères de la Valsainte est aimé, respecté, suivi comme un père. Et ces sacrifices portent leurs fruits : dix, vingt, cinquante postulants font le voyage de la Valsainte. En moyenne, l'abbaye compte une soixantaine de religieux. Beaucoup repartent bien vite. Ce sont des postulants d'un hiver ou d'un repas, des émigrés affamés qui espéraient trouver là de quoi survivre tout en travaillant au salut de leur âme. D'autres meurent. L'infirmier de

la Valsainte constate sobrement : « Il y avait presque habituellement huit à dix malades à l'infirmerie dont trois ou quatre étaient atteints mortellement. C'était une chose réglée, nous en enterrions un tous les trente jours. »

Même des enfants !

Des paysans pauvres des régions voisines de la Valsainte supplient l'abbé de prendre en charge leurs enfants. Bientôt, une soixantaine d'entre eux revêtus de l'habit religieux peuplent l'abbaye. Spectacle étonnant que ces petits moines de dix ans, le crâne rasé, le Sacré-Cœur sur la poitrine, soumis au silence perpétuel, au travail manuel, à la literie en paille. Pour assurer leur encadrement, dom Augustin crée un tiers ordre enseignant. Des jeunes filles et des religieuses chassées de leur pays par la législation antimonastique veulent suivre la voie frayée par les trappistes. Adoptant les mêmes austérités que les moines, un petit groupe d'entre elles inaugure cette vie cistercienne à Sembrancher, le 14 septembre 1796.

République helvétique : c'est la fin

Pendant la République helvétique instaurée par l'invasion française - 1798-1802 - le couvent de la Valsainte est déserté et pillé. La vie de Dom Lestrangle au début du 19^e siècle est des plus mouvementée... « Pro Fribourg » de décembre 1999 précise que les trappistes ont été de retour à la Valsainte de 1803 à 1812. Mais sans Dom Lestrangle, qui pèlerine à travers l'Europe... jusqu'en Amérique. Il revient à la Trappe en France en 1815.

D'après Hervé - Augustin Laffay. Auteur de la Thèse Dom Augustin de Lestrangle, (1754-1827) et découverte de la vie mouvementée de Dom Augustin sur divers sites d'internet. Photo Rte de la Valsainte, Val de Charmey ; mapio.net

Le plat favori des sorcières et des ecclésiastiques

De tout temps, les ecclésiastiques, moines et clergé séculier, aimaient la bonne chère. Au Moyen Âge, ainsi qu'à l'époque de la Renaissance (14^e - 15^e siècles), les grands dignitaires de l'Église aimaient surtout les abats alors décriés comme « nourriture de sorcières ». Et parmi les « bas morceaux », le plus prisé était sans conteste le ris de veau, c'est-à-dire le thymus de l'animal. Cette glande blanchâtre et très tendre du veau passe encore de nos jours pour un morceau de choix.

Contrairement aux tripes et au foie, le ris de veau apparut assez tard sur les tables des Grands de l'époque, et d'abord en Italie, où il était réservé au pape et aux cardinaux. On le servait en général accompagné de légumes ou de fruits en guise d'« entremets » léger.

Ces « entremets » - au sens étymologique du mot - constituaient alors une nouveauté par rapport aux plats consistants du Moyen Âge comportant plusieurs viandes nappées de sauces fortement épicées, difficiles à digérer. La mode des « entremets » se répandit



rapidement dans le royaume de France, où l'on copiait volontiers le savoir-vivre et l'art culinaire italiens, depuis que le futur roi Henri II avait épousé en 1533 la Florentine Catherine de Médicis.

On pourrait être tenté de croire que ces excellentes recettes de ris de veau, comme tant d'autres, ont pénétré en Suisse en passant par la France. Or cela n'est vrai que pour la Romandie, pour Berne et, peut-être, pour Bâle. Car, en réalité, Zurich et la Suisse orientale semblent avoir connu le ris de veau avant les cantons proches de la France. En ce 16^e siècle parsemé de luttes des catholiques contre les

protestants, des réfugiés réformés chassés en 1555 de Locarno et de l'Italie septentrionale ont apporté leurs procédés culinaires à Zurich. En effet, les vieilles recettes zurichoises, telles que la soupe au ris de veau, le ragoût au ris de veau et l'émincé au ris de veau ont toutes un air de parenté avec la façon italienne d'accommoder ce mets. *D'après « Fribourg Illustré » 8 février 1991*

Note explicative sur le ris de veau : Le ris est un abat formé par une glande - le thymus - située sous le cou, devant la trachée.

Autres abats : les tripes, le foie, la langue, les rognons, la queue, la moëlle, le cœur, la cervelle, le museau, la tête, les pieds, les oreilles, les tétines (la moille)...

Joël Oberson, directeur du Centre logistique de l'armée à Grolley

Le 1^{er} mars dernier, le Centre logistique de l'armée à Grolley - le CLA-G - a vécu un important changement. A la suite de la retraite du directeur Jean-Pierre Bourdin, le Département fédéral de la défense, par le truchement de la Base logistique de l'armée (BLA), a choisi son successeur en la personne de Joël Oberson. Domicilié à Cressier-sur-Morat, né en 1981, le nouveau directeur est marié et papa de trois enfants.

Son acte de nomination rappelle que Joël - je l'appelle par son prénom car il est mon petit-fils ! - a rejoint l'administration fédérale en avril 2014 au poste de chef du domaine Ravitaillement au CLA-G. Dès le 1^{er} janvier 2019, il a travaillé au QG de Berne en tant que chef Stratégie de la Base logistique de l'armée. Dès le 1^{er} janvier 2022, à Grolley, il s'est familiarisé avec sa future responsabilité aux côtés du directeur Jean-Pierre Bourdin.

Le Centre logistique de l'armée à Grolley (CLA-G)

Le rôle du Centre logistique de l'armée à Grolley est le stockage, la mise à disposition, la reprise ainsi que de la maintenance du matériel, des véhicules et des infrastructures militaires. Le CLA-G est l'une des cinq organisations régionales de la Base Logistique de l'Armée. Il couvre l'ensemble de la Suisse romande ainsi qu'une partie du Haut-Valais. Il compte 620 collaborateurs et apprentis à travers la Romandie. Dans « La Liberté » du 9 septembre 2019, le journaliste Nicolas Maradan a présenté le CLA-G de façon détaillée.

Bref curriculum du nouveau directeur

Né en 1981, Joël a derrière lui un parcours qui démontre sa sérieuse préparation à assumer la direction du Centre logistique de Grolley. Fils de Jean-Louis Oberson et de sa fille Bernadette Barras, il a passé son enfance et sa jeunesse à Avry-sur-Matran. Il a obtenu son baccalauréat au Collège Ste-Croix en section latin-langues modernes. Il a mené parallèlement études et conquête de ses grades militaires. Officier supérieur, il est actuellement lieutenant-colonel d'état-major général (EMG). Il a commandé le bataillon de la logistique 21 jusqu'à la fin 2021. Il maîtrise l'allemand, tant oralement que par écrit.



Il a suivi à l'Université de Fribourg des cours de pédagogie et de philosophie. Il est titulaire d'un bachelor en sciences économiques obtenu en cours d'emploi. Il est en outre titulaire d'un master prestigieux. Il a vécu une journée inoubliable le 1^{er} juin 2018. Il a reçu à Lausanne, lors d'une manifestation à la hauteur de l'événement, son diplôme MBA (Master of Business Administration). Les cours suivis ont une réputation planétaire, lit-on sur divers sites internet qui présentent l'« International Institute for Management development » dont le siège est à Lausanne. La formation d'une durée de 18 mois comprend

notamment des cours, des travaux de recherche, des semaines à Lausanne, aux USA, en Inde et en Chine, et bien sûr des examens. Le cursus est couronné par un master reconnu par la Conférence universitaire comme titre académique.

Violons d'Ingres

Hobbies de Joël ? A part les voyages, le sport et l'informatique, il accorde une place de choix à la musique classique. Il a suivi durant de nombreuses années les cours de piano au Conservatoire de Fribourg et il s'est lié d'amitié avec le pianiste professeur au Conservatoire Eric Cerantola. Joël a été président des Jeunesses musicales de Fribourg. A Cressier, dans ses rares moments de loisir, il est heureux de reprendre contact avec son piano à queue.

Une récente « Liberté » mentionnait les talents de l'entraîneur du FC Zurich : une capacité à insuffler beaucoup de confiance et à tirer le meilleur de chacun. Des qualités que je souhaite à Joël... pour toute sa carrière !

À la BCU

La Bibliothèque cantonale de Fribourg a été fondée le 23 septembre 1848. La date est aussi celle de la conquête du pouvoir par le parti radical, à la suite de la défaite conservatrice lors de la guerre du Sonderbund.

Créée à l'origine pour réunir et sauver les bibliothèques des couvents supprimés dans le canton, la Bibliothèque était d'abord située au Collège St-Michel. Elle est devenue officiellement « cantonale et universitaire » en 1909, quelques années après la fondation de l'Université. Le bâtiment principal a été inauguré le 11 juin 1910 et agrandi en 1976.



Les travaux d'agrandissement et de restructuration dont est actuellement l'objet la BCU sont une entreprise considérable. Le budget total de 86 millions de francs ne suffira pas. Les travaux dureront encore près de trois ans. Une rallonge du budget est nécessaire à cause, entre autres, des fondations qui ne correspondent pas à ce qui est décrit dans les plans d'origine du bâtiment. Des structures d'étalement ont dû être mises en place pour éviter que le bâtiment ne s'écroule...

Particularités de Fiaugères, district de la Veveyse

Les grandes familles de jadis peuplaient les écoles ! Le régent de Fiaugères à la tête de cette classe de 83 élèves était Jean-Louis Droux (1894-1955). Il a passé la plus grande partie de sa carrière à Fiaugères et à Estévenens. Le 26 août 1955, en visite chez sa fille à Tavannes, il est décédé subitement. Il était encore en fonction.

L'école de Fiaugères, dans les années 30-50, comportait tous les degrés de la scolarité primaire. La famille du régent Droux comptait onze enfants ! Durant les années de guerre – rappelle un petit-fils - ceux-ci collaboraient à la vie du ménage en élevant poulets et lapins. Un immense jardin-potager fournissait légumes et salades à la nombreuse famille. Un des fils de Jean-Louis Droux, Bertrand, instituteur à Lussy, a été victime d'un accident mortel de la route le 10 février 1992. Il était âgé de 56 ans. Le Père Yves Droux, rédemptoriste, était un frère de Bertrand. Retraité dans le Jura à Soyhières en 1990, il est décédé en 2002. Il fut notamment curé de Develier (1968-1990) et de Bourrignon (1975-1990).



Le régent disposait parfois d'un stagiaire. Sur la photo, avec les 83 élèves, sont présents le régent Jean-Louis Droux et son stagiaire Raphaël Pfulg. Une excursion avec les chiens de traîneau de « Tendres pattes ».

L'école de Fiaugères a été supprimée en 1970. On lit dans « La Gruyère » du 19 septembre 1978 : « Au terme de huit ans d'efforts, l'Association intercommunale de Fiaugères, Besencens et St-Martin a inauguré son nouveau centre scolaire. » De l'Association, les communes sont passées à la fusion. Née le 1^{er} janvier 2004, la commune de Saint-Martin FR regroupe Besencens, Fiaugères et St-Martin avec son hameau du Jordil.

Un illustre ressortissant de Fiaugères – où il est né et où il est décédé – est Mgr Jean-Baptiste Jaccoud (1847-1927), docteur ès lettres, écrivain, recteur du Collège St-Michel de 1888 à 1924 soit durant 36 ans, chargé de cours à l'Université. Un curriculum de Mgr Jaccoud se trouve dans « Épisodes de la vie fribourgeoise X ». Resté très attaché à son village, il l'a doté d'une chapelle gothique consacrée en 1884.

(<https://nervo.ch/textes/>)

Le village de Fiaugères dispose de diverses instances parmi lesquelles une coach en santé animale et « Tendres Pattes », qui propose des activités avec des chiens polaires.

Jules Nidegger (1893-2002), pédagogue décédé à l'âge de 109 ans !



En parcourant les archives de « La Liberté » et de « La Gruyère », je suis tombé à diverses reprises sur des articles signés Jules Nidegger. En cherchant à connaître sa biographie, j'ai découvert qu'il avait obtenu son brevet d'instituteur en 1911, après quatre ans d'École normale à Hauterive. Le Catalogue annuel précisait son classement : premier sur 15 étudiants. Il habitait Écharlens. Il a ensuite obtenu une licence en sciences à l'Université de Lausanne. L'école secondaire d'Echallens - dont il a assumé la direction - a bénéficié de sa carrière pédagogique.

Si l'on va sur le site *E-NEWSPAPER Archives.ch* - une merveille pour se documenter ! - on découvre qu'il a publié - à part ses études sur le « Ranz des vaches » dont l'historique l'a préoccupé durant de nombreuses années - des articles sur la littérature, la géographie, l'histoire, la peinture, le théâtre... Patoisant, défenseur du patrimoine grüérien, celui qui fut « le superdoyen des Vaudois » a notamment créé en 1946 l'Association des tavillonneurs fribourgeois.

Théodore Stravinski, peintre



Théodore Stravinski s'engage dans l'art monumental en décorant, avec Matisse, Léger, Lurçat, Rouault, Braque, Chagall, **Notre-Dame d'Assy**.

Il sera en relation avec d'importants réseaux culturels: C.F. Ramuz, René Morax, Serge Lifar, Henri Montherlant, Jean Cocteau, Charles-Albert Cingria, René Auberjonois, Ernest Ansermet...

Deux œuvres : Un vitrail de l'église de Siviriez, près de Romont ; « Le Temps » a présenté cette une peinture « chaude » de Stravinski.

Parcourez les sites internet sur Théodore Stravinski et son œuvre !

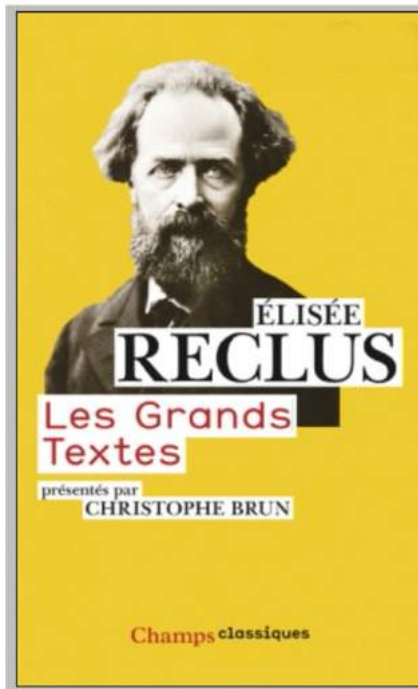


Théodore Strawinsky - fils d'Igor Stravinski - est un peintre russe, devenu suisse, né le 24 mars 1907 à Saint-Pétersbourg et décédé le 16 mai 1989 à Genève. Celui qu'il appellera son « maître », Georges Braque, suivra de très près le jeune homme « terriblement doué » André Derain, l'un des fondateurs du fauvisme, lui apprendra « la cuisine » du métier.

Sur un plan plus théorique Théodore Stravinsky suit les cours d'André Lhote de 1930 à 1932. Picasso, lui, se borne à lui dire : « Va au Louvre et copie, copie » et « N'oublie jamais que le blanc est le maître de la couleur ». Cela, Théodore ne l'oubliera jamais.

Élisée Reclus, un grand esprit encyclopédique du XIX^e siècle

Élisée Reclus (1830–1905) est à la fois l'un des pères de la géographie et l'un des fondateurs du mouvement anarchiste au sein de la Première Internationale (Association internationale des travailleurs fondée en 1864 à Londres.) Fils d'un pasteur protestant, il



En 1900, il est le géographe le plus célèbre au monde et une gloire nationale.

Grand voyageur, anarchiste militant venu du calvinisme, admirable écrivain que l'on compara à Buffon ou à Michelet, végétarien et sensuel, communal et taulard, féministe et défenseur de l'union libre, intellectuel autodidacte sans œillères ni frontières, trois fois parti en exil, Élisée Reclus (1830-1905) est un classique.

se détourne du sacerdoce auquel il était destiné. Préférant la science à la religion, il lit notamment Proudhon et les saint-simoniens après les révolutions européennes de 1848. Pierre-Joseph Proudhon (1809–1865) est un polémiste, journaliste, économiste, philosophe, politique et sociologue français. Précurseur de l'anarchisme, il est le seul théoricien révolutionnaire du XIX^e siècle à être issu du milieu ouvrier. Les saint-simoniens sont les partisans de la doctrine économique et sociale, élaborée par le comte de Saint-Simon (1760-1825) et ses disciples, qui

préconisent l'association, l'amélioration du sort des plus nombreux, l'effacement du politique au profit de l'économie et qui est à l'origine de plusieurs tendances de la pensée moderne, en particulier l'industrialisme, le socialisme, le positivisme, la technocratie, l'internationalisme.

Les cours du géographe Carl Ritter, fondateur de la géographie moderne à l'Université de Berlin, consacrent la vocation d'Élisée Reclus. Il part vivre en Louisiane de 1852 à 1855, puis, jusqu'en 1857, dans la Sierra Nevada de Sainte-Marthe (Colombie) sur les traces de l'explorateur et géographe Alexander von Humboldt. Au cours des années suivantes, il voyage à nouveau en Amérique du Sud (Brésil, Uruguay, Argentine), en Amérique du Nord (États-Unis, Canada), et sillonne l'Afrique du nord, la Grèce et l'Asie mineure.

Condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie pour sa participation à la Commune de Paris en 1871, il est emprisonné dix mois avant de voir sa peine commuée à dix ans de bannissement, grâce à des interventions de savants, du député et collaborateur des Éditions Hachette Édouard Charton, et de l'ambassadeur des États-Unis. Contraint de s'exiler en Suisse, il compose son œuvre monumentale, la *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes* (dix-neuf volumes).

Expatrié, il devient en 1894 professeur de géographie à l'Université Nouvelle de Bruxelles. Il écrit son principal essai sur l'anarchisme et il tente, sans succès, d'organiser une traversée de l'Atlantique en ballon. Communard, végétarien, adepte de l'union libre, militant anti-esclavagiste et théoricien de l'anarchisme, Élisée Reclus qui avait « reçu le don de la géographie » (Ferdinand Brunetière) est un des plus grands esprits encyclopédiques du XIX^e siècle.

Commune de Paris en 1871 : épuisés et affamés, les Parisiens ont résisté de septembre 1870 à janvier 1871 aux assauts des Prussiens, en vain. Une fois la fin du siège et de la guerre proclamée, les Parisiens se sentent trahis par leur gouvernement. C'est l'insurrection. Les révolutionnaires et leurs partisans sont les communards.

<https://www.paris.fr/dossiers/la-commune-de-paris-48>

Industrialisme : théorie économique qui fait reposer la société moderne sur la maîtrise de la nature par l'homme au moyen de deux éléments : la science et la technique

Positivisme : toutes les activités philosophiques et scientifiques ne doivent s'effectuer que par l'analyse des faits réels vérifiés par l'expérience

Léon Page



Léon Page, agriculteur à Avry, est né en 1895 et il est décédé en 1980. Il figure au centre de la photo.

Léon Page était mon oncle et parrain

Léon Page fut syndic d'Avry et président de la paroisse de Matran-Avry. Son attachement à la musique l'a incité, en 1913, à créer en collaboration avec quelques camarades une fanfare locale appelée *L'Avenir*.

Il faisait partie de la « musique militaire » comme en témoigne la fourragère qu'il arbore sur sa vareuse de jadis.

Papa de 5 enfants, son grand malheur a été le décès de son épouse Zélie Page-Chatagny en 1930 alors qu'elle n'avait que 31 ans.

Cantorama à Bellegarde : écrin de l'art choral

Mentionnée pour la première fois en 1228, sans doute bâtie au XI^e ou au XII^e siècle, l'église de Bellegarde (Jaun en allemand) a subi bien des transformations jusqu'au XIX^e

siècle. La population du village s'étant fortement accrue, l'édification d'un autre sanctuaire a débuté en 1908. On n'a malheureusement tenu aucun compte de l'avenir de l'ancienne église. Elle a ainsi servi successivement de cantonnement militaire, de halle de gymnastique et de dépôt. Il fut même question de la supprimer lorsqu'est survenu le projet d'un Cantorama. En 1953 le Conseil d'État l'a classée monument historique. Jean-Christophe Aeby - le réalisateur des expositions au Musée d'art et d'histoire de Fribourg - a eu l'heureuse idée de transformer cette église en maison des chanteurs fribourgeois.



Dès 1973, la restauration a pu commencer, mettant notamment en valeur des fresques de l'abside (partie qui termine le chœur) représentant « les vierges folles et les vierges sages ». En 1988 ont été aménagées les voûtes avec les fresques de Gottfried Locher en provenance de l'ancienne église de Villarepos qui a été démolie.

Enfin le Cantorama a été inauguré en 1992. Il est devenu un lieu de rencontres et d'échanges non seulement destiné aux chœurs fribourgeois et à la musique populaire, mais aussi à la musique classique vocale et instrumentale. L'orgue de l'ancienne église - mentionné pour la première fois en 1786 - a été restauré et reconstruit en 2011. Cet instrument unique, comprenant sept jeux, élargit l'éventail des possibilités de prestations qu'offre le Cantorama. Voir : www.cantorama.ch Photo : *Chœur suisse des jeunes à Cantorama*

Jean Risse, inspecteur et écrivain trop ouvert a été « dégommé »

Le mur, par Jean Risse

« L'enfant, petit garçon ou petite fille, a passé ses premières années en contact direct et intime avec la nature. Il a assisté, spectateur émerveillé, à toutes les scènes, à tous les actes de ce drame splendide que jouent les saisons et les jours dans le décor des champs ou des bois et dont Dieu lui-même est l'auteur. Ses yeux éblouis ont fixé l'image du soleil levant, des nuages blancs ou cuivrés, des étoiles de la nuit. L'arbre a répété pour lui son rôle dont les fleurs, les fruits, les feuilles naissantes ou mortes sont les paroles. Il a vu la prairie dorer son foin comme une chevelure blonde et la haie mettre tout autour son ruban vert ; écouté ce que disent la fontaine, le ruisseau, le vent dans les branches ; joui de la caresse tiède des beaux soirs d'été ; frissonné à la bise d'hiver ; appris à connaître le chant des chardonnerets, des alouettes et du pinson ; accompagné sa mère au jardin, son père à l'écurie. Il a vécu ainsi, heureux, sans peur, sans soucis, au milieu des êtres familiers avec lesquels il passera probablement son existence.



« A sept ans, il franchit le mur.

« De l'autre côté du mur, il y a l'école, et c'est une autre représentation qui commence. Le mur est si haut qu'on ne peut pas voir par-dessus. L'enfant est tellement étonné, surpris, qu'il ne songe plus au ruisseau, à l'arbre, aux prés. Il apprend à lire, à écrire et à compter. Il rencontre bien, quelquefois, dans son livre de lecture, des mots, des phrases, qui voudraient lui rappeler ce qu'il aimait autrefois, mais on ne s'y arrête pas longtemps et d'ailleurs le maître n'a pas de temps à perdre avec ces enfantillages. Il faut aller vite, se dépêcher, ne pas s'attarder, afin d'arriver au bout du programme imposé. On conjugue des verbes, on apprend ce que c'est qu'un complément direct et un pronom relatif, on additionne des fractions, on étudie les Alpes d'Uri et les limites du canton d'Argovie ; c'est autrement difficile que d'aller voir la vallée, la forêt, la colline toutes proches ou les montagnes de Gruyère qui bornent l'horizon. Quand il s'agit de la composition, on ne

peut pas mettre ce qu'on a vu, entendu, ressenti ; il faut mettre ce que le régent a dit. Il est défendu de regarder dehors ; à quoi bon, d'ailleurs ? il y a le mur.

« Des hommes ont déjà essayé de démolir le mur. Notre ancien maître d'Hauterive, l'abbé Raphaël Horner, s'y est appliqué et il avait passablement avancé. Mais les manuels, les systèmes et les programmes, admirablement secondés par quelques instituteurs paresseux, ont reconstruit le tout, avec force mortier, et le mur est de nouveau aussi solide qu'auparavant, et je crois que c'est là quelque chose de très malheureux. »

Jean Risse, inspecteur

Bulletin pédagogique, 15 janvier 1914

École en contact avec la vie



L'école proche de la vie a été déjà prêchée jadis, mais pas beaucoup écoutée... Montaigne, au XVI^e siècle, souhaitait que l'homme soit libéré de tout dogmatisme. Il préconisait déjà le contact direct avec les choses, l'exploitation raisonnée du milieu, les méthodes actives basées sur l'intérêt. Ces idées furent notamment reprises par Rousseau au XVIII^e siècle, puis par Pestalozzi à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e. Le chanoine Raphaël Horner et Mgr Eugène Dévaud, les deux derniers grands pédagogues fribourgeois ont insisté sur l'enseignement intuitif – l'enfant voit, touche, observe... – et la connaissance du milieu de vie. Le par cœur et un enseignement frontal, abstrait et abscons, étaient davantage pratiqués !

Ecole active et contacts avec le milieu

Le mouvement pédagogique appelé « École active » a fait la place belle aux sorties, à la motivation, à l'intérêt, aux recherches personnelles, bref, à la Vie. L'un de ses principaux prosélytes est le Genevois Adolphe Ferrière (1879-1960). Il était l'un des « papes » du renouveau à l'école, directeur du Bureau international des Écoles nouvelles et professeur à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève. Dans son ouvrage *La pratique de l'école active*, Éditions Forum, 1924, p. 103 à 106, il cite en exemple Paul Perriard, instituteur à Cugy de 1898 à 1927¹. Celui-ci a fait de l'étude du milieu local la clé de voûte de son enseignement. Les enquêtes et excursions effectuées par les élèves de Cugy, présentées à l'Exposition nationale suisse à Berne en 1914, figurent en résumé dans l'ouvrage de Ferrière.

Les excursions-leçons par les écoliers de Cugy

Quelques-uns des thèmes étudiés in vivo à Cugy durant les étés 1911, 1912, 1913 : les sortes de sols et de cultures, les minéraux, les sources, les voies de communication des routes romaines à la voie ferrée, les plantes fourragères, les marais, la flore des rives de la Glâne, les arbres de la forêt et du verger, les céréales, les cultures spéciales comme le tabac, l'horizon et les montagnes, les villages visibles de Cugy et leurs caractéristiques, visites d'une ferme modèle, d'un rucher, géométrie pratique sur le terrain, l'origine des noms locaux, les phénomènes atmosphériques... En hiver, tâches d'observation et travaux d'application. Ferrière écrit au sujet du travail de Perriard : « *Voilà, n'est-il pas vrai, un exemple typique et un modèle à imiter ? Ces excursions, prises comme base collective de travail, permettent en outre une documentation individuelle, la confection de fiches documentaires, leur classement, leur élaboration.* »

Georges Cuisenaire

Un autre pédagogue, belge celui-là, fut un adepte inconditionnel des sorties dans la nature. Il s'agit de Georges Cuisenaire, plus connu chez nous par ses fameuses réglottes diffusées dans les années 60, qui furent un matériel concret très apprécié pour aborder le calcul à l'école primaire. Cuisenaire a publié un ouvrage sur la classe hors du bâtiment scolaire, ouvrage qui fut recommandé dans notre canton. Dans la préface, Mgr Eugène Dévaud formule de pertinentes remarques et d'utiles conseils. L'excursion-leçon est un éminent moyen de formation si elle est minutieusement préparée. Le maître doit faire l'excursion lui-même au préalable, et plutôt deux ou trois fois qu'une, se fixer un but précis correspondant aux possibilités des enfants. Il doit prévoir les ramifications que prendra son enseignement dans quelques autres branches. Les enfants seront préparés à la sortie, à ce qui les attend. Nous ne savons observer que ce que nous sommes préparés à observer... Si cette condition est remplie, l'excursion ne peut être que fructueuse. Georges Cuisenaire, « *Leçons-promenades* », Éditions Duculot, 1936.

Insistons sur le fait que, dans une classe nombreuse comptant tous les degrés de 7 à 16 ans, les excursions-découvertes sont problématiques...

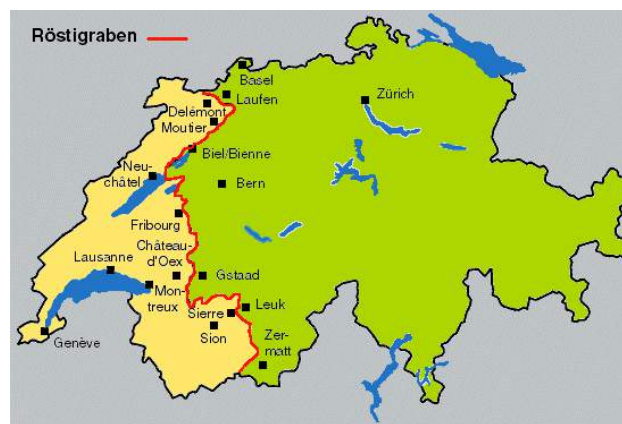
¹ Paul Perriard est né à la Bersetia de Cormérod en 1878. Il est sorti d'Hauterive premier de la classe de 4^e année en 1898. Il était le fils d'Alexandre Perriard, inspecteur scolaire, qui fut directeur de la Bersetia à Cormérod, première école secondaire à la campagne...

https://www.nervo.ch/wp-content/uploads/2017/03/Episodes_de_la_vie_fribourgeoise_V.pdf
Photo SFN, Service des forêts et de la nature

Röstigraben

L'ancienne « Liberté » qui présentait ce witz aurait pu l'intituler : « Voyez comme ils nous aiment ! »

Savez-vous pourquoi on a dû abattre les arbres dans la fosse aux ours à Berne ? Parce que les ours, en grim pant tout en haut, pouvaient voir jusqu'en Suisse romande et ne voulaient plus redescendre...



Faire ses pâques

Jadis, ceux et celles qui ne faisaient pas leurs pâques étaient des renégats fort mal notés.



Mais ils étaient rares... Contrairement à aujourd'hui, nos villages fribourgeois connaissaient près d'un 100 % de catholiques pratiquants (par obligation). Bref rappel historique.

Pâques est la fête la plus importante du christianisme. Elle commémore la résurrection de Jésus. Elle plonge ses racines dans la Pâque juive qui évoque la sortie d'Égypte du peuple hébreu. Pâques signifie « passage », passer de la nuit au jour, de la mort de Jésus à sa vie. Selon les lois de l'Église, chaque fidèle a l'obligation de communier au moins une fois l'an. Le temps de Pâques est tout désigné pour accomplir ce devoir. Pour pouvoir participer à la

communion pascale, il faut s'être confessé. L'expression « faire ses pâques » désigne cette obligation de l'Église. Elle accorde toutefois aux chrétiens la possibilité de « faire

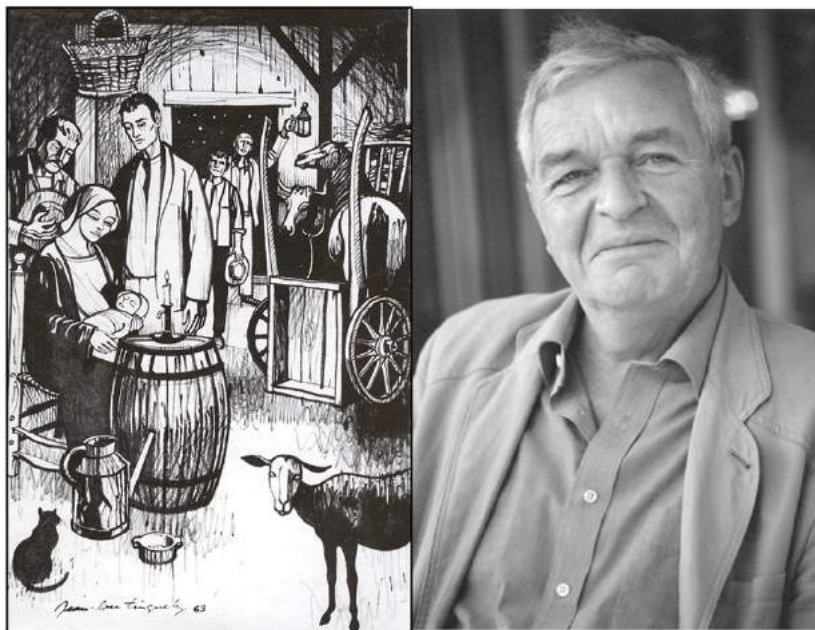
ses pâques » entre le mercredi des Cendres et le dimanche de Quasimodo, qui suit le dimanche de Pâques. La locution « Pâques closes » est une autre appellation de Quasimodo qui termine le cycle de Pâques. (Photo, à Argonay, pas loin de chez nous, en Haute-Savoie, à 7 km d'Annecy)

Sur le trimart

Pierre Gremaud est le fils d'Henri Gremaud (1914-1993), écrivain, journaliste, metteur en scène, conservateur du Musée gruérien, fondateur des « Tréteaux de Chalamala », créateur de la Poya d'Estévenens. Il est le frère de Michel, talentueux journaliste, rédacteur en chef de « La Gruyère », chanteur, remarquable baryton qui a présidé le Chœur des Armaillis de la Gruyère...

Palou

Pierre Gremaud est un personnage attachant, hors du commun, surnommé Palou. « La Gruyère » dresse son portrait le 7 juin 2013. Pierre Savary écrit : « (...) indépendant, la tête au vent, rebelle à toute entrave, à tout ce qui vient agresser la rondeur des jours, les encoubles du quotidien, ces nouveaux outils qu'on impose. L'ordinateur? On lui disait clavier, il voyait piano. (...) » Tiré de son abondante production poétique et imagée, arrêtons-nous à ses trimardeurs. Ils vivaient sur les chemins, accueillis de ferme en ferme. On les appelait trimardeurs, vangles ou roulants et leurs surnoms résonnent encore dans les mémoires. Par le texte et l'image, un ouvrage des Éditions gruériennes paru en 2002 fait revivre ces attachants vagabonds. Ils revivent « Sur le trimard », de Pierre Gremaud. Dans sa conclusion-dédicace reproduite ci-après, l'auteur cite son dialogue avec Jean-Lou Tinguely, le peintre qui n'a rien de commun avec le sculpteur de « machines » Jean Tinguely.



Jean-Lou Tinguely, ainsi que le relève Pierre Gremaud, aimait bien inclure une charrette dans ses tableaux... même dans celui évoquant la Nativité ! Pierre Gremaud, avec un demi-sourire, pense peut-être à « Mêtantè »...

Tu dois écrire sur le trimard

« Un soir, accoudé au zinc d'un bistrot, je parlais avec le peintre Jean-Lou Tinguely des frasques de Grand Maître. Les anecdotes s'enchaînaient et les personnages : *Biscuit, Mistigri, Tutu de Morlon, Coup dur*. Et Jean-Lou me dit, sur ce ton sans appel qui lui était coutumier : « Tu dois écrire sur le trimard. Avant que ça disparaisse. » En février 2002, Jean-Lou Tinguely, ce trimardeur de l'art, accrochait ses charrettes, qu'il avait si souvent peintes, au Chariot des étoiles. Ce bouquin lui est dédié. Dédicace posthume ? Elle s'adresse aussi bien aux défunts trimardeurs. Avant que leurs silhouettes, flammes vacillantes, soient soufflés par la nuit. »

Passages de « Sur le trimard »

Ils s'appelaient *Bihyè, Bèoutz, Pas Sale, Paul à Yack, Capsule, Sioui, L'Africaine, Monsieur Paul, Paulon la Roulotte, Titine des balais, Pékin et Pékine, Le légionnaire, Schwarz-Kafé, Dzojè à Métantè*. Des noms à coucher dehors. Ils avaient les étoiles pour ciel de lit, une couverture de cheval pour duvet, des toiles d'araignées pour rideaux. Ils soufflaient, crachaient dans les coins et faisaient le poing à la nuit. Pour mieux apprécier le jour. Ils restaient cois sous la pluie, chantaient le bon vin sous la lune, se régalaient du cidre aigre sous le soleil des moissons. Ils restaient à carreau pour une semaine et faisaient la bamboche pendant trois jours. Dans les fermes, on les appelait les vangles. Ou les roulants. Ou les trimardeurs. Ils suivaient le trimard. Le chemin.

Dzojè est un vangle des environs de Treyvaux. Pour le piquer, on lui demandait - question courante à la campagne : « T'es à qui, toi ? » Et Dzojè répondait invariablement : « Mè ? Chu à mè tantè. » Autrement dit : « Moi ? Je suis à mes tantes ! » Le surnom lui resta : *Dzojè à Métantè*. C'est que le brave Joseph avait été élevé par trois femmes. L'une d'elles était sa mère. Sut-il jamais laquelle ?

Qui n'a pas ses manies ? Chez les trimardeurs, ces originaux, les tics étaient d'autant plus manifestes. Léon, dit *Béoutz*, cirait ses souliers avec de la graisse à traire. On lui doit une recette inédite : la truite entière. Entendez qu'il engloutissait le poisson avec les arêtes. Le dimanche, il avait pour particularité de se rendre à la messe. Et pourquoi ? Pour regarder les jolies femmes...

Marguerite Bays et son portrait



Marguerite Bays (1815-1879) a été canonisée le 13 octobre 2019, cent-quarante ans après sa mort. Le « portrait » de la Glânoise proclamée sainte, tel qu'il est imprimé par millions, a été hissé sur les murs du Vatican. De la couturière on ne connaît aucune photographie. Pour soutenir sa cause à Rome, il fallait néanmoins une image. L'image « officielle » date de 1929, quarante ans après la mort de Marguerite. Elle a été réalisée par une moniale de la Fille-Dieu, Sœur Augustine, qui s'est inspirée du crâne de Goton alors exhumé, et des portraits de deux dames: la Bulloise Philomène Eléonore Glasson-Progin et une Glânoise de

Villaraboud nommée Donzallaz. Les deux ressemblaient quelque peu, dit-on, à Marguerite. L'adorable « reconstitution » fut adoptée. (Portrait ci-contre)

Le portrait authentique...

Or on ignorait, en 1929, qu'un portrait de Marguerite allait entrer en 1959 dans les collections du Musée gruérien, offert par Mme Félix Felder. Il porte au dos cette inscription : « Le portrait de Marguerite Bays que Ovide Macherel a apporté en 1921 à Siviriez. » Son auteur l'a signé et daté : N. Haymoz 16.5.1855. Marguerite avait donc 40 ans lorsqu'elle a posé, selon toute vraisemblance, pour ce dessinateur. Portrait fidèle? Les postuluteurs de la cause de Marguerite Bays, en quête de tout document utile, ont-ils pu ignorer l'existence du seul portrait réalisé de son vivant? « La Gruyère » du 7 septembre 1996 l'avait publié. Pourquoi diable aurait-il été écarté du dossier? Goton elle-même et ses familiers avaient-ils prisé le travail du portraitiste? Interroger aujourd'hui son regard et ses traits ne fait qu'épaissir le mystère.

Michel Gremaud, «L'Ami du Musée » No 84, avril 2020



Portrait de Marguerite Bays. N. Haymoz (1822 - 1901). Dessin à la mine de plomb. Musée gruérien

Xavier de Poret (1894-1975), peintre animalier du XX^e siècle

Xavier de Poret a grandi au château de Farcy-les-Lys près de Fontainebleau. Encore enfant il démontrait un talent certain pour le dessin. D'abord exclusivement peintre animalier, il ne s'est pas cantonné à sa grande spécialité. Pendant la guerre de 1914-1918, il a réalisé de nombreux croquis de soldats. Par la suite on lui connaîtra un talent reconnu de grand portraitiste mondain.

Xavier de Poret, adulte, a entretenu des contacts étroits avec la Suisse. Pierre Gremaud écrit : « Mais comment diable ce comte français se retrouva-t-il dans ce havre gruérien ? Par jeu de succession, le château de Plaisance était devenu propriété de son épouse, Juliette d'Oncieu de la Bâtie. » Dès les premières années de son mariage, célébré le 27 juillet 1920, le couple de Poret vient en Gruyère, d'abord pour des vacances. Puis, lorsque la guerre éclate, c'est un refuge tout trouvé. Cette demeure a permis à l'artiste de s'attacher dès 1930 à la faune des Préalpes.



Plaisance, par Riaz.



Xavier de Poret aimait à croquer ses camarades de chasse: ici le Gruérien Clément Geinox. DR



Xavier de Poret (1894-1975), *Nature morte au chevreuil et faune de montagne*, fusain et pastel signé, 63 x 48,5 cm.
Adjugé : 19 500 €

Ah! Les premières émotions. A Farcy, près de Fontainebleau, le jeune Xavier voit chaque jour de grandes écuries, une sellerie, une orangerie, des volières. Images à jamais imprégnées. Et le gosse a un sacré coup d'œil et un fameux coup de crayon. Il dira: «Je dessinais avant d'écrire.» En fait, c'est sa mère, Hélène de Mousin de Bernecourt, qui repère bien vite son talent et l'enjoint à dessiner. Le garçon ne fréquentera jamais l'école! Sa mère, qui pratique elle-même le dessin avec bonheur, lui enseigne la littérature, l'histoire. Et chaque jour l'enfant dessine tout ce qui peut «tomber» sous son crayon: des volatiles, des chevaux, des cavaliers...

Extrait de l'article de Pierre Gremaud, paru dans « La Gruyère » du 11 novembre 2000, intitulé « Château de Plaisance, ici vécut Xavier l'élégant »

S'il n'est pas à gravir les Préalpes, Xavier de Poret l'infatigable dessine à Plaisance. À portée de crayon, il a une volière inédite, avec notamment un oiseau dénommé casse-noix, offert par la reine Fabiola. C'est que le comte, de par son ascendance, fréquente du « beau linge ». Ses voyages se passent aux quatre coins de l'Europe et de ses cours : Liechtenstein, Luxembourg, Belgique, Autriche, Andalousie, Italie. Commentaire de son fils François : « Il avait une faculté d'adaptation extraordinaire. Il était aussi à l'aise avec les grands qu'avec les plus humbles. Parce qu'il avait une distinction naturelle, aucune espèce d'orgueil. »

Episode flambant. Le 24 mars 1958, il reçoit ce message : « Sa Majesté sera en sa résidence de Windsor après Pâques et voudrait que vous fassiez son portrait à cheval... » Il dessine la reine d'Angleterre à cheval, puis le prince Charles et la princesse Anne, également en portraits équestres. C'est une petite révolution : à la cour d'Angleterre, un artiste français ! Et la reine lui demande de garder la plus grande discrétion. Un article paraît cependant dans une revue, avec ce titre : « Le plus grand animalier du siècle dessine la reine d'Angleterre ». Si d'aventure elle était tombée sur cet article, Sa Majesté aurait apprécié le terme « animalier »...

Recettes contre le crétinisme

En 1872, note de l'inspecteur scolaire et curé-doyen de Belfaux Jean-Louis Guinnard :

Il y a des familles plus ou moins intelligentes & des instituteurs, qui savent, plus ou moins bien, trouver le chemin de l'esprit. Il est à remarquer que le nombre des enfants tout-à-fait bornés tend à diminuer. Si on était plus sobre, si toutes les maisons étaient bien tenues, bien litées, plus aérées; si on éloignait des habitations les ^{très} immondices, qui les déparent en les rendant malsaines, s'il y avait plus d'économie, et par-là, plus d'aisance dans les ménages, si les femmes, dans certaines localités ou moins, étaient plus habituées à la propreté & au travail de l'intérieur, je crois que cette affreuse plaie du crétinisme ne tarderait pas à disparaître entièrement.

D'après ce que j'en sais, aucune plainte d'ailleurs ne m'étant parvenue, les instituteurs se conduisent bien. Leurs rapports avec les autorités & les pères de famille sont bons; ce dont ils doivent se réjouir; car, sans ces bonnes relations, l'école devient impossible.

Les inspecteurs scolaires étaient jadis généralement des prêtres. Il y en eut encore au milieu du XX^e siècle. Puis le curé fut très souvent désigné en qualité de délégué de l'État dans les commissions scolaires. Ce document est une note de l'inspecteur Jean-Louis Guinnard, curé-doyen de Belfaux durant près de 50 ans, décédé en 1898. Il disposait de recettes pour éradiquer le crétinisme...

Neige le 2 avril 2022

Contre toute attente, après des journées printanières, la neige nous a surpris !



Un souvenir du 2 avril 2022

Bribes d'histoire sur quatre personnalités au nom de Girard

Vous connaissez tous le Père Grégoire Girard (1765-1850), considéré comme le principal pédagogue fribourgeois. J'ai écrit une étude à son sujet :

https://www.nervo.ch/wp-content/uploads/2017/03/Le_Pere_Gregoire_Girard.pdf

Fils de Jean-François Girard, négociant en textiles, et de Marie-Françoise de Landerset, le Père Girard est le cinquième d'une fratrie de 15 enfants. Trois d'entre eux font l'objet d'une présentation : Jean-François, prêtre, Marie Joseph Dominique, cistercien à Hauterive, Jean-Louis, militaire.

Jean-François Girard (1759-1832)

Ses activités : il a été notamment chanoine de Saint-Nicolas en 1789, professeur d'éloquence au collège Saint-Michel de 1789 à 1790, curé à Avry-devant-Pont de 1790 à 1817, chapelain à Charmey de 1817 à 1823 et enfin à Delley de 1824 à 1831. Le « Dictionnaire historique et statistique des paroisses » du Père Apollinaire Dellion décrit la générosité du Père Jean-François. Il ne refusait jamais l'aumône. Il lui arriva de se dépouiller pour les miséreux, leur donnant tout, bas, chapeaux, souliers, linge. Il vidait sa garde-robe.

Il a aussi pratiqué cette charité envers le clergé français émigré en Suisse sous la Terreur (période de la Révolution française entre 1793 et 1794). Il a recueilli dans sa cure plusieurs de ces réfugiés. Il y en avait un si grand nombre que les messes se succédaient toute la matinée jusqu'à midi. Sa table était ouverte à tous. Généreux et prodigue à l'excès, ayant

dépensé sans compter, vers 1808 ses affaires financières étaient dans un pitoyable état. Il a dû vendre ses livres et ses manuscrits. L'avoyer de Mülinen, de Berne, les a achetés.



Historien, il a composé plusieurs ouvrages devenus très rares aujourd'hui. À l'époque, les publications de ce curé érudit avaient de la peine à se vendre, ou plutôt ne se vendaient pas. Aujourd'hui, les amateurs paient fort cher ces éditions rarissimes et recherchées. Deux de ses œuvres : « Histoire abrégée des officiers suisses », Fribourg 1781, 3 volumes ; « Étrennes en faveur des incendiés de Bulle », 1808. Il a résigné ses fonctions à Avry-devant-Pont en 1817 et il est décédé à Fribourg, en 1832.

Marie Joseph Dominique Girard (1767, 1853)

C'est le Père Dominique, entré au couvent d'Hauterive en 1784 où il fut procureur, c'est-à-dire chargé de gérer les biens matériels. En 1848, alors que 17 religieux occupent l'abbaye, le nouveau régime radical décide la suppression du couvent. À leur départ, les moines n'ont rien pu emporter. Si on trouve un grand nombre d'objets soit au Musée d'Art et d'histoire, soit aux archives et à la bibliothèque cantonale, d'autres sont dispersés aujourd'hui dans divers musées ou collections particulières un peu partout en Europe. Dans « Vision de Paix », Imprimerie St-Paul 1951, le Père cistercien Stanislas Barbey - ancien instituteur fribourgeois - donne les noms des moines expulsés d'Hauterive en 1848. Il indique, pour

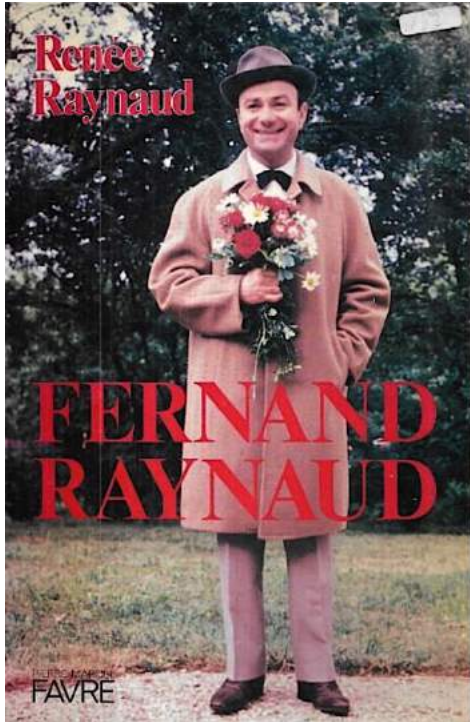
plusieurs d'entre eux, les endroits où ils ont exercé leurs nouveaux ministères... sauf pour le Père Dominique. A son sujet, il ne précise que la date de son décès. Quant au Père Abbé, dont le père Dominique était le collaborateur direct, l'auteur de « Vision de Paix » écrit : « L'Abbé, Dom Aloys Dosson, se réfugia à la Maigrange dont il avait été l'aumônier. Le Conseil d'État, jugeant que cette installation n'était ni régulière, ni due, décida de donner l'ordre à l'Abbé de quitter la Maigrange. Ce dernier se rendit dans son village d'origine, à Fétigny chez son frère Jean-Baptiste, curé de cette paroisse. Il y mourut en la fête de sainte Cécile en 1853. »

Jean-Louis Girard (1775-1846)

Officier au service de l'Angleterre de 1794 à 1800, il participe à la campagne d'Égypte, l'Angleterre et la France napoléonienne étant rivales dans leurs conquêtes. Jean-Louis Girard est ensuite officier dans les milices fribourgeoises. Il n'existait pas d'armée fédérale. Les cantons disposaient de milices. Celles-ci formaient des contingents fédéraux lorsqu'il s'agissait de s'unir sur le plan fédéral. Dès 1805, Jean-Louis Girard commande les contingents envoyés notamment à Genève en 1814 : un prélude à l'entrée de Genève dans la Confédération (<https://ge.ch/archives/10-arrivee-suisses-au-port-noir-1er-juin-1814>). C'est la Constitution de 1874 qui a institué définitivement une armée fédérale et supprimé les milices cantonales. Enfin, Girard a accepté la fonction de directeur des postes cantonales de 1832 à 1837.

Sources : DHS ; Clément Fontaine, « La Liberté » du 13 août 1955 ; ouvrages cités dans le texte. L'illustration, tirée de « Vision de paix », est l'œuvre d'une cistercienne de l'abbaye de Lichtenthal (Baden-Baden).

Fernand Reynaud : «Ne viens pas me voir»



Tiré du livre de l'épouse de Fernand, Renée : « Fernand Raynaud », Éditions Pierre Marcel Favre, Lausanne. Il était le plus grand humoriste français...

Pendant la guerre, Fernand était à Clermont-Ferrand, lorsque, en pleine nuit, un avion anglais fut abattu par la DCA. Il avait dix-sept ans. Il s'est levé et s'est rendu dans la direction où le pilote avait dû tomber en parachute. En entendant les Allemands, il s'est caché dans un taillis où il a attendu qu'ils partent. En rampant, il s'est approché d'une forme blanche, le parachute. On ne sut jamais si le pilote anglais avait pu s'enfuir ou s'il avait été capturé par les Allemands.

Fernand a roulé le parachute, il l'a caché sous sa pèlerine et, ainsi lesté, est rentré chez lui en rampant dans le fossé longeant la route. Son père a failli s'évanouir quand il l'a vu sortir le parachute. « Mon fils est fou. Il m'en fera voir de toutes les couleurs.

Les Allemands auraient pu l'embarquer. » Sa sœur s'est fait de beaux chemisiers avec le tissu du parachute.

Fernand me parlait beaucoup de sa mère, qu'il a perdue en 1953. Il me disait : « Renée, quand je mourrai, ne viens surtout pas me voir, ne te penche pas sur ce corps froid qui ne sera plus moi. Je veux que tu gardes un souvenir vivant, c'est toujours la dernière image qui reste. J'ai souffert d'avoir vu le visage de cire de ma mère. J'en ai rêvé pendant des années. C'était toujours cette image qui me revenait. » J'ai respecté son désir. Il avait raison : il est toujours là, dans la maison, souriant, parfois soucieux, mais toujours vivant.

Nicolas Lhoste : un prédécesseur à imiter !

Né à Porrentruy en 1767, Nicolas Lhoste entre tout jeune encore à l'abbaye des Prémontrés de Bellelay. Il y passe 12 ans. L'école de cette abbaye est célèbre. Elle compte au nombre de ses élèves des fils de la noblesse européenne. Nicolas Lhoste est marqué à vie par la pédagogie appliquée, inspirée du Français Charles Rollin. Celui-ci attribue aux humanités, principalement à l'étude des lettres françaises et latines, un rôle essentiel. En 1797, l'abbaye de Bellelay est occupée par les troupes françaises. Elles sécularisent le monastère. Le Père Lhoste s'en va et il passe un certain temps à l'abbaye de Schussenried

(Bade-Wurtemberg) - nommée aussi abbaye de Soreth - avant d'être curé de la paroisse jurassienne de Genevez.

En 1801 déjà, le Père Nicolas ouvre au château de La Cour à Cugy une école de langues - un pensionnat - qui compte d'emblée une quarantaine d'élèves. Le collège de Cugy rencontre de graves difficultés qui rendent éphémère son existence. Le Père Lhoste s'établit alors à Romont. Il exerce tout d'abord les fonctions d'organiste et de maître de latin pour la jeunesse. On lui demande d'enseigner aussi les belles-lettres. Un arrangement définitif est établi entre la commune et l'abbé Lhoste. Il devient membre du clergé de Romont dès 1803, chanoine et responsable de l'École latine - située en dessus des classes primaires -, devancière de l'école secondaire créée en 1859 et du pensionnat Saint-Charles.

L'enseignement humaniste du chanoine Lhoste fait merveille. On reconnaît ses mérites et il est nommé bourgeois de Romont en 1809. Plusieurs de ses nombreux élèves s'illustreront dans les rangs du clergé ou de la magistrature. Après 60 ans de vie religieuse, le chanoine Lhoste meurt à Romont le 13 novembre 1849. Miné par le travail et les infirmités, il avait déjà dû abandonner l'enseignement en 1845.



La ville vue du sud-est. Photographie de Léon de Weck, 1887 © Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg.



Une vue de Romont au XIX^e siècle. L'École latine se trouvait dans le bâtiment de l'ancienne école primaire, en dessus des classes, à proximité de l'église.

L'abbaye de Bellelay est une ancienne abbaye de l'ordre des Prémontrés, aujourd'hui clinique psychiatrique, commune de Saicourt (Jura bernois.)

Cugy a deux châteaux. Le principal, appelé « Le Château », abrite l'école primaire. Le second, qui figure sur la photo, se trouve à l'entrée du village, à droite de la route lorsqu'on arrive de Payerne. Mais, il semble que le nom de « château de la Cour » ait été oublié...

Mais l'activité du chanoine Lhoste ne se limite pas aux seules questions pédagogiques. On lui confie la tâche de remettre en ordre les archives communales. Un travail long et exigeant qui demande des années d'efforts persévérants. Les documents ont été classés, les registres d'une lecture difficile ont été traduits en écriture courante, les protocoles

ont été annotés et les tiroirs numérotés. Le Conseil communal a manifesté sa vive reconnaissance à ce professeur-archiviste méritant.

Il y eut à Romont, apparemment pour seconder le Père Nicolas, le Père Paul Lhoste, de Porrentruy (1757-1817), qui est devenu ensuite directeur du collège de Porrentruy.

Sources :

- Louis Vautrety, « Histoire du Collège de Porrentruy, 1590- 1865 », Imprimerie Victor Michel, Porrentruy 1866
- « La Liberté », 15 novembre 1949, Louis Page, « Le chanoine Lhoste »
- Abbé Maurice Roulin, Nouvelles Etreennes fribourgeoises 1930, « le Pensionnat Saint-Charles à Romont »
- Swisscastles, Cugy
- Dictionnaire du Jura

Quand l'École normale avait son équipe de foot



L'équipe de football de l'École normale de Fribourg en 1949, avec l'avenir des joueurs. Au premier rang, de g. à dr. : Marcel Delley, instit. Sugiez, puis directeur CO Châtel-St-Denis, Bulle, directeur Collège du Sud, Bulle ; Eduard Bula, instit., Morat ; Louis Barby, réalisateur TV ; Jean Pichonnaz, instit. district d'Échallens ; Albert Schaller, instit. Estavannens, puis Châbles, Estavayer-le-Lac ; deuxième rang, Armand Maillard, instit. Villariaz, puis prof. CO Romont, inspecteur scolaire Glâne-Veveyse, puis ville de Fribourg, chef de service Instruction publique ; Irénée Décrind, instit. Romont, inspecteur scolaire Glâne-Veveyse ; Roger Walter, professeur d'histoire, de géographie et d'allemand à l'École normale ; Armand Coquoz, instit. Chénens, puis Fribourg ; Héribert Demierre, instit. Autavaux, puis Fribourg ; Bernard Roulin, instit. Courtion,

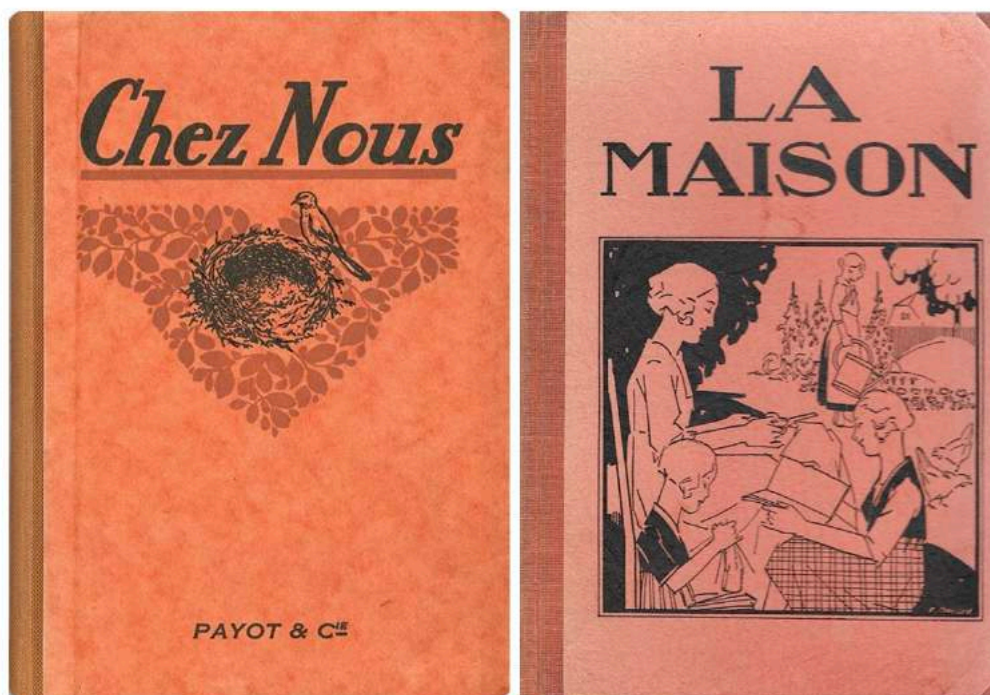
puis prof. de musique Estavayer-le-Lac, instit. Sugiez; Albrecht Bracher, instit. Corjolens, Fendringen, Bösing, colonel

Des biyous, des biyous, des biyous...

Des biyous : terme patois enfantin pour dire les poux. Un capucin âgé, prédicateur d'une retraite de Première communion dans une paroisse rurale fribourgeoise, commentait le retour de l'enfant prodigue. Cette parabole de l'Ancien Testament décrit l'arrivée d'un fils qui revient, dépenaillé, sale et miséreux, vivre auprès de ses parents après avoir dilapidé l'héritage qu'il avait réclamé. Et le capucin, dans un récit moralisateur emphatique, précisait que le fils rentrait, plein de biyous, de biyous, de biyous...

Dans nos régions, la quasi-totalité des mesures d'hygiène était confinée aux oubliettes, certaines perduraient dans les années 1950-1960. Un milieu désordonné et insalubre attirait « biyous », puces et punaises... Cuisine sans eau courante encore dans le premier quart du XX^e siècle, lessives semestrielles à la fontaine, WC à l'extérieur reliés à un creux à purin, débarbouillages sommaires, dents négligées, etc.

Les écoles ménagères ont été créées pour remédier à cette absence d'hygiène. Lors d'un premier congrès international d'enseignement ménager - Fribourg 1908 - on lit dans « L'enseignement pratique de l'hygiène dans les écoles ménagères », publié à l'occasion de ce congrès : « La pratique nous prouve que souvent la famille reste inférieure à la tâche qui lui est dévolue. Alors c'est l'école qui doit sans hésiter entreprendre cette croisade pour la bonne cause. (...) Il faut que l'enfant ait horreur de la malpropreté. » En 1913 déjà, paraît à Lausanne un « Manuel élémentaire d'économie domestique » destiné aux écoles primaires.



Les manuels qui ont suivi, en usage dans les écoles ménagères ne sont pas avares de conseils. L'ouvrage de Jeanne Plancherel, « La Maison » manuel d'éducation familiale et ménagère, Fribourg, 1950, a largement contribué à relever le niveau de l'hygiène. Le manuel vaudois -remarquable - de Fanny-Marie Grand, « Chez nous » l'avait précédé en 1933.

Extrait : « Se lever tôt. Au saut du lit, faire rapidement un lavage froid de tout le corps, suivi de cinq à dix minutes de gymnastique. Faire soigneusement la toilette de ses ongles, et de ses cheveux. Mettre sa literie à l'air avant de quitter sa chambre. (...) Se coucher tôt, après s'être soigneusement brossé les dents et avoir changé de chemise. Laisser sa fenêtre ouverte pendant la nuit. »

Autrefois, « c'était le bon temps ? » En tout cas pas pour l'hygiène !

Antonin Bondallaz

« La Liberté » du 29 mai 1965 fait part du décès d'un instituteur renommé de la ville de Fribourg, Antonin Bondallaz. Né à Nuvilly en 1878, esprit ouvert et entreprenant, il a occupé diverses fonctions conjointement à son enseignement : membre fondateur de la Caisse-maladie du corps enseignant, rédacteur en chef du « Faisceau mutualiste », président de la chorale la « Mutuelle »...

Antonin Bondallaz, un « hussard noir de la République » pour reprendre l'expression de Péguy. Ce « hussard » n'est plus à la mode de nos jours... Extrait du portrait qu'en donne « La Liberté » :

Il remplit toutes les fonctions qui lui furent confiées avec fidélité et exactitude. A l'école, il exigeait de ses élèves les qualités dont il donnait lui-même l'exemple : stricte discipline, constance et précision dans le travail. On pouvait le juger parfois un peu dur, mais il initiait ses élèves à une règle de vie, les formait à l'idée de l'impérieuse nécessité de remplir son devoir, quoi qu'il puisse parfois en coûter. Éducation de caractère spartiate qui présente l'avantage de préparer aux réalités de l'existence.

M. Bondallaz avait la plume et la parole faciles. Il parlait et écrivait avec la même aisance. Sa prose était claire et vigoureuse, sa réplique prompte, parfois ironique et cinglante. Il était un grand lecteur, qui possédait une vaste érudition. Il était un abonné fidèle aux grandes revues françaises telles que « La Revue des Deux-Mondes ».

Fribourgeoiseries



Reçu le 13 avril 2022 et découvert avec plaisir. Quoique, certaines fribourgeoiseries ne correspondent pas au parler du village de mon enfance, Onnens. Lire le « guelu », et non pas le « gelu » (individu quelconque, comme le « kèfre »). On ignorait « pigousse », avoir congé, etc. Mais l'ensemble vaut l'achat !

«Fribourgeoiseries. Des mots en scène»

Lancée en 2019 par Yves Schaefer (photo) avec des *Vaudoiseries* cocassement illustrées, au succès retentissant, la série «Des mots en scène» – enrichie depuis de *Valaisanneries* – revient cette fois avec l'accent fribourgeois : riche et aimé, entre autres à travers le chant, le patois au royaume du Moléson est un trésor encore vivant dans lequel il fait bon piocher.

Ce nouvel album réjouira non seulement les lecteurs locaux, heureux ou touchés de voir leurs mots et tournures traditionnels ainsi mis en lumière, mais également tous ceux qui y retrouveront le souvenir d'une grand-mère patoisante, d'une course d'école en Gruyère, d'une excursion baignée de soleil et de gourmandise !

PhotoGraphisme.ch – Sébastien Bovy



Antoine Sterroz (1861-1937, talentueux maître d'école de jadis

Une nécrologie dithyrambique que l'on peut lire dans les « Nouvelles Etrennes fribourgeoises » de 1939 relève les exceptionnelles qualités professionnelles d'Antoine Sterroz, qualités présentées par son collègue instituteur Antonin Bondallaz.

Digression sur Antoine et les Sterroz de La Tour-de-Trême

Antoine Sterroz a enseigné à Fribourg dès 1882 et jusqu'à sa retraite en 1923. Son frère Guillaume (1857-1924) était chargé de l'enseignement de la gymnastique au Collège St-Michel et à Hauterive. Il a aussi dirigé des cours à la Villa Saint-Jean, à l'institut des Ursulines, à la Providence et au pensionnat du Sacré-Cœur, à Estavayer. Le fils d'Antoine Sterroz, Henri (1901-1981), tout en étant officier supérieur de l'État-major général de l'armée, s'est créé un sérieux renom d'artiste peintre. D'autres Sterroz – ils sont ressortissants de La Tour-de-Trême – ont acquis une certaine célébrité. Joseph Sterroz (1837-1902), un éducateur radical exilé à Kiel (au nord de l'Allemagne) par le régime conservateur revenu au pouvoir en 1857, fut poète et patoisant. On trouve dans l'« Émulation » des poèmes qu'il a signés. Félicien Sterroz (1840-1925), arrière petit-fils de Nicolas Chenaux, fut instituteur puis huissier du tribunal de la Gruyère.

Résumé et adaptation de l'hommage rendu par Antonin Bondallaz.

Un enseignement vivant

Comme instituteur, Antoine Sterroz avait une façon d'enseigner qui n'appartenait qu'à lui. Spécialisé depuis longtemps dans les deux classes du cours moyen, il savait à merveille se mettre à la portée de ses jeunes auditeurs. Il avait découvert des procédés propres à maintenir sans cesse en éveil la curiosité des enfants. Il réussissait là où certains échouaient. Enseignement vivant, gai, coloré, pittoresque, exempt de dogmatisme inutile, d'abstractions indigestes...



Jean Vial (que j'ai rencontré à Paris), une classe de jadis, la tour de La Tour-de-Trême, lieu d'origine de la famille Sterroz

Antoine, talentueux dessinateur

C'est notamment dans l'emploi de l'intuition – la présentation d'éléments que l'on peut voir, ou sentir, entendre, toucher... – qu'Antoine Sterroz donnait le meilleur de lui-

même. Nul ne savait comme lui tirer parti du dessin comme auxiliaire dans l'enseignement. Il possédait à un degré rare chez un amateur un réel tempérament d'artiste. La peinture à l'huile, l'aquarelle, le pastel, voire même le modelage, tout lui était aisé. Un jour, il avait reçu, à titre de réclame, un échantillon représentant le Lion de Lucerne. Saisissant un bloc de molasse trouvé là par hasard, il l'a si bien buriné à l'aide d'un clou et d'un caillou en guise de marteau qu'il eut, en quelques instants, un Lion sinon supérieur, du moins parfaitement ressemblant à celui qu'on lui envoyait.

Il excellait dans l'art des croquis rapides, exécutés de mémoire ou pris sur le vif. En quelques coups de craie, de plume ou de crayon, il avait campé un personnage, dressé une silhouette, fixé un geste, saisi une attitude, le tout frappant de vie et de vérité. S'agissait-il de décrire en classe un objet quelconque, un oiseau, une plante, un insecte, un outil ? Un croquis esquissé en quelques traits rapides en disait beaucoup plus que dix minutes d'explications. M. Sterroz se faisait un jeu de mettre en action au tableau noir les plus jolies fables de La Fontaine, pour le plus grand plaisir de ses élèves.

... et calligraphe

À de précieux dons picturaux, il joignait encore celui de la calligraphie. À côté de décorations aussi variées que pittoresques nées de sa main, il y avait sur les parois les terminaisons, aux temps simples, des verbes des quatre conjugaisons, les principales règles de l'orthographe en grande écriture bâtarde moulée. Il se plaisait aussi à orner d'élégantes arabesques ses divers titres de cahiers ou de registres.

Moralité...

Il est vrai que l'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité pour la satisfaire ensuite. Les connaissances qu'on introduit de force étouffent les intelligences. Pour digérer le savoir, disait déjà Montaigne, il faut l'avoir avalé avec appétit.

Des connivences avec les dictatures...

L'Allemagne d'Hitler, l'Italie de Mussolini, le Portugal de Salazar, l'Espagne de Franco ont eu des sympathies en Suisse... Mais n'exagérons rien malgré certains faits et sachons garder raison !

Dans la presse romande d'octobre 1941. On annonce officiellement de Rome que Benito Mussolini a reçu un don du Conseil d'État canton de Vaud. Paul Ruegger, ministre de Suisse à Rome de 1935 à 1942, chargé par le Conseil fédéral, a remis au Duce une reproduction rigoureusement fidèle du buste en or de l'empereur Marc Aurèle, découvert au cours de fouilles près d'Avenches.



Mussolini a remercié et a ajouté qu'il enverra un message personnel de remerciements au Conseil d'État vaudois. Sur la photo, à gauche l'original et à droite la copie.

Autre distinction offerte par le canton de Vaud au Duce : en 1937, l'Université de Lausanne qui fêtait ses 400 ans a décerné à Benito Mussolini un doctorat honoris causa « pour avoir conçu et réalisé dans sa patrie une organisation sociale qui a enrichi la science sociologique et qui laissera dans l'histoire une trace profonde ».

Des distinctions et des sympathies très discutées !

Un accident grave modifie un destin

Je veux parler de Charles Delamadeleine, une personnalité fribourgeoise de premier plan en son temps. Je l'ai personnellement assez bien connu, mais pas à l'époque où il se tenait à l'avant-scène de la pédagogie fribourgeoise.

Charles Delamadeleine (1910-1983) est né à Murist. Sa première formation est celle d'instituteur. Il obtient son brevet à Hauterive en 1929. Doué intellectuellement, il est premier de classe sur 15 candidats. Se sentant une vocation religieuse, il bifurque vers la prêtrise. Après un stage d'une année à Montmagny, près de Paris, où l'on acheminait vers les études cléricales les vocations tardives, Charles Delamadeleine est entré au séminaire diocésain. Il célèbre sa Première messe en 1935.

Avec un charisme et une empathie appréciés partout, il occupe successivement les postes suivants : vicaire à Yverdon de 1935 à 1936, directeur de l'École secondaire de la Gruyère de 1936 à 1940, capitaine-aumônier pendant la guerre de 1939-1945, préfet de l'internat du Collège St-Michel de 1940 à 1943, aumônier des sanatoria Miremont et Les Buis à Leysin de 1943 à 1946, curé de Nyon de 1946 à 1948, curé de Font de 1948 à 1963, puis de Ponthaux de 1963 à 1981. Il est décédé le 2 juin 1983.

Épisodes

En 1939, il est appelé à poursuivre ses études à l'Université. Vives réactions en Gruyère ! Une pétition est adressée à l'évêché, signée de nombreux parents qui souhaitent le

maintien de cet excellent directeur à la tête de l'école secondaire. Parents et professeurs relèvent que l'abbé Delamadeleine « est un guide, un conseiller, un éducateur de première force, qui comprend la jeunesse, l'aime et sait s'en faire aimer ».

Le 10 mars 1939 - Hauterive va fermer ses portes et il faut songer à l'avenir - M^{gr} Dévaud écrit à M^{gr} Besson, évêque du diocèse. Il pense que le jeune abbé Delamadeleine devrait être directeur de l'École normale lorsque celle-ci s'ouvrira de nouveau. Mais le jeune prêtre, dont le charisme est indiscutable, n'a pas de baccalauréat... Vocation tardive, il est un ancien élève d'Hauterive. Et le brevet d'enseignement primaire n'a guère d'éclat ! Charles Delamadeleine devra compléter ses études, écrit M^{gr} Dévaud. A Louvain, le futur directeur pourrait devenir docteur en deux ans.

Le 6 septembre 1940, Charles Delamadeleine est nommé préfet de l'internat du Collège St-Michel. Le mois suivant, il est en outre désigné comme aumônier en chef des militaires internés en Suisse. Il est des plus estimé à Saint-Michel mais un tragique accident - relaté par les journaux de Fribourg et de Neuchâtel - interrompt sa carrière :



A peine l'École normale avait-elle fermé ses portes qu'Hauterive accueillait, dès septembre 1940, quelque 200 soldats-étudiants internés polonais, répartis entre Grangeneuve et Hauterive. Les cours étaient donnés par des professeurs de l'Université. Photo : le capitaine-aumônier Charles Delamadeleine rend visite aux internés en sa qualité d'aumônier en chef des soldats internés.

Le tragique accident

« Dans la nuit du 13 au 14 mars 1941, vers 1 h 35, un grave accident est survenu au passage à niveau de la Glâne, à deux kilomètres de Fribourg, sur la route de Bulle. L'abbé Charles Delamadeleine préfet de l'internat du collège Saint-Michel, âgé de 31 ans, et son collègue l'abbé Joseph Gremaud, professeur, avaient assisté à une séance. Vers une heure et demie, M. Delamadeleine offrit de reconduire en moto M. Gremaud à son domicile à l'institut de Grangeneuve, dont il est l'aumônier. En raison de l'obscurcissement, M. Delamadeleine ne vit pas les barrières baissées du passage à niveau. Il roulait à vive allure et heurta violemment la barrière supérieure. Les deux occupants furent projetés par-dessus la barrière et tombèrent près des rails, quelques minutes avant le passage d'un train de marchandises. M. Gremaud, qui n'était que légèrement atteint au front, put se relever et il aida le garde-barrière à transporter dans sa maison M. Delamadeleine, qui avait perdu connaissance et saignait abondamment. La brigade de la circulation et un médecin transportèrent M. Delamadeleine à la clinique Sainte-Anne où l'on constata une fracture du crâne. Son état inspire de sérieuses inquiétudes. »

Assez long à se remettre de ses blessures, il fut notamment soigné à Leysin, où il exerça un ministère d'aumônier. Son état de santé ne lui permit pas de devenir directeur de l'École normale. Il est indéniable que l'abbé Delamadeleine aurait su créer à la rue de Morat un esprit plus chaleureux que le vide relationnel qui caractérisait l'abbé Gérard Pfulg. Son érudition dépassait largement une inexistante chaleur humaine. Erreur de choix de Joseph Piller, directeur de l'Instruction publique.

Sources : JMB, « Au temps de l'École normale » « Feuille d'Avis de Neuchâtel », 15 mars 1941, « La Liberté » 4 mars 1941, 15 mars 1983

Où je passais mes vacances « laborieuses » !

En 1876, le fermier Lucien Guisolan - grand-père de Michel -, est acquéreur de la maison de maître et du domaine, auparavant propriétés d'aristocrates.



Mon oncle Michel Chatagny, agriculteur à Onnens, avec son épouse Marie Chatagny-Chatagny. Après une vie de travail sur un domaine considéré comme important à

l'époque, Michel est décédé le 4 avril 1997 à l'âge de 89 ans et Marie le 11 mai 1994 à 84 ans. Marie était la fille de Louis Chatagny (du Moulin) de Corserey, décédé en 1931. Il fut syndic, juge de paix, député durant 40 ans. La maison de l'oncle Michel à Onnens, appelée jadis « château d'en bas » est juxtée par une importante grange abritant tous les locaux pour le bétail, les fourrages, une remise et un atelier de réparations.